

SOLÈNE HADDAD

---

# Les *f*emmes tuent aussi



● Document

De Charlotte Corday à Marie Besnard,  
de Violette Nozière aux sœurs Papin :  
dans la tête des grandes criminelles...

City



# Les *femmes* tuent aussi

---

SOLÈNE HADDAD

© **City Editions 2011**

Couverture : Shutterstock  
ISBN :9782352889892  
Code Hachette : 50 8698 8

Rayon : Document  
Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud  
Catalogue et manuscrits : [www.city-editions.com](http://www.city-editions.com)

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : deuxième trimestre 2011  
Imprimé en France

# Sommaire

---

## **Introduction**

### **Elisabeth Bathory**

La comtesse sanglante 9

### **Marie-Madeleine Dreux d'Aubray**

La marquise empoisonneuse 27

### **Catherine Hayes**

La démembreuse de Londres 39

### **Charlotte Corday**

Dans le cœur de Marat 49

### **Hélène Jégado**

L'empoisonneuse bretonne 59

### **Jeanne Weber**

L'Ogresse de la Goutte d'Or 73

### **Belle Guinness**

La redoutable veuve noire 85

### **Mary Ann Cotton**

La veuve noire aux 21 victimes 97

### **Amelia Dyer**

La fermière de bébés 109

### **Vera Renczi**

La mante religieuse de Roumanie 121

### **Les sœurs Papin**

Double meurtre en famille 137

<b>Violette Nozière</b>	
Parricide et empoisonnement	155
<b>Nannie Doss</b>	
La veuve noire joyeuse	169
<b>Marie Besnard</b>	
La « bonne » dame de Loudun	179
<b>Dorothea Puente</b>	
La grand-mère tueuse	189
<b>Cécile Bombeek</b>	
La religieuse noire	199
<b>Genene Jones</b>	
L'ange de la mort	209
<b>Aileen Wuornos</b>	
La demoiselle de la mort	219
<b>Conclusion</b>	

# Introduction

**N**on, les hommes n'ont pas le monopole de l'horreur. Si les noms des grands meurtriers de l'histoire sont depuis bien longtemps entrés dans les annales du crime, les femmes ne sont pas en reste, loin de là. N'en déplaise à la doxa populaire, ces dames n'ont rien à envier à leurs homologues masculins. Elles aussi savent très bien faire couler le sang.

Depuis la nuit des temps, des femmes endossent le rôle d'assassin, que l'on croit réservé aux hommes, pour accomplir froidement leurs sombres desseins. Si elles sont peut-être plus délicates que ces messieurs, préférant majoritairement ne pas se salir les mains, elles n'éprouvent pas plus de pitié, de remords ou de compassion pour leurs victimes.

Victimes qui peuvent tout aussi bien être des riches maris pourvus d'une coquette assurance vie, des employeurs aux remarques déplacées, une horde de jeunes servantes sans défense, des clients trop pressants, des patients sous le joug du pouvoir médical, des parents à l'héritage attendu, ou encore de

charmants bambins inoffensifs. Le bon vieil instinct maternel en prend un coup au regard de tous ces infanticides perpétrés de sang-froid.

Pour assouvir une soif de pouvoir démentielle, pour se venger d'humiliations passées, par cupidité extrême, ou par jouissance d'une domination sans limites, mesdames n'hésitent pas à manipuler leur entourage pour exécuter leurs proies.

Pas plus farouches que leurs confrères, les tueuses ne s'embarrassent ni de problèmes de conscience ni de la peur du gendarme. Lorsque la folie meurtrière est en marche, il semble que rien ne peut l'arrêter.

De la cruelle comtesse de Bathory – aux effroyables penchants sadiques – à la tueuse en série Aileen Wuornos, l'histoire de ces femmes nous plonge dans un monde violent, empli d'arsenic et de sang.



# Elisabeth Bathory

## La comtesse sanglante

**D**ès son réveil, Elisabeth Bathory fait venir l'une de ses fidèles servantes. La comtesse a besoin d'un personnel dévoué et prompt à satisfaire chacune de ses exigences. Pour tenir un si grand domaine, de cette prestance, elle n'hésite pas à engager un nombre impressionnant de domestiques.

Des femmes majoritairement, car leur compagnie lui est particulièrement agréable. Et puis, elle se sent si seule dans cette vieille demeure lorsque son mari guerroye.

Depuis qu'ils ont célébré leurs noces, en 1575, il a passé peu de temps au château à Csejthe, dans les Carpates, perché en haut d'une montagne de la Transylvanie. Ferencz Nadasdy, grand général, est si dévoué, pendant les batailles contre l'envahisseur turc à travers tout le pays, qu'il deviendra commandant en chef des troupes hongroises.

Elisabeth a beaucoup d'admiration pour son valeureux époux, qui gère ses hommes en véritable chef de guerre, manie

l'épée comme personne et va toujours au-devant de l'ennemi avec bravoure. Son homme défend noblement sa patrie, ses terres, mais ce n'est pas toujours plaisant d'en être l'épouse. Que le temps est long entre ces murs sombres !

Heureusement, la comtesse sait s'entourer. Elle a fait la rencontre de quelques amies remarquables, et sa horde de bonnes l'aide à tuer le temps.

Face à son grand miroir orné de dorures, Elisabeth Bathory se désole de la fragilité de sa peau qui perd inexorablement de son éclat, de sa blancheur et de sa douceur. Elle a beau se faire appliquer onguents et huiles de beauté, recueillir les essences des fleurs les plus rares, rien n'y fait.

La comtesse ne parvient pas à freiner la terrible course du temps. Peut-être cette magicienne, grande connaisseuse en sorcellerie, finira-t-elle par trouver l'élixir de jouvence qui lui offrira enfin une immortelle jeunesse.

Pourtant, si elle n'est pas satisfaite de son image, la riche comtesse est réputée dans toute la Transylvanie pour sa grande beauté. Ses grands yeux sombres illuminent son visage à la peau diaphane.

Mais avant cela, il serait bienvenu que sa suivante daigne enfin arriver. Ses cheveux ne vont pas se coiffer seuls ! Quelles sont ces façons ! Cela fait déjà plusieurs minutes que la comtesse attend. Cette souillon devrait pourtant savoir que la patience de Mme Bathory est très relative et qu'elle a en horreur les contrariétés. A son arrivée, la jeune domestique est haletante, a le visage baissé, les mains derrière le dos. Il semble qu'elle ait conscience de son erreur.

La comtesse songe à lui infliger un châtiment pour son insolence, mais y renonce de peur d'altérer la douceur des soins qu'elle doit lui prodiguer. Les exigences de la grande dame sont formulées sur un ton sec :

— Brosse-moi, vilaine. Et mets-y du cœur, sans quoi tu n'échapperas pas à ce que tu mérites !

— Bien, madame.

La suivante s'exécute docilement. Elle s'abaisse à genoux par déférence et s'emploie à démêler le plus délicatement possible la longue chevelure de la comtesse à l'aide d'un peigne en ivoire.

Mais, alors qu'elle coiffe l'une des dernières mèches d'Elisabeth Bathory, un geste malheureux lui fait tirer sur les cheveux si sensibles de sa patronne.

Au sursaut de la comtesse, la soubrette comprend qu'elle lui a fait mal. Elisabeth, furieuse, s'exclame :

— Petite garce, n'as-tu pas honte ? Crois-tu que j'ai besoin au château d'une minable comme toi, pas même capable de me coiffer ? Tu n'es qu'une bonne à rien et tu vas le payer. Lève ton joli minois, mon petit.

La jeune fille, en tremblant, présente son visage à celle qui deviendra son bourreau. La comtesse referme son poing et cogne sa domestique jusqu'à ce que le sang coule. Malgré la douleur, la servante retient ses larmes qui, elle le sait trop bien, décupleraient la violence de la redoutable maîtresse des lieux.

Lorsque sa bonne est suffisamment défigurée, Elisabeth Bathory la congédie. Ce n'est que lorsqu'elle se retrouve seule que la comtesse s'aperçoit qu'une goutte de sang est tombée sur sa main.

Avec son mouchoir de satin, elle s'essuie en pestant contre cette souillon qui en plus d'être incompétente a eu le malheur de la salir. Cette petite traînée ne sait pas la chance qu'elle a de servir une femme comme elle, qui restera dans la postérité. Elle devrait se tenir convenablement au lieu de provoquer sans cesse son courroux.

Mais rien ne presse ; un jour elle paiera. Comme les autres, cette vulgaire servante sera réduite à néant.

Un peu plus tard dans la matinée, alors qu'elle observe les nouvelles ridules apparues sur ses mains, la comtesse remarque une étonnante nuance sur le dessus de sa main.

Là où elle a reçu une tache de sang, la teinte a changé, mais aussi la texture.

Sur la surface souillée, sa peau est bien plus blanche, presque laiteuse, et elle est douce comme de la soie.

Quelle découverte miraculeuse ! Voilà qui ouvre bien des perspectives pour la comtesse Bathory. Elle n'aura aucun mal à se procurer la sève magique.

Elisabeth Bathory, née le 7 juin 1560 dans les steppes sauvages de Transylvanie, est issue d'un mariage consanguin, au sein d'une puissante famille de sang royal. La lignée des Bathory est inscrite dans l'histoire hongroise depuis plusieurs siècles. Ce sont les dignes descendants des Huns, qui imposèrent leur nom vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle sous le règne de Ladislas IV, grâce à un valeureux chevalier qui obtint le titre de Bator, soit « le courageux ».

L'oncle d'Elisabeth, Erzebeth en hongrois, Etienne Bathory, est nommé prince de Transylvanie avant de devenir roi de la Pologne en 1575. Aussi conquérant que cruel, le monarque réforme l'armée, crée la cavalerie polonaise pour repousser les troupes d'Ivan le Terrible.

L'un des cousins de la comtesse, Gabor Bathory, est lui aussi un éminent personnage dans l'histoire hongroise, puisqu'en 1608 il devient roi de Transylvanie. Sa réputation sulfureuse et son orgueil démesuré lui valent d'être l'objet d'une crainte immense dans tout le royaume. L'homme aux mœurs bien peu dévotes commet l'inceste avec sa propre sœur Anna, dont il aura deux enfants qui mourront avant leur 12<sup>e</sup> année.

La famille ne s'illustre pas seulement par ses liens avec la royauté, ses grands généraux et ses nombreux cardinaux. Elle est également connue pour l'étrange hérédité de ses membres.

Une sorte de folie galopante, qui se transmettrait de génération en génération, noircit l'image de cette riche lignée rongée par un mal inconnu depuis plusieurs générations, qui se traduit par des migraines fréquentes et douloureuses ainsi que des convulsions violentes.

Le peuple est convaincu que les Bathory sont possédés par les démons. Mais il y a aussi un certain goût pour la débauche, les messes noires et le sang qui effraient les braves paysans. Ces curieuses valeurs semblent être partagées par bien des proches de la comtesse sanguinaire. Fantasques, extravertis et mystiques, les Bathory ne sont jamais passés inaperçus.

L'un de ses ancêtres, vieil illuminé qui traduisait la Bible à tout va, son oncle Itsvan, qui finit sa vie noyé dans le délire, sa tante Klara, aux quatre maris, tous morts mystérieusement, et aux multiples maîtresses bien jeunes, son grand cousin Andréas, tué à coups de hache au sommet d'un glacier...

La légendaire comtesse a de qui tenir. Un lourd passé accable déjà l'enfant dans son berceau.

La sœur d'Etienne Bathory, le roi polonais, Anna Bathory de Somlyo, épouse un membre d'un autre clan de la prestigieuse famille, György Bathory d'Ecsed, son propre cousin. Les dignes descendants de la lignée Bathory auront quatre enfants ensemble : Istvan, Elisabeth, Clara et Sophie.

Elisabeth grandit dans les sombres couloirs de grands châteaux désertés des hommes, partis à la guerre. L'époque est lugubre.

On raconte d'horribles choses sur les tortures infligées par l'ennemi. La mort plane au-dessus de la fillette comme une ombre maléfique, qui les guette tous. Elevée par une femme redoutable aux penchants mystiques, Ilona, l'enfant est baignée dans les croyances ancestrales et la sorcellerie. Sa nourrice, une femme forte au visage disgracieux, est un personnage clé dans l'histoire de la comtesse.

C'est certainement elle qui l'initie aux superstitions les plus secrètes ainsi qu'aux bienfaits des messes noires. Redevable, Elisabeth Bathory gardera toujours cette brave femme à son service. Lorsque, des années plus tard, elle régnera d'une main de fer sur une cohorte de jeunes femmes soumises à sa perversion, Ilona sera sa plus fidèle conseillère.

Dès son plus jeune âge, la jeune Elisabeth est promise au fils d'un comte issu de la grande aristocratie hongroise, Ferencz Nadasdy. Comme le veut l'usage, c'est chez sa belle-mère que la comtesse apprend à devenir une châtelaine pieuse et servile.

Dès sa 11<sup>e</sup> année et ses fiançailles avec le futur « Héros noir de Hongrie », la fillette quitte le domicile familial pour s'installer chez cette dame revêche, pudibonde, qui lui assénera toute la journée les Saintes Ecritures et les prières.

Elisabeth, dont la beauté est déjà troublante, a une enfance taciturne. Repliée dans un monde intérieur empli de magie, de sorcières et de jolies femmes voluptueuses, elle reste très silencieuse. Rêveuse, la comtesse se voit un destin épique, où le sang se mêle à l'amour.

La fillette prend à cœur son futur rôle de châtelaine et s'exerce à domestiquer le personnel avec des fourmis qu'elle torture de longues heures. Très tôt, Elisabeth se rend compte de son emprise sur les autres et en profite allègrement. La jeune fille sait ce qu'elle doit à la délicatesse de ses traits, qu'elle ne cesse d'admirer, et s'inquiète déjà du jour où sa beauté fanera.

A 14 ans, Elisabeth, qui est loin d'être prude, se retrouve accidentellement enceinte à cause d'une intrigue amoureuse. Non de son futur époux, mais d'un vulgaire paysan. Affolée, l'adolescente demande à voir sa mère et feint de vouloir lui faire ses adieux. Celle-ci, craignant que ce malheureux événement ne remette en cause le mariage de sa fille, l'envoie au fin fond de la Transylvanie, et laisse courir le bruit que la jeune

comtesse est souffrante et a besoin de beaucoup de calme. Une accoucheuse prête serment de ne jamais rien révéler et accepte de prendre soin du bébé.

Quelques mois seulement après cet incident déplorable, la jeune fiancée peut enfin célébrer ses noces avec Ferencz Nadasdy, le 8 mai 1575.

Cette union est de la plus haute importance, et beaucoup de personnes de la cour se pressent pour féliciter les jeunes mariés. L'empereur Maximilien de Habsbourg assiste lui-même au mariage.

Le roi Matthias de Hongrie et l'archiduc d'Autriche ne peuvent faire le déplacement, mais couvrent les époux de magnifiques présents. La jeune Elisabeth est ravie de tant de faste et heureuse de quitter la maison de son atroce et ennuyeuse belle-mère.

Elle va enfin pouvoir gérer les choses comme elle l'entend, sans que personne ne lui dise quoi que ce soit. Et puis, comme son mari a l'air particulièrement adorable, elle n'aura aucun mal à imposer sa loi dans leur somptueux château à Csejthe. Elisabeth est tout de suite tombée sous le charme de ces vieux murs silencieux, assurant le calme et la sérénité dont elle a besoin.

Si la comtesse déplore que son mari ne soit pas assez souvent à ses côtés, il est si attachant lorsqu'il est auprès d'elle qu'elle lui pardonne à chacun de ses retours. Toujours prompt à satisfaire le moindre de ses caprices, Ferencz est un amoureux transi.

Très fier de la manière dont son épouse règne sur leurs terres, il n'hésite pas à lui confier des tâches de haute importance lorsqu'il part au combat. L'impitoyable guerrier s'amuse du comportement de son épouse avec le personnel. Il n'ignore pas les petits jeux d'Elisabeth avec les servantes, qui ont toutes

de vilaines marques sur le corps, des brûlures, parfois même des morsures. Mais ce ne sont que des suivantes, remplaçables à loisir, et si cela doit aider sa bien-aimée à dompter l'ennui lors de ses absences répétées, eh bien, le comte s'en accommode aisément. Et puis, il n'y a pas mort d'homme, non plus.

Lorsqu'un soir d'hiver, Elisabeth, fabuleuse dans sa robe blanche, lui demande une faveur, il ne peut lui résister. Sa charmante épouse souhaiterait infliger une punition à cette femme, lointaine parente à lui, qui ose afficher elle aussi une robe blanche. Ferencz prend part au jeu sadique de sa femme et admire sa force de caractère, son opiniâtreté et sa cruauté. Assis confortablement dans l'un des fauteuils, le soldat observe les agissements d'Elisabeth avec envie. La comtesse humilie la jeune femme sous les yeux de son époux. Elle la force à se dévêtir entièrement et lui fait déchirer sa robe en lambeaux. Mais ce n'est pas suffisant pour punir une telle effrontée.

Après l'avoir frappée à de nombreuses reprises, Elisabeth dépose la jeune femme nue devant de son mari pour qu'il puisse essuyer ses pieds. Ensuite, la comtesse s'amuse à badigeonner de miel la pauvre femme, déjà meurtrie par les coups. Une fois que sa victime a la peau entièrement sucrée, Elisabeth l'oblige à se traîner jusque dans les jardins où elle l'attache à un arbre avant de l'abandonner pour la nuit.

De retour à l'intérieur, elle arbore un sourire satisfait, et sa mine est rosie par une terrible excitation perverse. Dans les bras de son cher époux, la jeune dame passe une nuit délicieuse. Dehors, dans le froid, la parente de Ferencz se fait sucer la peau jusqu'au sang par les insectes affamés.

Quelques années plus tard, le couple acquiert une vieille construction, qui deviendra rapidement la chambre des horreurs. Ce haut lieu des orgies les plus sanglantes permet d'éviter de salir leur château. La comtesse préfère investir entièrement un endroit dédié aux supplices ; c'est nettement plus propre. Elle y a tout de même une chambre, mais qui

n'est guère pratique d'usage : il y a tant de taches de sang au sol qu'elle a dû demander à ses servantes de disposer des cendres autour de son lit.

Et puis, il ne faudrait pas que leurs trois beaux enfants, Osolya, Katherine et Pal, qu'elle aime si tendrement, puissent entendre les cris d'agonie de ses suppliciées.

Si la comtesse s'adonne déjà à d'horribles tortures, il semble qu'après le décès de son époux en 1604 des suites d'une blessure de guerre, sa folie meurtrière prenne une tout autre ampleur. Notamment grâce au soutien infailible de sa chère nourrice, qui lui a tant appris. Jo Ilona, épaulée par une lavandière du nom de Katalin Beniezki et par une servante au cœur de pierre, Dorottya Szentes, dite Dorko, très résistante à la douleur, devient la véritable femme de main de la comtesse Bathory. Ces bourreaux, dont la réputation de sorcières fait fuir les villageois, exécutent docilement les tâches exigées par leur maîtresse : brûler les jeunes filles avec de la chaux, leur tordre les poignets, les battre jusqu'au sang, mutiler leurs frêles corps, sans oublier de saigner les victimes pour préparer des bains aux vertus si incroyables à leur patronne. Dévouées, elles ne rechignent devant aucune de ces tâches, conscientes de l'aide précieuse qu'elles apportent à la comtesse.

Dans cette propriété où l'horreur se conjugue au féminin, on note tout de même une fidèle présence masculine : Ujvari Jano, dit Friczko, est le véritable homme à tout faire d'Elisabeth Bathory. Si la comtesse préfère s'entourer de femmes, elle sait aussi combien peuvent être précieuses les qualités physiques d'un homme. Notamment pour creuser la terre et y entasser des cadavres.

Une sorcière de la plus haute réputation vient parfaire l'équipe d'Elisabeth : Darvulia Anna maîtrise parfaitement

les incantations sataniques et n'hésite pas à faire des sacrifices humains pour satisfaire l'appétit vorace des démons. Cette femme, très admirée par la comtesse, lui apporte, par exemple, tous ses secrets sur les vertus cachées du sang humain.

Cette grande prêtresse a une influence notable sur la nature des tortures à infliger aux jeunes filles. C'est d'elle que vient l'idée de saigner uniquement les jeunes femmes vierges. La pureté coule dans leurs veines.

C'est aussi grâce à ses conseils avisés que les filles destinées à entretenir la beauté de la comtesse étaient bien nourries.

Auparavant, elles suivaient le même traitement que les autres servantes. Amaigries, elles n'avaient droit qu'à un peu de bouillie de temps en temps.

Mais Anna insiste pour que celles destinées à remplir des bains de sang soient engraisées convenablement. Selon elle, plus les filles sont dodues, plus elles ont de sang dans leurs veines et de meilleure qualité il est.

Les complices de Mme Bathory, en plus d'être les indispensables exécutants de ses pulsions démoniaques, ont également une mission de la plus haute importance. Ils doivent sans cesse renouveler le cheptel de la comtesse.

Les pourvoyeuses de servantes parcourent le pays à la recherche des plus jolies filles et doivent les convaincre par n'importe quel moyen de les suivre dans la forteresse.

Si elles arguent auprès des plus belles une vie meilleure dans un grand château, elles n'hésitent pas quand il le faut à payer les pauvres paysans pour acheter leur fille. Personne ne revoit jamais les demoiselles.

Malgré les précautions prises par la comtesse, les rumeurs grondent dans le pays. On évoque un lieu hanté où il se passerait les choses les plus innommables. Les habitants du village voisin se calfeutrent chez eux de peur que la sorcière vienne

chercher leur fille. Ils savent bien que les mœurs du château de la Bathory sont loin d'être catholiques. Et qu'il vaut mieux ne jamais entrer dans cette maudite forteresse.

Mais ce ne sont que des petites gens, et la comtesse, elle, est de sang royal. Ils craignent d'être envoyés au cachot sans autre forme de procès s'ils dénoncent les pratiques de la châtelaine. Qui les croirait ? Cette envoyée du diable massacre tant de jeunes filles qu'il est difficile de se le représenter.

Heureusement, certains paysans, moins farouches que les autres, veulent mettre fin à l'horrible boucherie. Ils réussissent tant bien que mal à se faire entendre des autorités, et notamment du pasteur luthérien István Magyari qui prend à cœur les rumeurs glaçantes.

Pendant deux longues années, l'homme de Dieu dénonce publiquement les agissements horribles de l'effrayante comtesse. Sans crainte, il noircit la noble image de la famille Bathory, au risque de provoquer la foudre.

En 1604, le bruit remonte jusqu'à la cour de Vienne et y reste. Il semble que les intérêts de la cour n'aillent pas de pair avec une arrestation de la comtesse.

Il faut attendre 1610, alors que la diabolique dame Bathory est connue comme le loup blanc dans toute la Transylvanie, pour que l'empereur Matthias I<sup>er</sup> du Saint Empire diligente enfin une enquête. C'est le 29 décembre 1610 que Gyorgy Thurzo, palatin de Hongrie, part au cœur de l'hiver pour une expédition pour le moins extraordinaire.

C'est avec une troupe armée qu'il s'engage dans le petit village de Csejthe. Depuis le temps que la comtesse règne sur son domaine en toute impunité, elle pourrait ne pas trop apprécier la venue de ces étrangers intrusifs. Il vaut mieux ne prendre aucun risque, d'autant que, si l'on écoute les racontars, Mme Bathory ne craint pas la violence.

D'un autre côté, le comte Thurzo n'est pas naïf, il sait pertinemment à quel point la rumeur gonfle vite et comme

elle déforme les faits. Il se doute bien que ce qui l'attend est moins pire que ce que l'on dépeint en ville. Mais, lorsqu'il aperçoit le château hanté perché sur sa colline, il ne peut réprimer le frisson qui lui parcourt l'échine.

Toutes ces histoires que l'on raconte à mi-mot dans les villages hongrois ne lui disent rien qui vaille. Ces dizaines de fillettes disparues, les curieux émissaires qui parcourent la région à la recherche de nouvelles proies, ces rites sordides auxquels s'adonnerait cette sorcière... Si tout semble bien trop gros pour être vrai, cela demeure terrorisant.

Dans le petit village de Csejthe, l'accueil des habitants n'est pas aussi chaleureux que ce qu'ils attendaient. S'ils ne cachent pas leur soulagement de voir enfin arriver des gens de là-haut, les villageois n'oublient pas ces longues années de silence. Il est trop tard pour que Thurzo et sa troupe récupèrent les honneurs d'une telle expédition ; ils ne seront jamais perçus comme des héros. Il fallait venir avant, avant le massacre.

Cela fait trop longtemps que les paysans vivent dans la peur et le remords. Beaucoup pleurent encore une fille, vendue pour quelques pièces d'or à la comtesse, avant qu'ils ne sachent.

Depuis, les rudes campagnards tentent de se racheter en allant à confesse le plus souvent possible, mais il n'est pas simple de vivre avec le sentiment d'avoir donné son enfant au diable.

Très méfiants, ils sortent peu de leurs chaumières, où ils ont pris la sage habitude de se barricader à la nuit tombée. Et lorsque les cris viennent jusqu'à eux, ils ajoutent des planches pour bloquer les issues.

Si chacun sait ce qui se passe, là-bas, personne n'ose évoquer tout haut le redoutable château, lieu de tous leurs malheurs. Par superstition, par crainte, mais aussi par honte.

Car ils savent, mais ne font rien. Les hurlements n'ont d'écho que le froid silence de la nuit.

Thurzo ne se sent pas à son aise dans ce petit village reculé, au fond de la vieille Transylvanie. Il sait qu'il n'est pas le bienvenu. On attend de lui qu'il agisse vite et reparte aussitôt. Seul le curé tient à se joindre à la troupe. Il souhaite voir de ses yeux cette envoyée du diable.

Alors qu'ils gravissent lentement le versant est de la colline, que surplombe la magnifique demeure, grandiose et somptueuse, la végétation semble se raréfier. Peut-être est-ce une vue de l'esprit, mais à mesure qu'ils se rapprochent du château de la comtesse, les arbres, décharnés à cette période, paraissent rachitiques. Les longues branches faméliques qui se dessinent dans la clarté du soir évoquent une horde de squelettes fantomatiques prête à bondir sur les assaillants malvenus. Les ténèbres semblent les guetter pour les engloutir. Thurzo essaie de chasser ces vilaines pensées et de garder son sang-froid.

Mais il n'est pas le seul à ressentir l'ambiance pesante dans les plaines avoisinant le terrible domaine. Le rythme de leur avancée s'est nettement ralenti. Les hommes le suivent toujours, mais à quelques dizaines de mètres de distance. Personne n'a l'air pressé d'arriver au château. Lorsqu'ils atteignent la cime, ils sont contraints de s'arrêter précipitamment sur la route sinueuse.

Cette fois, ce n'est pas dû à une quelconque mauvaise volonté, mais aux chevaux. Les naseaux dilatés, les bêtes s'ébrouent et freinent des quatre fers.

Les soldats ont beau tirer avec force sur les harnais, rien n'y fait, les bêtes refusent de faire un pas de plus. Est-ce l'odeur du sang qui les terrorise à ce point ?

C'est sans les montures que l'équipée termine le chemin, dans l'obscurité grandissante et le froid. Maintenant qu'ils sont là, ils ne peuvent plus reculer, il faut aller voir.

Le malaise n'a cessé de croître au cours du trajet, si bien qu'aucun des hommes ne peut articuler un mot. La bouche pâteuse, les mains moites, ils n'osent se dévisager les uns les autres de peur d'y voir leur propre reflet.

En chef de troupe, Thurzo se décide à guider les siens, force les lourdes grilles noires qui enferment le domaine et pénètre dans l'ancre du diable.

Le clair de lune ne permet pas de distinguer précisément tout ce que contiennent les jardins devant la grande construction. On aperçoit çà et là des outils et des mottes de terre, comme s'il y avait un véritable chantier. Or, ce n'est ni la saison de la semence ni celle de la récolte. Thurzo se fait cette réflexion, mais n'a pas le temps de chercher une explication. Des plaintes sourdes parviennent à ses oreilles.

Elles ne viennent pas du principal bâtiment, mais d'un autre plus petit, en retrait. Alors qu'il amène ses hommes vers cette dépendance, les râles deviennent plus nets.

Et nettement plus nombreux. Les gouttes de sueur perlent sur son front, mais le palatin ne se défait pas, il cogne sur la petite porte. En guise de réponse, des soupirs, des pleurs et des gémissements. Suivi de près par des hommes armés, Thurzo brandit son épée et donne un grand coup d'épaule sur la porte qui cède facilement.

En franchissant le seuil, l'homme s'arrête net. S'il s'attendait à voir des atrocités sans nom, des tortures et des actes de violence, aucun esprit humain ne peut se représenter l'étendue d'une telle démente sanguinaire.

A la lueur de quelques bougies, il aperçoit, entassées dans la grange, des dizaines de jeunes filles rendues esclaves. Nues, amaigries, et le corps bleui par les coups, les futures victimes sont attachées les unes aux autres, les bras derrière le dos. Certaines ont des plaies béantes, d'où semblent s'écouler des

litres de sang. Très affaiblies, d'autres gisent au sol en gémissant des prières. Hébétéées, celles qui ne sont pas encore saignées ne réagissent même pas à l'arrivée des hommes. L'espoir s'est envolé depuis bien longtemps, et tout ce qui entre dans cette maison de l'horreur ne peut être que démoniaque.

Tétanisés par cette vision apocalyptique, les hommes marquent un temps d'arrêt avant de réagir. Avec la lame de leur épée, ils délivrent les filles les plus proches, qui s'écroulent piteusement sur le sol, ôtent les clous enfoncés dans les chairs et pansent tant bien que mal les plaies. Thurzo, en chef de troupe, essaie d'interroger les plus vaillantes pour en apprendre davantage sur leurs tortionnaires, mais les jeunes femmes sont si démolies par la douleur et l'humiliation qu'elles ne semblent plus à même de comprendre la langue. L'une d'elles réussit à lever péniblement le bras comme pour indiquer une direction. Les soldats s'empressent sur cette voie, arpentent un long corridor sombre qui débouche sur une lourde porte en fer. Ils n'ont pas besoin de l'ouvrir pour savoir ce qui se trouve de l'autre côté. Les hurlements qui couvrent à peine les rires sardoniques plongent directement les visiteurs dans l'ambiance de cette lugubre soirée.

Un homme jeune, bossu, petit, entièrement vêtu de noir entrouvre la porte. Derrière lui, des corps nus, décharnés, dans d'affreuses machines cloutées, agonisent sous les yeux satisfaits de plusieurs femmes, qui manient avec rudesse fouets et tisonniers brûlants. Au sol, il y a déjà plusieurs cadavres.

Voici comment terminent les pauvres filles de la première salle, sacrifiées au cours d'horribles orgies sanguinaires, où elles meurent dans la souffrance et les cris. Conservées comme du bétail, avant l'abattoir.

Il ne fait aucun doute que la femme dont le visage est le plus exalté est la comtesse Bathory elle-même. Placée au centre de

la pièce, elle reçoit des effluves de sang et dirige d'une main de fer cette funèbre cérémonie. Elle donne des ordres aux deux autres qui les exécutent sans mot dire.

En voyant cette femme d'une si noble famille se livrer à de telles infamies, Thurzo perd son sang-froid. C'est en hurlant qu'il fait cesser les sordides festivités.

A sa suite, les soldats immobilisent les bourreaux de leurs lames affûtées et délivrent les prisonnières. La comtesse Bathory ne proteste ni ne se défend. La partie est finie.

Lorsqu'un des hommes se dirige sur la comtesse fleuret en main, le palatin lui ordonne de se reculer. Il est hors de question de toucher un cheveu de Mme Bathory.

Aussi démoniaque soit-elle, elle appartient à une grande famille, qui ne mérite pas d'être traînée dans la boue.

Ses quatre complices sont envoyés au cachot dans l'attente du procès. Seule la comtesse reste dans son château, cloîtrée dans une petite pièce. Des fouilles sont orchestrées dans les jardins et les combles. On évoque des dizaines, voire des centaines de corps exhumés.

De nombreux débats animent la cour au sujet de cette sordide affaire. Que faut-il faire de la comtesse ? Quel châtiement pour une dame de son rang ? Le roi Matthias I<sup>er</sup> du Saint Empire se montre déterminé à aller jusqu'au bout. Cette redoutable criminelle doit payer pour ses actes.

Mais de nombreuses voix rejoignent la position de Gyorgy Thurzo, à savoir qu'il est difficile d'entacher l'illustre lignée des Bathory, si respectée dans le pays, en exécutant l'un de ses membres.

Finalement, le procès de l'enfer a bien lieu à Biese entre les 2 et 7 janvier 1611, mais sans la comtesse Bathory. Ses amis fidèles vont payer pour elle.

La servante Dorottya Szentes, dite Dorko, et la nourrice Jo Ilona jugées coupables de tortures et de dizaines de meurtres sont condamnées à mourir dans la souffrance.

Après s'être fait arracher les doigts, elles sont jetées vivantes au feu. L'homme de main, le nain bossu Janos Ujvary, dit Ficzko, bénéficie de la clémence des juges en raison de son jeune âge. Il est simplement décapité avant de rejoindre ses comparses dans les flammes.

Et enfin, la lavandière Katalin Beniezvki n'est pas jugée responsable de ses actes. Pour ses services chez la comtesse, elle aura le droit de croupir dans une prison jusqu'à la fin de ses jours.

Celle qui inspirera la légende de Dracula, qui se baignait dans le sang de ses victimes, et dont le nombre de crimes pourrait avoisiner les 600, a la chance d'être bien née. Relativement épargnée des juges, Elisabeth Bathory est emmurée vivante dans son propre château, condamnée à vivre dans ce qui deviendra son tombeau.

Toutes les issues sont bouchées, on laisse juste un peu de jour à l'une des persiennes pour lui faire parvenir eau et nourriture. Après trois années enfermée dans son château, Elisabeth Bathory s'éteint le 21 août 1614.





# Marie-Madeleine Dreux d'Aubray

## La marquise empoisonneuse

**L**e temps est long dans les tristes geôles poussiéreuses des tours de la Bastille. Godin de Sainte-Croix peine à supporter le cruel manque de distraction au sein de la grande forteresse. Si les conditions carcérales ne sont pas des plus déplorables, l'embastillé loge dans une grande pièce et ne côtoie que des gens de sa situation, nobles ou personnes de renom, l'ennui guette rapidement l'officier de cavalerie. Comme il est coutumier des grandes réceptions, des dîners mondains, parfois même à la cour du roi, d'une vie aisée et mouvementée, la soudaine privation de liberté pèse lourdement sur son moral. Sans compter que Sainte-Croix est contraint de suspendre ses recherches passionnantes sur les précieux mélanges de substances. Cet alchimiste en herbe compte bien reprendre ses travaux secrets dès sa sortie de prison. S'il réussissait à réaliser un produit aussi efficace

qu'incolore, il pourrait envisager de nombreuses applications à ses découvertes. L'une des premières serait de régler son compte à l'homme qui a osé l'envoyer ici. Godin imagine avec délectation le plaisir de voir Dreux d'Aubray tomber, lui qui est si sûr de sa force et de sa prestance.

Ce vieux lieutenant du Châtelet, qui use de ses royales relations pour faire appliquer sa vision rétrograde de l'ordre moral, mérite bien une correction. Quelle étrange idée de se mêler de la sorte des affaires sentimentales de sa fille, alors que même son époux n'en a cure.

Profondément blessé dans son amour-propre, Godin de Sainte-Croix savoure d'avance son inéluctable vengeance. Et puis elle aurait l'avantage d'offrir à sa chère maîtresse, la tendre Marie-Madeleine, un héritage anticipé. Ce qui est loin d'être anodin pour ses affaires à lui.

Mais, il faut bien l'admettre, l'officier ne brille pas par ses talents de chimiste. Ses essais se sont tous avérés infructueux, et il ne sait trop comment se procurer les fameux produits. Pour parvenir à ses fins, il lui faudrait s'armer de persévérance et de beaucoup de patience.

Or, ce ne sont pas les qualités qui caractérisent au mieux le nouveau prisonnier. C'est pourquoi, en ce début d'année 1663, le moral de Godin est particulièrement affecté au cours de sa première semaine de détention.

Fort heureusement, les choses vont nettement s'améliorer pour le détenu. Un nouvel arrivant à l'intérieur des murs de la Bastille va considérablement changer le quotidien et les perspectives de Sainte-Croix.

Son voisin de chambrée, un Italien du nom d'Exili, se révèle être de très bonne compagnie. Leurs aimables conversations divertissent agréablement Godin, qui cherche désespérément à tuer ces longues heures de captivité.

Ces échanges courtois sur divers sujets permettant aux deux hommes de mieux se connaître sont un vrai plaisir. Au fil des discussions, Sainte-Croix s'aperçoit que son compagnon est un fin connaisseur de la botanique. Vivement intéressé par cette science palpitante, l'homme pousse son voisin à lui en dire davantage. Et l'Italien, flatté d'éveiller l'intérêt de son jeune collègue d'infortune, ne se fait pas prier pour confier les mille et une vertus des plantes. Sans oublier quelques allusions sur leurs incroyables pouvoirs néfastes.

Leur complicité grandissant, Godin se permet d'être un peu plus insistant. Persuadé que son codétenu excelle dans des domaines plus spécifiques, il lui fait comprendre que son vœu le plus cher serait de maîtriser les fameuses propriétés de ces plantes médicinales.

A force de séduction, d'écoute alanguie, de flagornerie, Sainte-Croix réussit à faire parler son nouvel ami. Il ne s'était pas trompé : Exili n'est pas un simple érudit, c'est aussi un homme d'action. En Italie, sa réputation n'est plus à faire dans les milieux obscurs de sorcellerie et de magie noire. On fait appel à ses services dans tout le royaume pour empoisonner en toute discrétion une personne un peu trop gênante.

C'est ainsi que dans le secret des murs froids du pénitencier, Godin de Sainte-Croix se fait dispenser l'enseignement interdit des poisons, de leur fabrication jusqu'à leurs multiples effets. Exili, qui n'est plus dans la force de l'âge, se doit de transmettre son précieux savoir et de former un digne successeur. Cet homme jeune, vigoureux, à l'esprit aussi vif que pervers, lui semble correspondre à merveille.

S'il utilise à dessein ses précieux conseils, il fera un parfait empoisonneur, passionné, méticuleux, précis.

Au bout de six semaines, l'officier de cavalerie a purgé sa peine pour avoir eu une relation avec la fille mariée d'un

éminent lieutenant. S'il était en rage à son arrivée, il est finalement fort heureux de son court séjour à la Bastille. Les compétences qu'il a acquises lui permettront de réaliser au plus vite ses sinistres projets.

Mais avant cela, il doit consolider son apprentissage chez un maître des plantes, recommandé par Exili. Dès sa sortie de prison, Sainte-Croix se rend au Jardin royal des plantes, à Paris, où exerce le célèbre professeur Christophe Glaser. Sans rien dévoiler de ses lugubres intentions, Godin suit scrupuleusement les cours de l'éminent enseignant et perfectionne sa connaissance des herbes et de leurs essences magiques.

Bien vite, Sainte-Croix retrouve sa belle, le cachot ne l'ayant absolument pas convaincu de renoncer à cette relation illégitime, si délicieuse. D'autant qu'il a besoin d'elle maintenant pour se faire justice. La jolie marquise l'accueille à bras ouverts. Elle non plus n'a pas goûté la décision de son père de lui retirer son bel amant. Et le faire enfermer au fond d'une forteresse, quel déshonneur ! Elle ne lui pardonnera jamais de s'être immiscé avec si peu de tact dans sa vie privée.

Cet homme froid, distant et intransigeant ne s'est jamais soucié de son bien-être, préférant s'assurer un avenir confortable et une descendance digne de ce nom.

Même lorsqu'elle était enfant, il n'a jamais eu un geste tendre, ne s'adressant à elle que pour la reprendre, la réprimander ou la punir. Quand sa chère mère les a quittés, il n'a même pas été capable de la prendre dans ses bras. C'est seule que la fillette a pleuré la disparue, noyant son immense chagrin dans la solitude.

Lorsque quelques années plus tard, son père a embauché ce nouveau domestique qui lui a fait tant de mal, Marie-Madeleine a compris qu'elle ne pourrait jamais compter sur lui. Pour étouffer l'inévitable scandale, pour ne pas salir son honneur, Dreux d'Aubray s'est contenté de licencier l'ignoble

serviteur, celui qui, alors qu'elle n'avait que sept ans, lui a ôté sa virginité. Le profond ressentiment qu'elle éprouvait contre son père s'est mué au fil du temps en une haine tenace.

Indignée par l'attitude de cet homme, la jeune femme ne veut plus le considérer comme son géniteur. Depuis qu'il l'a mariée en 1651 au riche Antoine Gobelin, marquis de Brinvilliers, Marie-Madeleine a tout fait pour éviter de fréquenter son père.

Cet époux qui lui a été donné afin qu'elle obtienne le titre de marquise, s'il n'est pas désagréable, ne la satisfait guère. Aimable et gentillet, son mari manque cruellement de caractère et ennuie profondément la jeune mariée.

D'ailleurs, il ne tente pas non plus de plaire à sa ravissante femme. Entretenir une relation conviviale à bonne distance lui suffit amplement. Il a assuré sa descendance en lui faisant de beaux enfants, bien qu'il ne soit pas sûr d'avoir la paternité de tous. Son devoir conjugal accompli, le marquis entend bien s'adonner sans entraves à ses occupations favorites : les femmes, bien sûr, mais surtout le jeu. Un puits sans fond pour sa fortune personnelle. Et il vaudrait mieux que son épouse ne s'aperçoive pas de l'étendue du marasme.

C'est donc pour garantir sa tranquillité qu'Antoine Gobelin présente à son épouse le valeureux Godin Sainte-Croix. Il connaît sa femme et ne doute pas une seconde qu'elle succombera aux charmes du bel officier. Comme cela, pendant un temps, elle ne songera plus à mettre sa tête dans ses comptes.

Le mari, bien heureux d'être trahi, n'a pas trop apprécié non plus l'intervention abusive de son beau-père pour isoler l'amant de son épouse. Non seulement est-ce quelque peu intrusif, mais en plus cela ne l'arrange pas du tout.

Les six semaines d'incarcération de Sainte-Croix ont été un véritable enfer. Bénie soit sa libération.

Marie-Madeleine a tôt fait de retrouver la tendre complicité qui l'unit à Gobin de Sainte-Croix et se laisse convaincre sans difficulté du bien-fondé des sombres desseins de son amant. Déterminée et pugnace, la jeune femme prend à cœur de comprendre et de maîtriser l'ensemble des nouveaux savoirs acquis par son ami.

L'élève dépasse bientôt le maître tant sa soif de connaissances est insatiable. Le plan de Sainte-Croix a fonctionné merveilleusement : sa belle maîtresse acquiert une dextérité incroyable et montre un investissement sans failles.

Le rôle de simple passeur convient parfaitement à l'officier, qui préfère ne pas avoir à se salir les mains.

Bientôt, les plantes n'ont plus de secrets pour la marquise qui souhaite au plus vite appliquer les théories. Tout bon enseignement s'accompagne d'exercices pratiques, et Marie-Madeleine entend bien ne pas déroger à cette règle. Dans le secret de son petit laboratoire, l'apprentie sorcière confectionne toutes sortes de poisons aux propriétés multiples.

Seulement, il faut s'assurer de leur efficacité et des effets réels sur des êtres vivants. Comment savoir exactement le pouvoir de tel venin, son temps d'action, les symptômes qu'il provoque, sans avoir expérimenté sur des cobayes ? En tant que scientifique rigoureuse, la marquise de Brinvilliers souhaite ne rien laisser au hasard et valider toute hypothèse par la confrontation à la réalité.

C'est ainsi que la jeune femme se rapproche insidieusement de l'hospice non loin de chez elle.

Quoi de mieux pour tester ses divins breuvages que des patients indigents, souffrants et sans défense ? Personne ne s'inquiétera de leur sort. Il en meurt chaque jour des dizaines dans ce dispensaire. Ses interventions passeront donc inaperçues. La nuit venue, lorsque Paris dort à poings fermés, la belle

marquise sort de sa tanière, sa petite mallette de chimiste bien calée sous le bras, et marche silencieusement dans les sombres faubourgs. Discrètement, elle parvient à se faufiler dans les couloirs de l'hôpital, dont la surveillance est toute relative, et tient compagnie à sa manière aux malades. Elle s'assure de leur état de santé, puisqu'ils ne doivent pas souffrir des mêmes maux que ceux provoqués par le poison, sans quoi elle ne pourrait s'assurer des propriétés de son produit.

Et ceux qui semblent exempts de tout problème digestif, dont les membres fonctionnent correctement, s'avèrent être de bons patients, passibles de connaître ses soins particuliers.

Au fil des nuits, la marquise s'améliore nettement sur les dosages et les nuances entre les substances.

Bientôt, elle est assez expérimentée pour mettre en pratique son plan diabolique et quitter l'hôpital où de nombreux patients n'ont pas survécu à ses visites nocturnes.

Le choix de sa première victime est tout naturel : son père, à qui elle doit faire comprendre définitivement qu'il n'a plus à s'occuper de ses mœurs.

Malgré tout, il ne s'agit pas de n'importe qui, et la marquise souhaite lui réserver un traitement de faveur. La jeune femme renoue contact avec cet homme tant détesté et feint un rapprochement affectueux. Il lui faut obtenir sa confiance avant d'avoir sa vie. Marie-Madeleine désire s'occuper de son père jusqu'à la fin, son dernier souffle. Et le voir plonger tout doucement dans les limbes.

Pendant de longs mois, elle rend visite à Dreux d'Aubray régulièrement afin de lui administrer une petite dose de poison qui lui consume à petit feu ses organes vitaux.

Aidée par le fidèle laquais de son amant, La Chaussée, toujours prompt à montrer son ardeur et son sérieux, Marie-Madeleine ne viendra à bout de son père qu'après une trentaine d'empoisonnements.

Le 13 juin 1666, le lieutenant civil du Châtelet de Paris se retire dans son château d'Offémont en espérant y trouver la sérénité et le calme nécessaires à son rétablissement. Ses douleurs gastriques se font de plus en plus envahissantes, et aucun médecin de la capitale n'a su trouver de remède efficace. Dreux d'Aubray profite de cette villégiature pour se reposer de l'effervescence parisienne et souhaite consolider les liens qui l'unissent à sa fille. L'homme n'est pas naïf : il sait bien que la comtesse lui en a beaucoup voulu d'avoir mis Sainte-Croix derrière les barreaux.

Mais, enfin, il ne pouvait décemment pas laisser courir le bruit de cet infâme adultère sans compromettre définitivement ses appuis à la cour royale. Le lieutenant est fier de cette décision qui a porté ses fruits. Il semble que depuis son séjour à la Bastille ce fripon ne fréquente plus sa fille. Sévir est toujours le meilleur moyen de faire entendre raison à une jeunesse dévoyée. La marquise a beaucoup mûri ces derniers temps. Calme et avenante, elle se montre très présente et affectueuse avec Dreux d'Aubray, ce qui le satisfait pleinement.

Sa chère enfant est enfin reconnaissante de tout ce qu'il a fait pour protéger son honneur.

Puisqu'il compte rester quelques semaines dans le silence de cette résidence, le lieutenant la fait venir. Elle saura mieux que quiconque s'occuper de lui.

Accompagnée du laquais de Sainte-Croix qu'elle fait embaucher, la marquise de Brinvilliers, en fille obéissante, s'installe bientôt au domicile paternel. Il sera tout de même plus aisé d'avoir un subordonné sur lequel elle peut compter pour accomplir toutes les tâches qui lui incombent.

En infirmière docile, Marie-Madeleine veille au bien-être du lieutenant, lui apportant nourriture, tisanes, mais aussi lectures et autres distractions. Mais elle veille aussi attentivement à son état de santé, augmentant progressivement les

doses d'arsenic pour que les symptômes s'accroissent lentement. Quelques jours après son arrivée, Dreux d'Aubray est pris d'affreuses crises de vomissements qui ne le quitteront plus. L'homme se sent faiblir de jour en jour et fait venir des grands médecins de Paris pour soulager ses souffrances. Malheureusement, tous s'avèrent impuissants face à l'étrange mal qui le ronge. Les seules recommandations qu'ils tiennent à donner au châtelain sont de garder le lit en prenant quelques décoctions pour apaiser les douleurs. Les praticiens félicitent la bravoure et le dévouement de la marquise, si attentionnée avec son père souffrant.

A la fin de l'été 1666, Dreux d'Aubray n'est plus capable de rien. Alité, l'homme gémit de longues heures dans l'attente de la délivrance. Mais sa fille n'a pas encore décidé d'accorder cette faveur à son père. Elle se délecte de le voir souffrir chaque jour davantage. Lorsque l'agonie du lieutenant arrive à son terme, la marquise tient à lui donner elle-même la dernière fiole de poison.

Maintenant, il n'est plus nécessaire de se cacher pour la préparation du mélange vénéneux, Dreux d'Aubray n'a plus aucune défense. Ce 10 septembre 1666, c'est sous les yeux exorbités de son père que Marie-Madeleine dose les mortelles substances de ses bien nommées « poudres de succession ». L'homme tente de repousser cette créature du diable qui veut sa mort, mais la marquise est bien plus forte que lui et le contraint à boire son précieux breuvage.

Satisfaite de son travail, Marie-Madeleine ne compte pas pour autant en rester là. L'héritage paternel est désormais entre ses mains, mais elle est très contrariée d'avoir dû le partager avec ses deux frères. Son cher amour, ravi de lui soutirer autant d'argent, est du même avis. Quatre ans après la mort du lieutenant Dreux d'Aubray, la marquise retourne

dans son laboratoire fabriquer de nouveaux venins. Mais cette fois elle souhaite aller vite et prépare des doses directement mortelles. Son fidèle laquais se charge de les administrer aux frères de madame, l'un en juin 1670, et l'autre six mois plus tard, au mois de novembre. Les médecins ont bien découvert des traces suspectes sur le corps des frères, mais, faute de preuves tangibles, ils signent sans difficulté l'acte de décès.

Godin de Sainte-Croix, s'il est heureux de s'enrichir grâce aux talents de sa maîtresse, commence tout de même à se poser des questions. C'est que la marquise semble prendre goût au crime. Après ses deux frères, elle a voulu empoisonner son mari en lui administrant des doses minimales afin de simuler une fluxion dans les jambes.

C'est lui, l'amant, qui a sauvé le pauvre époux en lui fournissant l'antidote adéquat. Sainte-Croix sent que le vent tourne : la ravissante marquise pourrait bien changer d'opinion sur sa personne et décider de l'éliminer. D'autant qu'il est le seul, avec le pauvre laquais, mais que personne ne croirait, à connaître toutes ses horribles manigances.

De nature méfiante, Godin préfère prendre ses précautions et consigne dans une cassette secrète toutes les preuves de la culpabilité de sa belle. Il y enferme des reconnaissances de dette, ses lettres d'amour, une lettre accusatrice ainsi que plusieurs fioles de poison.

Une fois la boîte close, il accole l'inscription énigmatique *A n'ouvrir qu'en cas de mort antérieure à celle de la marquise*, et met son précieux trésor en lieu sûr. Armé d'un tel magot, Sainte-Croix se présente sous un nouveau jour à la marquise : en pernicieux maître chanteur.

Cette idée remarquable est doublement profitable pour l'officier. Cela dissuade la marquise de l'empoisonner tout en l'obligeant à satisfaire ses désirs luxueux.

Malheureusement pour Sainte-Croix, ses précautions s'avèrent insuffisantes. En 1672, sa mort accidentelle dévoile la cassette au terrible contenu. Les accusations sont découvertes par les agents de police qui recherchent activement la redoutable marquise. Mais dès qu'elle a eu vent du décès de son amant, elle s'est enfuie hors de France. La marquise parcourt les villes dans l'espoir d'échapper à la justice, mais, après un long voyage de quatre ans entre l'Angleterre, les Pays-Bas et la Belgique, elle est retrouvée dans un couvent à Liège par un ingénieux policier déguisé en prêtre. Jugée par contumace trois ans auparavant en 1673, un nouveau procès s'ouvre en 1676, qui débouche sur une condamnation à la peine capitale, l'exécution devant être rendue publique.

Le 17 juillet 1676 est amenée place de Grève la marquise de Brinvilliers, âgée de 46 ans. Son appartenance à la noblesse lui permet de bénéficier d'un traitement de faveur, puisqu'elle n'est pas pendue, mais simplement décapitée. Beaucoup de beau monde se presse pour assister aux derniers instants de la mystérieuse marquise qui effraie autant qu'elle fascine. Son confesseur, l'abbé Pirot, en parlera comme d'une sainte, admirant sa dignité, son sacrifice et son courage.

La grande piété de Marie-Madeleine de Brinvilliers sera reconnue de tous, si bien que, lorsque les cendres de son corps brûlé seront dispersées au vent, bien des manants tenteront d'en récupérer quelques poussières.

Mme de Sévigné écrira : « *Le lendemain, on cherchait ses os parce que le peuple disait qu'elle était une sainte.* »





# Catherine Hayes

## La démembreuse de Londres

**S**ous une pluie battante, courbés par le vent, les nombreux passants se hâtent de rentrer chez eux, au chaud. Les rues londoniennes ne sont plus ce qu'elles étaient en ce début d'année 1726, et bien des manants craignent d'être encore dehors à la tombée de la nuit. Les obscures ruelles sont connues pour être de véritables coupe-gorges. On ne les traverse que par nécessité.

Pourtant, sur une des places de la cité, un nombre impressionnant de Londoniens s'agglutine, encerclant une sorte de statue que tous observent attentivement. Les gens qui marchent habituellement d'un pas pressé, sans prêter attention aux événements impromptus, sont comme happés par cette scène incroyable. Sur le visage des spectateurs, on peut lire de l'effroi, du dégoût, mais aussi une bien grande curiosité.

Tous veulent voir l'abominable tableau qui se peint devant eux. Au centre de la place, protégée de la pluie par une grande bâche noire, accrochée à un socle en bois, trône, au sommet

d'un long bâton, une effroyable tête d'homme. Juste en dessous, une pancarte demande aux passants de se manifester s'ils en connaissent le malheureux propriétaire.

C'est encore un soir de beuverie. Dès que le brave Thomas s'absente, sa dévergondée de femme rameute ses comparses et boit jusqu'à plus soif. Ça hurle, ça chante, ça danse à tout va là-dedans. Tout le voisinage est contraint de supporter ces horribles festivités jusqu'au petit matin.

Mais c'est qu'il y a des Londoniens qui travaillent ! Tous ne se vautrent pas la nuit entière pour pleurer ensuite que la vie est dure. Cette détestable vermine pollue la ville et empêche les braves citoyens de vivre convenablement.

S'il n'en tenait qu'à eux, il y a longtemps qu'ils lui auraient réglé son compte à cette petite catin.

Mais son mari n'est pas un type facile non plus. S'il est bougrement cocu, le gaillard sait se défendre et n'a pas l'air bien commode. Mieux vaut ne pas faire d'esclandre et prier pour que le Thomas donne une bonne correction à sa femme à son retour.

Quand même, c'est pas très catholique ce qui se passe derrière les volets de cette maison. On se demande bien comment les trois vauriens terminent la nuit. En tout cas, on ne voit pas repartir les deux larrons avant le début d'après-midi, le lendemain.

Quand ils ont suffisamment cuvé. Cette traînée le mènera à sa perte, ça, ils l'ont toujours dit, les voisins.

Mais comment M. Hayes fait-il pour accepter un tel déshonneur dans sa propre maison ? Catherine Hayes n'essaie même pas d'être discrète ; tout le monde l'entend dans le quartier quand elle reçoit Billin et Wood.

A croire qu'il n'y a rien que le pauvre M. Hayes qui ne soit pas au courant. Ou alors, ce lâche préfère encore fermer les

yeux plutôt que de provoquer une énième querelle. Faut dire qu'entre eux ça a jamais été facile.

Quand c'est pas des cris, c'est des assiettes qui se lancent. Les deux époux ont le sang chaud. Ils n'hésitent pas à en venir aux mains pour régler leurs affaires.

Ce soir-là, elle y va vraiment fort, la Catherine. Les maisons mitoyennes résonnent, tant la garce fait un boucan du diable. Cette fois, c'en est trop, faut que cela cesse. Excédé par le comportement outrancier de sa voisine, l'un des habitants du pâté de maisons décide d'en toucher deux mots au père Hayes dès son retour. Peut-être bien que ça le fera réagir.

Lorsque le mari de Catherine apprend l'affront répété que sa femme lui fait subir, il devient fou de rage. Décidément, cette bonne femme est incontrôlable. Ah ! ce qu'il peut regretter le bon vieux temps où il était célibataire, libre comme l'air, sans avoir une ivrogne débauchée à nourrir !

Jamais il ne se pardonnera d'avoir eu si peu de jugeote la fois où il a troussé cette souillon. Elle travaillait chez son père, à la ferme, et il a été séduit par ses formes alléchantes. Mais il aurait dû savoir qu'une fille de rien comme elle sauterait sur l'occasion pour s'assurer un avenir. Dès qu'elle a été engrossée, Cathy a fait savoir à tout le monde qu'il était le père et le futur mari. Acculé, il n'a pu faire autrement que de passer la bague au doigt à Catherine Hall.

Mal lui en a pris. Depuis, la jeune femme a révélé sa vraie nature. Incapable de tenir un foyer, colérique et violente, elle ne pense qu'à boire et à fréquenter les hommes. Il a eu beau la corriger rudement, Catherine est dure aux coups et ne se gêne pas pour se défendre. La petite n'a aucun respect pour lui et se croit l'égal d'un homme. C'est pour ces raisons que Thomas a renoncé à la dresser. Il préfère s'éloigner le plus possible de son foyer. Débrouillard, il trouve de l'ouvrage un peu partout

dans le pays, dans tous les corps de métiers, en tant que charbonnier, cueilleur, vanneur, ou encore ferrailleur. Rien ne lui fait peur tant qu'il ne côtoie pas la folle. Lorsqu'il a acheté sa maison, au début ils ont bien essayé d'en faire une auberge, mais les disputes entre eux étaient si violentes que les derniers pensionnaires ont fini par partir.

Déterminé à mettre un terme aux débauches de sa femme, Thomas Hayes rentre chez lui dans un état second. Il en a assez d'être la risée du voisinage et entend bien faire comprendre à sa femme qui est le chef dans ce foyer. Cette intention ambitieuse va s'avérer pour le moins inefficace.

Lorsqu'il franchit le seuil de sa petite maison, M. Hayes découvre, stupéfait, l'étendue des dégâts. Des tessons de bouteille jonchent le sol de la cuisine, les chaises sont sens dessus dessous, et une épaisse couche de crasse recouvre chaque meuble. Sa femme, affalée sur l'un des fauteuils, un verre de rouge à la main, ne semble pas du tout concernée par l'état lamentable de la maison. Elle le regarde de biais, pleine de défiance, comme si elle savourait de le voir si déconfit. Aucune once de peur dans son regard. Catherine sait qu'au fond elle est bien plus forte que lui.

M. Hayes, hors de lui, fonce sur sa femme, lui hurle dessus et cogne sans discontinuer. Il la traite de tous les noms, mais rien n'y fait, la garce ne réagit pas. Elle attend simplement qu'il ait fini de s'acharner sur elle. Face à l'impassibilité de son épouse, Thomas ne sait comment se comporter. Habituellement, elle n'est pas la dernière à crier, à frapper même maladroitement, mais ce soir, il semble que Catherine ait décidé de subir froidement son sort.

Dérouté de ne pas obtenir de réaction, l'homme laisse sa femme, allongée au sol, meurtrie de coups. En quittant le

salon, il a bien cru apercevoir un léger sourire sur son visage tuméfié.

La violente discorde qui les oppose ce soir-là finit de convaincre Catherine Hayes qu'il lui faut agir avant qu'il ne soit trop tard. Cette ordure pourrait bien l'abandonner et la laisser sans ressources. Heureusement, elle peut compter sur ses fidèles acolytes, prêts à tout pour satisfaire ses désirs. Minutieusement, elle prépare les conditions à la réalisation de son projet. Tout d'abord, il lui faut user de ses charmes pour rallier ses complices à sa cause.

Cela n'est pas trop compliqué : ce benêt de Billin est amoureux transi de Catherine depuis qu'il la connaît, et Wood est une bonne pâte aisément influençable. Chaque fois qu'elle voit ses deux amis, Catherine Hayes se plaint de l'attitude inadmissible de son époux, racontant avec force détails comme il la cogne sans ménagement, comme il fréquente les filles de joie et dilapide l'argent du foyer.

Elle ne tarde pas à trouver un écho chez les messieurs, ravis de se trouver un ennemi à excréter. Dès qu'elle est sûre de leur avoir transmis une animosité profonde à l'égard de son mari, Catherine use d'autres arguments pour parvenir à ses fins. Elle fait comprendre à Billin qu'il aura enfin ce qu'il attend s'il accepte son plan et promet une coquette somme à Wood en échange de son aimable participation.

Peu de temps après, Catherine décide d'organiser l'une de ces folles soirées très arrosées qui font tant jaser dans le voisinage. Mais cette fois, elle tient à ce que son époux soit présent lors de cette joyeuse rencontre. Le pauvre n'a jamais l'occasion de festoyer avec eux !

Thomas Hayes ne reconnaît plus sa femme. Depuis qu'il lui a infligé cette violente correction, elle ne réagit plus du

tout comme avant. Le soir même, elle l'avait déjà étonné par son calme et sa retenue. Mais depuis, la sulfureuse Catherine est méconnaissable. Peut-être a-t-elle enfin accepté de se soumettre à son autorité ? En tout cas, elle ne provoque plus de scandale, a nettement réduit sa consommation d'alcool et cesse de le vilipender à la moindre occasion. S'il serait un peu audacieux d'avancer qu'elle se montre affectueuse à son égard, du moins n'est-elle plus hostile et ne rechigne pas à s'offrir à lui quand il le désire. Satisfait d'avoir repris le dessus sur cette femme coriace, Thomas Hayes accepte de lui faire plaisir en assistant à la petite soirée en compagnie de ses deux amis.

Et puis, pour une fois qu'il est convié à l'une de ces entrevues nocturnes, il serait regrettable de ne pas y être. Cette invitation a au moins le mérite de faire démentir les mauvaises langues : sa femme n'aurait tout de même pas le toupet de lui faire rencontrer ses amants !

Catherine Hayes s'applique pour que sa fête soit réussie. Elle qui ne cuisine jamais passe la journée derrière les fourneaux. Elle voudrait que ses invités gardent un souvenir inoubliable de cette soirée. Pour cela, il faut prévoir nombre de bouteilles ; l'alcool est un élément essentiel au bon déroulement des réjouissances. Heureusement, Thomas ne rentre pas avant le soir. Elle peut vaquer à ses occupations sans avoir constamment ce gros lourdaud dans les pattes.

Depuis qu'elle est passée à la deuxième phase de son plan, il lui est très difficile d'être aimable pour amadouer son compagnon. Ce n'est ni dans ses habitudes ni dans sa nature de se laisser malmener sans rien dire. Mais il faut savoir ce que l'on veut et être prêt à certaines concessions.

C'est Billin qui arrive le premier, une bouteille sous le bras. Le grand dadais rougeaud est tout sourire. Il sait que son heure approche : la belle Catherine lui a promis de passer la nuit

avec lui. Billin en salive d'avance et fera tout ce qu'elle voudra pour obtenir ce précieux privilège. Il a essayé de se faire beau ce soir pour lui plaire, mais il est contrarié d'apprendre que le mari est là. Pourquoi a-t-elle fait venir ce primitif qui passe son temps à la défigurer ? L'ambiance ne sera pas la même avec ce misérable trouble-fête. Ils ne pourront chanter à tue-tête et s'enivrer comme trois gamins heureux d'être ensemble.

Va falloir se tenir et ça ne fait pas plaisir au gros Billin.

Quand Thomas Hayes rentre chez lui, il a déjà bien entamé la soirée. Peu à l'aise avec l'idée de rencontrer les amis de sa femme, il a préféré prendre un peu d'avance sur les festivités et s'est arrêté à la taverne pour boire quelques godets. La Catherine semble enchantée de cette petite réunion et s'affaire en cuisine. Seul un des convives est arrivé : Billin, un gros type joufflu qui n'a pas l'air mauvais bougre. Une bouteille est déjà ouverte sur la table. Catherine lui sert tout de suite un verre. La discussion est assez plaisante. On se raconte des blagues grivoises, comme s'ils n'étaient qu'entre hommes.

Ça fait longtemps que Thomas Hayes sait que la Catherine n'est pas ce qu'il y a de plus féminin.

Quand le deuxième type arrive, Thomas est déjà bien éméché. Plusieurs bouteilles vides jonchent le sol, alors qu'ils ne sont ensemble que depuis une petite heure. Mais l'ambiance s'est incroyablement détendue, et la Catherine semble vouloir les faire boire. Elle les a mis au défi de s'enfiler sept bouteilles chacun ! Ce petit jeu pas très malin ne peut malgré tout se refuser sans risquer de perdre la face. Il est question de virilité, et le Thomas entend bien montrer qu'il a de la ressource. C'est pas ce jouvenceau qui va l'intimider.

Wood, petit gaillard fluet, retrouve ses comparses dans un état d'ébriété fort avancé, particulièrement le père Thomas,

qui n'est pas loin de perdre connaissance. S'il n'a pas inventé la poudre, Wood croit tout de même comprendre que Catherine a comme une idée derrière la tête. Ça ne lui ressemble pas beaucoup de les avoir fait venir alors que son bonhomme est là. Avec tout le mal qu'elle en dit, ça l'étonnerait pas qu'ils passent à la vitesse supérieure. Ces derniers temps, elle se fait de plus en plus insistante et promet une bien belle récompense s'il accepte de l'aider à régler ses problèmes conjugaux.

Alors qu'il se fait cette réflexion, le mari est maintenant allongé au sol, bavant comme un goret. Cet idiot n'a pas su s'arrêter et vient de terminer sa septième boutanche à lui tout seul. Billin s'appête à relever le saoulard, mais il est arrêté par Catherine qui ordonne sèchement :

— Le moment est venu, les gars. N'oubliez pas ce que je vous ai promis.

Sur ce, la maîtresse de maison se dirige vers la cave, laissant les deux acolytes dans l'expectative. Les choses s'éclaircissent nettement lorsqu'ils la voient revenir une hache à la main.

— Il est grand temps de lui régler son compte. Wood, prends ça et fais-en bon usage. Toi, mon cher Billin, prends des couteaux de cuisine et fais ce que tu peux.

Abasourdis par la demande pressante de leur hôtesse, les hommes, armes en main, se figent quelques instants avant de prendre une décision. Mais ils le savent : ils n'ont plus le choix ; ils doivent exécuter les ordres de Catherine Hayes.

Dans la petite maison londonienne débute alors une scène de massacre sans pareil. Les coups de hache se succèdent, le sang gicle à grosses gouttes, des cris inhumains s'échappent des fenêtres. Un voisin, harassé par tant de bruit, mais également un peu inquiet, est venu frapper à la porte de la maison de l'horreur.

Il s'est gentiment fait envoyer promener par la propriétaire des lieux qui lui a assuré que tout allait bien, qu'elle avait reçu quelques amis un peu bruyants, mais qu'ils viennent de partir. Le voisin peut dormir sur ses deux oreilles.

Lorsque les exécutants ont fini leur travail se pose l'épineux problème du corps. Il faut le faire disparaître. Heureusement, Catherine n'est jamais à court d'idées. Elle somme ses deux tueurs de découper son mari.

A juste titre, elle estime qu'il est plus aisé d'éliminer un cadavre s'il est en morceaux. Lorsqu'ils ont terminé cette minutieuse et laborieuse besogne, Mme Hayes enveloppe les différentes parties du corps de son époux dans du papier épais, à part sa tête qu'elle préfère mettre dans un seau.

Au milieu de la nuit, les trois criminels dispersent les bouts de leur terrible forfait dans la sinistre cité londonienne.

Grâce à l'un des voisins des Hayes qui a reconnu la tête suspendue du pauvre Thomas Hayes, les services de police réussissent à identifier la victime et ne tardent pas à inculper de meurtre sa femme ainsi que ses deux hommes de main.

La redoutable et machiavélique Catherine Hayes sera l'une des dernières femmes brûlées vives en Angleterre.





## Charlotte Corday

### Dans le cœur de Marat

— **L**ez-vous, citoyenne Corday.  
La voix forte du président Montané résonne dans l'immense salle du tribunal révolutionnaire. Le ton vindicatif du premier magistrat de la cour populaire impose le silence à l'assemblée d'habitude si chahuteuse. Sans hésiter, la citoyenne Corday se résout à agripper l'épais barreau de bois qui lui fait face. Tous les regards sont braqués sur elle, elle qu'on surnomme depuis quelques jours l'ennemie de la révolution.

Fière, elle ne sourcille pas quand Montané énonce le rappel des faits.

— Citoyenne Corday – mais peut-on encore vous appeler ainsi ? – vous êtes reconnue coupable de l'assassinat de Jean-Paul Marat, ancien membre du Comité de salut public.

A l'évocation du nom de la victime de Charlotte Corday, une rumeur bruisse dans le tribunal. Car si l'accusée est une

inconnue, le nom de la victime est connu de tous. Le jeune médecin né en Suisse s'est imposé depuis quelques années comme une figure centrale de la révolution naissante. Voilà près de quatre ans que les Parisiens lisent avec intérêt les éditoriaux de Marat dans *L'Ami du peuple*, la revue radicale dont il était le fondateur et le directeur de publication.

Des Tuileries au faubourg Saint-Martin, des infâmes cloaques aux hôtels bourgeois, le député jacobin Marat s'est fait l'écho des événements et des tensions persistantes entre les différentes sections de la convention.

Tout comme *Le Père Duchesne* dirigé par son rival Hébert, *L'Ami du peuple* était le véritable poumon du milieu révolutionnaire parisien. Mais les polémiques déclenchées et les appels au meurtre incessants nés de sa plume avaient fait de Marat une cible de choix pour les contre-révolutionnaires.

En se félicitant du massacre des royalistes perpétré en septembre 1792, Marat signa son arrêt de mort.

Le 2 juin 1793, un mois avant que ne s'ouvre son procès, la jeune Charlotte Corday se rend à une réunion politique à Caen, où elle vit avec sa tante, Mme de Breteville-Gouville. La jeune Charlotte, âgée de 23 ans, est une demoiselle instruite issue de la petite noblesse désargentée de Normandie. Voilà déjà des années qu'elle s'enflamme pour les idées nouvelles de la Révolution, elle qui a soif d'absolu, elle qui découvrit avec engouement les mots de Montesquieu et de Rousseau.

La réunion est une occasion supplémentaire de goûter un peu aux événements qui font trembler la capitale. Il est vrai qu'à Caen on est loin de l'agitation de Paris. Charlotte a la douloureuse impression de passer à côté de l'histoire en marche. Quand elle pénètre dans le petit local de la section girondine caennaise, le climat est lourd. Une dizaine d'hommes se trouvent là et, parmi eux, Charlotte reconnaît quelques leaders girondins. Buzot, le député de l'Eure, homme de forte

corpulence, sue à grosses gouttes. Il est soucieux et demande le silence au sein de la petite confrérie.

— Mes amis, vous le savez : les Montagnards réclament de plus en plus de têtes. Aujourd’hui même, le sang coule dans les rues de Paris. C’est un abominable massacre.

Un autre, plus chétif, mais tout aussi remuant, se lève brusquement de son fauteuil.

— Ils sont devenus fous. Ils massacraient les ennemis de la liberté. Les voilà qui s’en prennent aux amis de la liberté.

La jeune Corday est abasourdie par ces révélations. La nouvelle de la traque des Girondins modérés orchestrée par les Montagnards extrémistes lui donne le tournis. Est-ce cela la révolution ? Est-ce cela la liberté ?

Parmi le flot d’informations qui émane de la cacophonie régnante, la jeune femme, assise au fond de la salle, retient un nom, un seul nom : Marat. C’est Pétion, l’ancien maire de Paris, lui aussi en exil, qui a lâché le nom de Marat en le traitant de boutefeux sanguinaire. Charlotte écoute avec attention le récit de ces hommes qu’elle admire. Aucun de ces notables proscrits ne prête attention à elle. Elle est assise, silencieuse, et ne laisse rien transparaître de la colère qui grandit en elle.

Discrètement, Charlotte Corday salue l’assistance et sort. La nuit est déjà tombée, et la jeune femme rentre chez elle. Elle traverse le parvis de la cathédrale, longe l’abbaye aux Dames où elle fut éduquée, erre dans la cité le cœur plein de ressentiment envers les Montagnards, ces voleurs d’idéal, et envers Marat, le Jacobin qui réclame des purges et du sang. Soudain, l’arrière-arrière-petite-fille du célèbre auteur de théâtre Corneille a une idée.

Il faut se débarrasser à tout prix de ce fou de Marat, quitte à répondre à l’illégalité par l’illégalité.

Il fait chaud en ces derniers jours de juin. Charlotte multiplie les rendez-vous avec les exilés girondins de la section, mais

ces derniers ignorent le sombre dessein de la jeune Corday. Tout au plus, certains s'étonnent de la quête d'absolu de la jeune femme, de son côté farouchement idéaliste, mais ce sont des passions liées à l'âge, cela passera sûrement.

Convaincue du bien-fondé de son projet, la sympathisante girondine cherche des appuis auprès d'intraitables comme elle. Les députés sont trop tendres, peureux, peu enclins à risquer leur vie pour sauver la révolution du peuple.

A la fin du mois, Corday se rend dans le vieux quartier Saint-Julien. Le jour, ce lieu vit au rythme des marchands et des camelots. La nuit, tous les vauriens du Calvados s'y donnent rendez-vous. La réputation sulfureuse de Saint-Julien ne fait pas trembler la jeune Corday, déterminée à aller au bout de son projet. Là, elle retrouve un homme surnommé « le Jean ». Un molosse à la voix épaisse, connu de toute la société caennaise pour avoir collaboré activement à la mise à mort du procureur-syndic Bayeux quelques années plus tôt. Le Jean, incrédule, dévisage la jeune femme :

— J'aime pas trop avoir à faire avec les Girondins, ceux de Paris comme ceux de chez nous. Nous, les Carabots, on connaît vos méthodes de lâches. Dès que le vent aura tourné, vous vous entendrez à nouveau comme larrons en foire avec les Montagnards.

Charlotte est désarçonnée par la remarque du Jean. C'est pleine d'espoir qu'elle est venue ici, convaincue que les Carabots, ces sans-culottes locaux dont la devise était « L'exécution de la loi ou la mort » allaient pouvoir l'aider dans son projet.

Mais, apparemment, ces fous furieux, ces intransigeants étaient trop préoccupés à combattre leurs ennemis locaux pour se soucier de l'entreprise d'une gamine idéaliste.

Il fallait donc se débrouiller seule, totalement seule. Malgré le mépris des Carabots et le dédain plus ou moins affiché de la majeure partie des députés girondins en exil,

Charlotte parvient à rencontrer début juillet le député Charles Barbaroux. Cet homme fort élégant, au regard sombre, fut élu à la Convention et s'opposa très tôt à l'indomptable Robespierre. Mais accusé par les Montagnards de mollesse et même de royalisme, il partit lui aussi se réfugier dans l'arrière-pays normand.

L'accent méridional de Barbaroux rassure instantanément la jeune Corday :

— Tu peux nous servir, Charlotte. A Paris, tu nous seras plus utile qu'ici. Va, observe les Montagnards et tiens-nous au courant de leurs agissements. Il y a un ami à nous qui n'a pas encore fui. Un Girondin de la première heure, le député Lauze de Perret. Il t'accueillera, citoyenne.

A aucun moment, le député marseillais n'entrevoit le terrible projet de la jeune femme. Barbaroux croit envoyer une espionne à Paris, pas une meurtrière.

Un doux soleil caresse la grande ville du Calvados en ce 9 juillet. Au poste de diligence, une petite foule patiente. La prochaine Turgotine, ce petit fiacre imaginé par Turgot il y a de cela 20 ans, a quitté le Havre dans la matinée et arrivera d'ici une heure sur les bords de l'Odon.

Quelques jeunes hommes turbulents vocifèrent : « A Paris pour mettre à bas la canaille ! » Des marchands aux épaules usées empilent des sacs vides qu'ils rempliront aux halles centrales de la grande ville.

Au milieu de cette foule bigarrée et bruyante, Charlotte Corday attend, silencieuse. C'est la première fois qu'elle se rend à Paris. Paris en proie aux divisions, Paris aux mains des scélérats de la Montagne. C'est avec cette pensée chevillée au corps que Charlotte prend place dans la diligence.

Le voyage est long. Les soubresauts du carrosse et l'odeur âcre de ses compagnons de route n'interrompent pas les rêveries de la jeune provinciale.

Les yeux mi-clos, elle repense à Vimoutiers, ce petit village du pays d'Auge où elle fit ses premiers pas. Elle songe au temps où on l'appelait Marie-Anne-Charlotte. Ce doux temps est révolu. L'embrasement du pays coïncide avec l'embrasement de son esprit, et rien, plus rien ne peut arrêter ce qui est en marche. La diligence comme l'histoire avance.

Le périple dure deux jours. Le 11 juillet à midi, la diligence arrive à Paris. Charlotte descend du marchepied et contemple la ville. Jamais elle n'avait vu d'édifices si grands et si majestueux. Elle est impressionnée par cette foule compacte qui arpeute la large rue de Rivoli.

A quelques encablures du Louvre, rue des Vieux-Augustins, Charlotte pénètre dans un petit hôtel baptisé « La Providence ». Les provinciaux en transit, attirés par le coût modeste du gîte et du couvert, descendent souvent ici. La vétusté des lieux est la dernière des préoccupations de la Caennaise et, quand elle pousse la porte, la taulière, Marie-Louise Groslier, accueille la Corday avec un large sourire.

— Une chambre pour la petite dame ?

— Oui, une chambre.

— Pour combien de nuits ?

— Je..., je ne sais pas.

La tenancière n'est pas surprise par la réponse évasive de sa jeune pensionnaire. En ces temps difficiles, tout est bon à prendre. Après avoir posé son petit sac contenant quelques vêtements, Charlotte salue la Groslier, puis file tout droit chez son correspondant, celui qu'avait désigné Barbaroux, Claude Romain Lauze de Perret, lui aussi député girondin des Bouches-du-Rhône. Lui seul sait où trouver Marat.

Charlotte frappe à la porte de Lauze. C'est Adelaïde, la fille aînée du maître des lieux, qui vient lui ouvrir. Elle guide la jeune Corday jusqu'au salon où se tient, assis dans un modeste fauteuil, le député. Soucieux, il rumine en consultant quelques

feuilletés politiques, des coupures de journaux. Il ne prend même pas la peine de lever la tête à l'entrée de Charlotte. Peu importe si on ne lui prête attention, pense Charlotte, il faut juste la mener à Marat.

— Ce fou de Marat ne siège plus à la Convention depuis plusieurs semaines, bougonne Lauze. On le dit souffrant, diminué. Je me méfie de ce scélérat. C'est quand on ne l'entend plus que le soi-disant ami du peuple est le plus prompt à attaquer.

Lauze connaissait bien le fondateur de *L'Ami du peuple*. Lors d'une séance à la convention en avril dernier, il avait créé le scandale en menaçant Marat et les Montagnards avec son épée. Depuis, pourchassé, il vivait reclus dans son domicile parisien et ne sortait plus. Sur les indications de son père, Adelaïde trace un plan d'accès à la demeure du journaliste. Charlotte saisit le précieux bout de papier griffonné, remercie le député et sa fille, puis sort.

Deux jours durant, cloîtrée dans sa petite chambre d'hôtel, la citoyenne Corday échafaude un plan pour atteindre Marat sans éveiller les soupçons des factions montagnardes.

Elle passe des heures assise à son petit bureau. La faible lumière de la bougie ne l'indispose pas.

Elle élabore, note, rature sans discontinuer. Le 13 juillet, elle envoie un billet énigmatique à Marat « *Je viens de Caen. Votre amour pour la patrie doit vous faire désirer connaître les complots qu'on y médite. J'attends votre réponse.* » Ce billet devrait éveiller la curiosité de l'homme, pense Charlotte. Ce fomentateur de troubles craint les complots autant qu'il les aime. La nouvelle d'une conspiration contre lui devrait lever le voile sur ses doutes.

Fière de son idée, Charlotte attend une réponse, mais en fin de journée, pas un signe de Marat. Elle décide donc, munie d'un couteau tranchant qu'elle dissimule dans son corsage, de

se rendre chez l'homme. A 19 h, un fiacre la dépose au 20, rue des Cordeliers. C'est ici que loge celui qui se réjouit des massacres, qui réclame des têtes et du sang.

Il fait sombre dans cette rue étroite. Les rares échoppes ont déjà fermé leurs portes. Charlotte sent son cœur battre à vive allure. Il est encore temps de faire marche arrière, de renoncer à son sinistre projet, mais, après avoir pris une grande inspiration, elle se dirige vers le porche de l'immeuble.

Dans un premier temps, la portière refuse de laisser entrer l'inconnue, mais devant l'insistance de la Normande, elle ne peut bloquer l'accès plus longtemps. Charlotte franchit le porche, puis se précipite dans la cage d'escalier. Deuxième étage, à gauche, voilà la porte. Elle cogne, tambourine vivement. Simone Evrard, la maîtresse de Marat, ouvre le loquet.

Charlotte se fait pressante :

— Vite, vite ! Je dois voir Marat. Ses jours sont en danger.

Mais Simone, méfiante, refuse de laisser entrer cette femme. Son allure générale, ses cheveux mal peignés, son air hagard ne l'inspirent pas. Mais Corday fait un esclandre, hurle, supplie. Elle a perdu tout contrôle d'elle-même. Elle réclame Marat, l'ami Marat, signifie que c'est extrêmement urgent.

— Laisse entrer cette femme ! hurle une voix provenant du fond du couloir.

Cette voix forte et autoritaire, c'est celle de Marat. Simone Evrard cède à contrecœur et indique à Charlotte la porte de la salle de bains. A deux doigts de s'évanouir, la jeune femme entre dans une petite pièce mal éclairée. Des volutes d'épaisse fumée s'envolent d'une petite baignoire sabot. Là, Marat, amoindri et courbé sur une planche en bois mal rabotée, rédige avec difficulté quelques missives.

Corday ne laisse à l'homme malade aucune issue, et pas un seul instant la pitié ne la saisit. A peine Marat a-t-il le temps de relever la tête pour contempler son interlocutrice que

celle-ci tire de son sein le couteau et le plonge avec une force incroyable dans le cœur de l'ami du peuple. Marat est mort. Les gens de sa maison s'emparent de la meurtrière. Charlotte Corday ne résiste pas, ne se débat pas. A demi-mot, elle se contente de dire :

— J'ai fait ce que je devais faire.

A l'annonce des faits, une clameur parcourt le tribunal. Le président Montané fixe avec mépris l'accusée Corday. Le redoutable accusateur public Fouquier-Tinville se lève et, de sa voix lourde et claire, annonce le jugement :

— Le tribunal populaire vous reconnaît coupable de l'assassinat du citoyen Jean-Paul Marat. Demain à l'aube, vous revêtirez la tunique rouge et vous serez exécutée.

Fière et sévère, Charlotte Corday relève la tête et prend la parole devant une assistance médusée :

— Tous, n'oubliez pas ces vers de Corneille : « Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud ! »

Le 17 juillet 1793, Charlotte Corday quitte la prison de la Conciergerie et monte dans la charrette qui l'amène place de la Révolution. A 9 h, la tête de la jeune femme roule dans le panier.





# Hélène Jégado

## L'empoisonneuse bretonne

**A**u printemps 1833, peu de paysans osent se hasarder en ville. Cloîtrés chez eux, ils ne se rendent qu'à l'église expier leurs péchés et tenter de déjouer le terrible châtement. Pour le reste, ils vivent au jour le jour. La récolte n'ayant pas été bonne, on partage les quelques denrées qui ont résisté au rude hiver. Le travail de la terre est bien souvent ingrat, et les braves gens savent se contenter de peu. Ils n'ont pas peur de la faim. Avec quelques pommes de terre et un bout de lard, ils parviennent à nourrir la famille.

Non, ce qu'ils redoutent plus que tout est le retour de la grande épidémie. Ils ont été tranquilles tout l'hiver, le froid ayant fortement endigué sa progression. Mais l'arrivée des beaux jours et des pluies, habituellement si attendus, tétanise les habitants du coin. Il faut dire que l'automne a été particulièrement meurtrier dans la région. Pas un village breton n'a été épargné. Et les grandes villes ont été décimées. Quimper, Vannes ou Rennes n'étaient pas belles à voir.

Les routes, lavées à grands seaux d'eau pour éviter la propagation de la bactérie, grouillaient de monde. Les citadins effrayés arpentaient les rues à la recherche d'un médecin, ou de quelque tisane qui pourrait freiner la maladie. Les grandes salles municipales transformées en hospices de fortune n'ont pas désempli de la saison. Les conditions sanitaires y étaient particulièrement déplorables, et ces lieux de soin sont bien vite devenus les antichambres des nombreux cimetières, que l'on a dû agrandir tant les victimes s'amoncelaient. Cette horrible période où le mal est partout, à chaque coin de rue, personne ne veut la revivre. Les survivants du choléra, qui ont tous enterré un proche, craignent de ne pas tenir si une prochaine vague devait s'abattre sur eux.

Chacun s'accroche à ce qu'il peut pour lutter contre le retour de cette malédiction. Si les agriculteurs s'arment de prudence, les superstitions reprennent du terrain.

Et les lieux de culte attirent les pauvres gens désemparés en nombre. Les mesures de précaution diffusées dans les villes atteignent peu les hameaux, où les gens préfèrent prendre le risque de se regrouper plutôt que de provoquer la colère divine. Pour lutter contre un tel fléau, dont les remèdes s'avèrent souvent pires que le mal, la foi peut être le dernier secours.

Partout, les gens sont sur leurs gardes. A l'affût du moindre symptôme qui annoncerait la terrible maladie. On se dévisage de loin sur la place du village, scrutant les moindres signes avant-coureurs.

A l'intérieur des chaumières, dès qu'un enfant tombe malade, il est calfeutré jusqu'à guérison, et on se garde bien de prévenir le docteur. Si par malheur le petit avait le choléra, il serait emporté dans un hospice pour éviter qu'il ne contamine les autres, et il mourrait seul dans d'atroces souffrances.

Alors, lorsque la rumeur fait écho de nouveaux cas dans une bourgade du centre, Guern, près de Pontivy, un vent de panique s'abat sur les terres bretonnes.

Dans le petit presbytère du village, l'une des sœurs vient de décéder des suites d'une maladie foudroyante. Après s'être sentie soudainement très affaiblie, la religieuse s'est plainte de fortes douleurs musculaires et s'est éteinte dans sa petite chambre, veillée de tous priant pour son salut.

Après l'enterrement de la religieuse, une fois les larmes séchées, les langues se délient et les âmes s'enflamment dans le presbytère silencieux. La quiétude du lieu semble sérieusement troublée. Les prières reprennent de plus belle, mais les soupçons aussi. Chacune des sœurs se fait plus distante avec les autres, arguant un besoin de communier avec le Seigneur. Elles craignent toutes que l'épidémie se soit propagée dans leur petit lieu sacré. Le curé fait bonne figure et tente d'apaiser l'ambiance dans son cloître, mais, au fond de lui, il n'est guère rassuré. L'homme pieux essaie de raisonner calmement. Il s'interroge, retourne dans sa tête les explications plausibles de ce décès soudain, qui ne soient pas celles que tout le monde redoute. La sœur a peut-être également été victime d'une maladie du cœur, ou d'une quelconque affection inconnue. En ces temps menaçants, les esprits s'échauffent vite, et on se laisse aisément gagner par l'affolement.

D'un autre côté, il est vrai que les symptômes sont assez similaires à ceux du choléra, bien que la sœur n'ait pas souffert de l'affreuse colique. C'est tout de même étrange que la bactérie se retrouve dans le presbytère, alors que ses pensionnaires y vivent reclus depuis de nombreuses années. Comment serait-elle arrivée ici ? Il n'y a bien que cette cuisinière qui ait vu la ville depuis l'épidémie. Mais cela ne colle pas. Si cette nouvelle employée, Hélène Jégado, arrivée à son service il y a quelques

semaines, avait emporté la redoutable maladie, elle serait déjà morte. Le prêtre ne sachant plus quoi penser, il s'en remet au Seigneur en priant pour qu'il n'y ait pas de nouveaux cas.

Malheureusement, sa prière n'a pas été entendue. A peine quelques jours après le drame, une autre des sœurs ressent de vilaines crampes dans les membres inférieurs et doit regagner sa chambre sitôt après le souper, avant même la dernière prière. Pour ne pas céder à la panique régnant dans son lieu de recueillement, le curé éloigne la malade et tient à être le seul auprès d'elle. Il la veille avec attention et dévouement, sans penser aux éventuelles conséquences sur son propre état de santé. Le prêtre demande à la cuisinière de préparer une tisane avec des herbes médicinales qu'il a toujours dans sa pharmacie. S'il ne croit pas réellement en leur pouvoir de guérison, il espère qu'au moins elles atténueront les souffrances de la pauvre nonne. Hélène Jégado, lorsqu'elle apporte l'infusion, entre dans la chambre sans une once d'appréhension, ce qui lui vaut l'admiration du prêtre. Alors qu'elle n'est même pas religieuse, cette brave femme passe au-dessus des craintes collectives et ne cherche pas à protéger sa petite personne. Hélène propose même son aide au curé ; elle veut bien le relayer s'il a sommeil. Derrière un parler breton un peu rustre, la cuisinière a bon cœur. L'homme de Dieu décline poliment l'invitation. Il ne va tout de même pas faire prendre un risque à son employée, mais il salue son courage. Et pense sans le dire que certaines des sœurs feraient bien de s'en inspirer. Elles ont toutes cédé à la panique, se découvrant une ferveur religieuse quelque peu malhonnête. Isolées dans leur chambre toute la journée, les sœurs prient sans relâche pour conjurer l'épidémie. Le curé ne pense pas qu'il s'agit d'un châtement divin. Ou si c'est le cas, alors, il ne sert à rien de vouloir se racheter maintenant. Il vaut mieux utiliser son énergie à aider son prochain et veiller les malades dans l'amour du Christ.

L'état de la nonne se dégrade au cours de la nuit, sa température chute et, au petit matin, elle ne peut plus bouger un seul de ses membres. Le brave prêtre est resté à ses côtés toute la nuit, sa main dans la sienne, en tentant de soulager ses douleurs. Tantôt lui appliquant des compresses, tantôt lui faisant boire quelques gouttes d'eau, l'homme n'a pas hésité à toucher la souffrante pour lui apporter du réconfort.

Au risque d'être contaminé. Mais le curé est un homme simple, peu enclin à se faire du mouron pour son avenir personnel. S'il devait lui aussi attraper la maladie, alors ce serait son destin. Et peut-être y aurait-il une des sœurs de la maison pour l'accompagner vers le royaume de Dieu.

Vers 5 h, alors que les nonnes se dirigent vers la salle de prière d'un pas pressé, Hélène Jégado rejoint le curé dans la chambre de la malade et s'enquiert de son état de santé. Elle a apporté de quoi ravitailler le prêtre qui tombe désormais de sommeil. La cuisinière le réprimande de ne pas avoir fermé l'œil de la nuit et l'incite fortement à aller se coucher.

— Mais enfin, vous voulez attraper la mort ? C'est pas des façons. Bon, la dame a pas l'air en grande forme. Vous l'avez faite, la prière pour les morts ?

Le curé, un peu interloqué par les propos directs de son employée, se défend :

— Mais non, pas encore. Elle va peut-être s'en sortir. Il faut faire venir le médecin, maintenant. Peut-être un miracle va-t-il se produire.

— Suis pas d'votre avis, mon père. J'veux pas porter la poisse, mais vu l'état de la sœur, si elle tient jusqu'au repas, c'est déjà un miracle. Et puis vous voulez vraiment qu'un médecin de la ville vienne ici ? Pour aller raconter partout que le choléra est au presbytère ? C'est pas une bonne idée, moi j'vous l'dis. Après, ils vont tous nous mettre à l'hospice, et là-bas, pour sûr qu'on l'attrapera, le choléra. Allez, faites-

lui donc la dernière prière, qu'elle puisse partir, et allez vous coucher. J'prends le relais. J'vous préviens quand c'est fini.

Le brave homme épuisé n'a pas la force de s'opposer à sa cuisinière au caractère bien trempé. Il suit finalement ses conseils en se persuadant qu'ils sont de bon sens et entame sa prière. Une larme coule de sa joue alors qu'il chante l'*Ave Maria*. Il prend enfin conscience que celle qui l'a accompagné dans la voie du Christ depuis si longtemps va bientôt le quitter. Le prêtre accepte de se reposer quelques heures, mais tient à être prévenu s'il y a quoi que ce soit. En s'endormant, il se demande s'il a eu raison d'écouter son employée. Est-ce qu'il n'aurait pas mieux valu faire venir le médecin ?

Les prédictions de la cuisinière se révèlent exactes. Peu avant midi, la sœur pousse son dernier souffle. Les quatre sœurs restantes sont fébriles lorsqu'elles se rendent à la chapelle du presbytère pour rendre un dernier hommage à leur amie. Le curé essaie d'avoir des mots apaisants dans la messe qu'il donne pour le repos de son âme. Mais il est difficile de croire maintenant que les deux décès sont une pure coïncidence. Lui aussi semble convaincu que leur cher sanctuaire est devenu un nouveau foyer d'infection de la maladie. Par esprit de sacrifice, le bon curé convainc les sœurs de ne surtout pas partir. En s'enfermant dans leur cloître, peut-être réussiront-ils à endiguer l'épidémie. Comme au siège de Massada, ils resteront dans le presbytère jusqu'à la fin.

Et il y a de fortes chances pour que ce soit lui le suivant sur la liste noire.

Au fond de la chapelle, un peu en réserve, le prêtre aperçoit Hélène Jégado, droite et assurée. Si son visage ne semble pas marqué par la tristesse, la cuisinière, par sa présence, a tenu à montrer son soutien. Le prêtre s'étonne encore du dévouement de son employée. Malgré les morts inquiétantes, elle

ne semble nullement décidée à abandonner son poste et lui a même confié qu'elle tenait à assurer dignement son service jusqu'à la fin de l'épidémie.

Dans le village de Guern, le bruit a vite couru d'un nouveau cas au presbytère. Calfeutrés chez eux, les villageois ne se sont pas rendus aux funérailles de la bonne sœur ; c'est bien trop dangereux. Affolés, les gens espèrent secrètement que la vilaine bactérie ne sortira pas des murs du presbytère. Ça leur ferait bien de la peine de perdre leur curé, mais si cela permet d'éviter la contagion, alors c'est un mal pour un bien.

Effectivement, quelques jours après, un nouveau drame frappe encore les habitants du lieu de culte. Curieusement, ce n'est pas le curé, pourtant au contact de la maladie, qui est touché, mais encore une sœur. Une de celles qui semblaient effrayées par l'épidémie et qui se sont bien gardées de s'approcher de leurs collègues malades.

Après le repas, elle s'est sentie nauséuse et, quelques heures plus tard, la nonne expirait, comme suffoquée. Les trois dernières sœurs ne parlent plus. Blêmes, elles semblent attendre la mort dans le recueillement et la prière. Le curé, lui, est légèrement moins fataliste. Il s'étonne de ne pas être lui-même entre quatre planches, à la place de la nonne. Lui qui s'était préparé à rejoindre le royaume des cieux est bien vivant. Non pas qu'il soit pressé de passer de l'autre côté, mais cette épidémie lui semble prendre une bien curieuse forme. Comment se fait-il que les personnes touchées n'aient pas été en contact avec les précédentes victimes ? Alors que lui devrait déjà ressentir des signes de faiblesse. Soit il possède un système immunitaire particulièrement robuste, soit il y a quelque chose d'étrange qui se cache derrière cette épidémie. Et la cuisinière, elle non plus, ne souffre pas. Pourtant, c'est bien elle qui était auprès de la dernière sœur lorsqu'elle a rendu

l'âme. Le curé refuse de croire qu'elle et lui seraient épargnés pour une raison obscure. Non, il doit y avoir une explication rationnelle. Et s'ils avaient fait fausse route depuis le départ ? Si c'était autre chose que le choléra ? Bien que tout porte à croire que la maladie ravageuse fait son grand retour, le prêtre est de plus en plus sceptique. Le fait que les bonnes personnes ne soient pas atteintes le laisse pantois.

Quelle autre cause à ces morts successives ? A part une épidémie, une seule raison explique que trois sœurs succombent en si peu de temps : le meurtre. Qui donc pourrait vouloir la mort des religieuses dans le presbytère ?

Le curé n'aura pas le temps d'étudier plus avant cette redoutable question. Peu après le déjeuner, il se sent faiblir. Ses muscles douloureux l'obligent à regagner son lit. Il n'a pas besoin d'attendre les prochains symptômes, il le sait, son heure est arrivée. Au cas où il s'agirait du choléra, le prêtre ne dit rien à personne et s'appête à vivre ses derniers moments dans la solitude. Mais il aura la visite inattendue de la cuisinière qui semble avoir deviné ses problèmes de santé. Déjà très affaibli, le prêtre n'a pas encore perdu ses esprits et interroge son employée, non sans une pointe de soupçon :

— Comment savez-vous que je me sens mal ? Je n'ai rien dit, à personne.

— Mais, mon père. J'en ai peut-être pas l'air comme ça, mais je suis finaude. Je savais bien que ce serait vous le prochain. A propos, avez-vous apprécié votre soupe ? J'y ai mis tout mon savoir-faire.

Le curé pâlit et manque de s'étrangler. Alors qu'Hélène Jégado referme la porte, le laissant seul avec une mort certaine, le curé peine à retrouver sa respiration. Alors, il avait vu juste. Ce n'est pas le choléra qui est passé par le presbytère. D'un côté, c'est moins inquiétant. Cette effroyable cuisinière ne pourra faire autant de mal que l'épidémie. Mais savoir qu'il

reste encore trois sœurs ici, à qui il a demandé de rester dans le cloître jusqu'à la fin, alors qu'elles pourraient partir et avoir la vie sauve sans contaminer personne, l'enrage. Et il y a bien de peu de chances pour qu'Hélène Jégado soit un jour inquiétée, car elle a trouvé le coupable idéal : le choléra. Quelle aubaine, une telle épidémie, lorsque l'on est empoisonneuse !

Quelques semaines après, les trois dernières nonnes périssent du même mal. Hélène Jégado est la seule rescapée de l'épidémie qui a sévi dans le presbytère. La cuisinière est perçue comme une héroïne par les villageois, qui admirent son courage. Elle est restée jusqu'au bout pour apporter l'aide qu'elle pouvait donner, au risque de sa vie. Quelle femme !

Hélène Jégado, après ces quelques mois passés dans le calme du presbytère, s'enfuit bien vite de cette région infestée. Il ne faudrait pas que la maladie qui l'a miraculeusement épargnée la rattrape. Ses ustensiles fétiches de cuisine sous le bras, « la Jégado » part chercher de l'ouvrage ailleurs, là où l'épidémie n'est pas encore arrivée. Cette femme robuste, à la poigne virile, n'aime pas bien poser son balluchon trop longtemps au même endroit. Le mal du pays la démange vite, et Hélène souhaite toujours faire de nouvelles rencontres.

Solitaire, la cuisinière n'a jamais eu l'intention de se faire passer la bague au doigt ; elle est bien trop attachée à sa chère liberté. Alors, elle se promène de ville en ville dans sa Bretagne natale, si forte en caractère. Depuis Plouhinec près de Lorient où elle est née, Hélène a sillonné tous les recoins de sa belle région. Entre 1834 et 1850, la domestique traverse Bubry, Auray, Locminé, Pontivy, Hennebont, Lorient et Rennes.

Il n'est pas difficile pour l'amatrice de bonne cuisine du terroir de trouver du travail. Ses talents sont appréciés à leur juste valeur. Domestique depuis qu'elle est très jeune, Hélène a acquis un certain savoir-faire.

Si elle affectionne particulièrement les presbytères, qui lui évoquent son enfance auprès du curé qui a bien voulu recueillir la petite orpheline, la Jégado s'accommode de tout. Les maisons bourgeoises sont de bons terrains de chasse, il y a là de jolis objets à dérober et plein de gens si différents, c'est passionnant. Et puis, étant toujours derrière les fourneaux, elle n'est jamais bien loin des bouteilles en cas de petite soif.

En bonne cuisinière, Hélène Jégado ne dévoile jamais les ingrédients secrets dans ses recettes les plus réussies. Personne ne penserait à relever la soupe avec une pincée d'arsenic, sous forme de mort-aux-rats. Pourtant, à en croire l'apprentie chimiste, c'est un véritable succès, ça marche à tous les coups.

La Jégado ne peut rester longtemps en poste. Dès qu'on l'embauche, l'un des membres du personnel, les enfants de la maisonnée ou la bonne sœur du presbytère meurent soudainement. En bonne âme, la domestique est chaque fois affligée par ces décès. Prévenante et dévouée, la brave dame tient toujours à assister les mourants jusqu'au bout avant de se sauver bien vite pour tester ses recettes dans d'autres chaudières.

Au cours de son périple sur les terres bretonnes, 40 personnes meurent prématurément, sans que personne ne fasse le lien avec la présence de la cuisinière au moment des faits. Il faut dire que, la plupart du temps, les victimes sont des petites gens qui intéressent bien peu les notables du coin.

Des années plus tard, elle tombe cependant sur un employeur moins naïf que les autres. En 1850, Hélène, qui approche la cinquantaine, est un peu lasse des petits villages où les cancanes tournent vite. Elle souhaite goûter à l'anonymat d'une grande ville. Rennes, la capitale de sa chère Bretagne, fera très bien l'affaire. D'ici à ce qu'elle ait fait le tour des maisons de Dieu et des demeures bourgeoises, la Jégado a de quoi s'amuser.

Dix ans auparavant, elle s'était fait embaucher à l'hôtel du Bout du monde, place Saint-Michel. Mais elle n'avait pas pu rester longtemps, la femme de chambre ayant rendu l'âme malencontreusement quelques jours après son arrivée.

Hélène n'est pas mécontente de retourner dans cette ville qu'elle n'a pas eu le temps de découvrir. Avec son expérience et son bagout, la cuisinière choisit avec attention son nouvel emploi. Elle entre au service d'un éminent avocat et professeur de droit, M. Théophile Bidard de la Noë, qui possède une coquette maison bourgeoise en plein centre-ville.

La charmante femme de chambre du nom de Rose Tessier plaît tout de suite à Hélène.

La cuisinière réussit sans trop de peine à se faire bien voir de son patron, qui est séduit par la franchise et la bonne cuisine de sa nouvelle domestique. Hélène peut se servir allègrement dans la cave et les effets personnels de monsieur sans être nullement inquiétée.

Et si jamais son employeur se rendait compte d'un larcin, la charardeuse n'aurait aucun mal à jeter le doute sur la servante, peu bavarde et toujours sur la réserve. La bonhomie d'Hélène lui a toujours assuré un certain crédit.

C'est pourquoi, lorsque Rose Tessier décède subitement après avoir bu son bol de soupe, la Jégado est insoupçonnable. Son obligeance envers la souffrante suffit amplement à la blanchir, pense-t-elle. Mais l'avocat n'est pas dupe. S'il ne dit trop rien, l'homme trouve étrange cette disparition soudaine.

Hélène se sent à son aise chez M. Bidard de la Noë et ne compte pas s'en aller de sitôt. D'autant que la remplaçante de la femme de chambre est tout à fait à son goût. Il serait dommage de partir avant de faire plus ample connaissance. Bien que ce soit peu prudent, la Jégado choisit de rester dans cette accueillante maison.

Elle sympathise bien vite avec la nouvelle venue, Françoise Huriaux, et n'hésite pas à la veiller lorsque celle-ci tombe brutalement malade.

L'homme de droit, coutumier des affaires criminelles, craint d'expérience ce que l'on suppose être de simples coïncidences. Quand sa deuxième femme de chambre souffre de maux similaires à la précédente, son instinct l'incite à se méfier. Peut-être n'est-ce là qu'une méchante déformation professionnelle, mais l'employeur ne peut s'empêcher d'épier la Jégado à son insu.

La bonne cuisinière feint de ne se douter de rien et se montre sous son meilleur jour les semaines suivantes. Aux petits soins avec son employeur, elle lui concocte des mets délicieux et veille à faire le travail de la femme de chambre qui a dû être hospitalisée, faute d'amélioration de son état. Petit à petit, Hélène Jégado parvient à regagner la confiance de l'avocat, qui se persuade de son manque d'objectivité.

De par sa profession, il a tendance à voir le mal partout, alors qu'elle est bien brave, sa cuisinière. Elle ne rechigne pas à l'ouvrage et fait de son mieux pour lui rendre la vie plus facile. Une entente cordiale s'installe entre les deux habitants de la maison, si bien qu'Hélène se permet de faire quelques réclamations à son employeur. Un soir, alors qu'elle débarrasse son repas, la Jégado demande à son patron :

— Pourquoi que vous reprendriez pas une dame pour s'occuper de la chambre ? C'est pas que ça me gêne de faire le boulot, mais j'suis plus toute jeune, moi. Et mon dos me fait mal quand c'est que j'dois faire vot' lit. Si c'est un problème d'argent, z'avez qu'à le retirer de mon salaire. J'ai pas besoin de grand-chose, tant que j'ai la santé. C'est vous qui voyez, bien sûr, mais moi, voilà ce que j'en dis.

L'avocat, surpris par la démarche audacieuse de son employée, est un peu pris de court :

— Eh bien, je vais y réfléchir. Mais comprenez que ces derniers évènements ne m'ont guère donné envie de renouveler l'expérience. Je ne voudrais pas non plus vous causer du tort. Laissez-moi quelque temps et ce sera réglé.

— Merci bien, monsieur. Ça, c'est bien gentil à vous. J'vous revaudrai ça.

C'est comme ça que Rosalie Sarrazin entre dans la belle maison rennaise. La femme de chambre semble ravie de ses nouvelles fonctions, le patron la rémunère correctement, et sa collègue, si elle est bourrue, a l'air d'avoir un bon fond. La jeune Rosalie apprendra à ses dépens que les intuitions peuvent être trompeuses.

Alors qu'elle termine son repas avec la cuisinière, de fortes douleurs musculaires saisissent l'employée, qui s'étouffe avant de tomber sur la table, raide morte. Hélène Jégado, après avoir enlevé le bol de soupe, pousse un hurlement qui fait venir instantanément le maître de maison.

Terrifié, l'homme s'attend au pire. Lorsqu'il croise le regard de la cuisinière, un horrible frisson remonte le long de son échine. Tétanisé, l'avocat comprend qu'il est trop tard. S'il s'était fait un peu confiance, tout cela ne serait pas arrivé. Il aurait pu arrêter à temps cette redoutable criminelle.

A ses yeux, il ne fait plus aucun doute qu'Hélène Jégado est une meurtrière de haut vol. L'avocat prévient les services de police qui procèdent à son arrestation, mettant fin à 18 années de carrière criminelle. L'autopsie réalisée sur le corps de la victime révèle la présence d'arsenic en forte quantité.

Le juge d'instruction, en remontant le passé mouvementé de la cuisinière, fait le lien avec d'autres sombres affaires. Il semblerait que cette femme sème la mort sur son passage.

Mais aucune preuve ne peut désormais être retenue contre Hélène Jégado pour les quelque 36 meurtres dont elle

est fortement suspectée. Lors de son procès, qui s'ouvre à la cour d'assises d'Ille-et-Vilaine fin 1851, l'acte d'accusation ne comprend que les 3 derniers crimes, ainsi que 3 tentatives d'assassinat, et 11 comptes de vol domestique. Mais l'empoisonneuse bretonne, qui nie en bloc toute implication, a certainement bien plus de sang sur les mains.

Si la culpabilité d'Hélène Jégado ne fait aucun doute, il est plus difficile de comprendre ses mobiles. Ses victimes sont indifféremment des femmes ou des hommes, de tout âge. L'avocat de l'empoisonneuse tente de convaincre les jurés de l'irresponsabilité de sa cliente, qui serait folle, mais en vain. Me Magloire Dorange livre un dernier plaidoyer poignant contre la peine de mort, qui ne sera pas entendu par les jurés. Au terme d'un procès assez peu médiatisé au niveau national, la sentence tombe comme un couperet : la peine capitale.

Le 26 février 1852, à 7 h 30 du matin, Hélène Jégado est amenée sur le Champ-de-Mars de Rennes pour son exécution publique. Avant de monter sur l'échafaud, l'accusée tient à se confesser auprès de l'abbé Tiercelin.

Elle s'accuse de l'ensemble des crimes qui lui sont reprochés, hormis celui de sa sœur, Anna, et prétend avoir agi à cause d'une « méchante femme » qui l'aurait initiée aux secrets de l'arsenic.



## Jeanne Weber

### L'Ogresse de la Goutte d'Or

**A**u début de ce siècle, il ne fait pas bon flâner au quartier de la Goutte d'Or, dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement de la capitale. La pauvreté s'étale dans les faubourgs parisiens, qui empestent, tant ils sont délaissés par les autorités. Les sombres ruelles grouillent de monde, le peuple s'agite pour tenter de gagner sa croûte, de survivre encore quelque temps. Camelots, fripiers, cireurs se pressent dans les rues étroites pour quelques piécettes, qui permettront de tenir jusqu'au lendemain. Ou de les boire dans les sordides tripots au soir venu. Des femmes en haillons traînent leur marmaille de porte en porte, à l'affût d'un morceau de pain, d'un peu de lait.

Si le quartier de la Goutte d'Or est loin d'être désert, on y croise pourtant bien peu de promeneurs. Chacun marche d'un pas vif, comme s'il avait une destination déterminée, alors que les mêmes rues sont arpentées cent fois par les marchands ambulants. Mais aucun habitant du coin n'oserait prendre le

risque de se faire surprendre en vagabondage. On sait que le danger est là, au coin d'une rue. Les nombreux surineurs guettent le chaland, arme en main. Ils ont fait regretter à plus d'un d'avoir eu un bref moment d'inattention.

Les bonnes gens ne se préoccupent guère de ces indigents, qui vivent entre eux, dans leur misère et leur puanteur. Ils ont vaguement conscience que cette pauvreté peut engranger la colère, la haine, la violence. Mais, lorsque des débordements interviennent, c'est majoritairement entre eux. Alors, si le sang qui coule les épargne, pourquoi donc aller mettre les pieds dans un tel coupe-gorge ? Chacun chez soi, et les poules seront bien gardées. Voilà ce que pense tout bas la bonne société.

Rue de la Goutte d'Or, une brave femme attise la sympathie du voisinage. Frappée par le deuil, elle n'a pourtant pas perdu sa joie de vivre, son entrain et une grande compassion envers ses proches. Cette femme robuste, au visage large et aux mains carrées, cache derrière un physique dur un cœur d'or. En tout cas, son entourage ne tarit pas d'éloges à son endroit. Chaleureuse, elle aime plus que tout le contact des enfants. Les petites têtes blondes semblent la ravir et lui faire oublier sa pauvre condition. Et les malheurs qui ne l'ont pas épargnée. Jeanne Weber a perdu coup sur coup son propre fils et trois de ses nièces en quelques semaines.

Le sort semble s'acharner sur cette pauvre femme, qui portait déjà le deuil de ses deux filles mortes, des années plus tôt, lorsqu'elle habitait encore dans sa Bretagne natale. Mais cette terrible tragédie n'est pourtant pas si rare en 1906, dans ce quartier populaire. L'espérance de vie y est courte, et il vaut mieux avoir plusieurs enfants si l'on espère une descendance.

Jeanne ne s'est pas laissé abattre par ces deuils successifs. Elle a continué à lutter pour vivre, enchaînant les besognes

sans jamais se plaindre, dans l'espoir de jours meilleurs. Née dans un village de pêcheurs du nord de la France, Jeanne n'a pas peur de se salir les mains. Et puis c'est peut-être plus aisé d'oublier les drames lorsque la tête est prise.

Nettoyer les maisons des riches, laver les latrines, déblayer les rues, faire des travaux de couture et de reprisage ou encore vendre de menus objets, des pièces de tissu ou des boutons, rien ne l'effraie. Mais ce qu'elle aime par-dessus tout, Jeanne, c'est s'occuper des enfants.

C'est pourquoi elle se propose toujours pour garder les petits de sa famille, de ses amies ou de ses voisines. Aimante et attentionnée, elle semble retrouver le sourire à leur contact. Alors, dans le quartier, on les lui laisse volontiers.

D'autant qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession. Elle est toujours si gentille avec les petits. C'est un peu la deuxième maman des enfants du coin.

Le 5 avril 1906, la famille endeuillée a décidé de se soutenir ensemble, autour d'un repas chaud chez les Weber. Cela fait à peine 15 jours que la petite Germaine, la nièce de Jeanne, est décédée des suites d'une diphtérie foudroyante.

Alors qu'elle avait été confiée à Jeanne. Sa belle-sœur, qui tient à ce que la famille se rassemble, propose d'aller faire quelques emplettes pour le souper. Et naturellement, Jeanne gardera son fils, Maurice.

Alors qu'elle achète quelques légumes, les moins onéreux, chez un commerçant du quartier, la belle-sœur songe avec douleur aux drames qui viennent de meurtrir leur famille. En colère, la charmante petite dame s'en prend à la loi des séries. Pourquoi faut-il toujours qu'un malheur n'arrive jamais seul ? Qu'ont-ils bien pu faire au bon Dieu pour mériter de tels châtiments ? La mère du petit Maurice ne peut s'empê-

cher une pensée honteuse : heureusement, son fils, qui vient tout juste de fêter ses 10 ans, a été épargné. Pour l'instant. Comment ne pas craindre un nouveau drame ? Mais elle se rouspète bien vite d'avoir de telles pensées, alors que sa pauvre belle-sœur a déjà tant souffert. Et se fait encore une fois la réflexion que Jeanne semble véritablement marquée d'une croix rouge par le destin. Comment se fait-il que ces décès surviennent chaque fois chez cette pauvre femme si aimante ? Elle cherche en vain une explication rationnelle, mais n'en voit guère. Quels péchés ont-ils bien pu commettre pour une telle malédiction divine ?

Sur le chemin du retour, son panier bien serré sous le bras, la mère de Maurice presse le pas. Non par peur des mauvaises rencontres dans ce quartier peu recommandable, qu'elle connaît fort bien, mais parce qu'à force de tourner des idées noires dans sa tête, elle n'est plus rassurée. Une angoisse confuse envahit la pauvre dame. Cette appréhension pourtant bien peu fondée se fait de plus en plus pressante, une boule dans sa gorge ne cesse de grossir. Il lui faut rentrer au plus vite chez sa belle-sœur. Elle veut serrer son fils dans ses bras, l'embrasser d'être encore vivant, d'avoir été épargné par le sort.

En franchissant le seuil du petit appartement délabré de la rue de la Goutte d'Or, son cœur bat la chamade. Sans pouvoir se l'expliquer, la mère du petit Maurice sent qu'il lui est arrivé quelque chose. Va-t-elle pouvoir s'élever contre le destin ?

Elle dépose en toute hâte son panier à terre, traverse le hall sombre et se dirige vers la chambre, comme guidée par une macabre intuition.

Ce qu'elle découvre dépasse son imagination pourtant florissante. Elle est abasourdie par l'horreur de la scène qui se joue devant ses yeux. Son fils, allongé sur le lit, a le teint violacé. Il suffoque, la langue pendante, et semble lutter pour

retrouver sa respiration. Mais le plus terrible n'est pas là. A ses côtés, Jeanne, censée veiller sur lui, le protéger, a ses deux mains sur la poitrine du pauvre garçon et semble prête à serrer encore une fois. Dans ses yeux, une expression de folie, que sa belle-sœur ne lui a jamais vue.

Effrayée, la pauvre mère pousse un hurlement et arrache l'enfant des bras de Jeanne Weber. Celle-ci ne réagit pas. Les bras ballants, les yeux emplis d'une haine démesurée, fixant le vide, elle est comme anesthésiée. Sa belle-sœur lui jette un dernier regard terrorisé et s'enfuit, loin de cette sinistre demeure, son enfant inconscient, bien calé dans ses bras.

Les urgentistes de l'hôpital Bretonneau, qui reçoivent le jeune Maurice, savent qu'il faut faire vite. Son état est très préoccupant, l'enfant présente des signes de suffocation avancée, et son teint devient bleuâtre. Le Dr Saillant, à l'aide de son équipe, parvient in extremis à sauver Maurice.

Mais le sillon rouge qu'il remarque autour du cou de l'enfant l'incite fortement à prévenir les services de police. Ces marques, adjointes au témoignage de la mère, laissent à penser que cette suffocation n'a rien de naturel.

Le commissariat de la Goutte d'Or prend au sérieux cette affaire et procède immédiatement à l'arrestation de Jeanne Weber. On s'interroge maintenant sur les derniers événements ayant frappé la famille. S'agit-il réellement de simples coïncidences ? L'enquête met en lumière les décès simultanés. Georgette, Germaine et Suzanne, ses petites nièces, et son propre fils sont tout de même morts dans des circonstances plus ou moins claires, à quelques jours d'intervalle. Tous auraient présenté des signes d'étouffement convulsif. Étrangement, ils étaient chaque fois sous la responsabilité de Jeanne Weber. Le juge d'instruction Leydet souhaite en avoir

le cœur net : soit cette femme, pourtant de si bonne réputation, est une redoutable tueuse d'enfants, soit elle est victime d'un terrible acharnement du sort. Il demande à ce que des autopsies soient effectuées sur le corps des pauvres enfants. Le rapport de l'expertise ne laisse pas place au doute : les enfants sont tous décédés de mort naturelle. Le juge ne souhaite pas s'en tenir à cette seule information. Il demande une étude psychiatrique poussée de l'inculpée. Celle-ci sera effectuée par un éminent professeur qui arrivera à une conclusion catégorique : l'accusée est parfaitement saine d'esprit.

Le procès de Jeanne Weber, qui s'ouvre le 29 janvier 1906, divise l'opinion. Si certains la dépeignent comme une ogresse sanguinaire, d'autres au contraire la soutiennent avec véhémence. La presse prend la défense de la pauvre dame, à qui l'on fait subir injustement une odieuse condamnation, alors qu'elle a déjà enduré de si dures épreuves.

On argue l'absence de preuves en présentant les rapports des expertises, et l'on remet en cause le témoignage de sa belle-sœur qui n'est pas franchement objectif : comment ne pas s'en prendre à la personne responsable de son enfant si celui-ci s'en vient à mourir ?

Le procès, suite aux témoignages des experts, aboutit sans surprise à l'acquittement de Jeanne Weber.

La brave femme n'entend pas rester dans la région parisienne plus longtemps. Si elle a pu compter sur de nombreux soutiens, sa réputation s'est tout de même quelque peu détériorée. Jeanne s'exile à la campagne pour refaire sa vie et, de peur d'être rattrapée par le passé, se forge même une nouvelle identité.

C'est dans le petit village de Chambon, près de Châteauroux dans l'Indre, que Jeanne Blaise choisit de s'installer. Son caracté-

tère franc et avenant l'aide à se faire accepter des villageois peu ouverts aux nouveaux arrivants. Surtout lorsqu'ils ont un dossier judiciaire si chargé. Bien qu'elle ait changé de nom, il n'a pas fallu longtemps pour faire le rapprochement avec la photographie de Jeanne Weber, celle que l'on a surnommée « l'Ogresse de la Goutte d'Or ». Mais cette femme a quelque chose de foncièrement sympathique. C'est impensable d'imaginer qu'elle ait pu commettre les crimes qu'on lui impute. D'autant qu'elle est si proche des enfants, tous plus épanouis en sa compagnie. En tout cas, il ne fait aucun doute que Jeanne Blaise est une personne à qui l'on confierait aisément sa progéniture. Les villageois se forgent vite leur conviction : Jeanne Blaise a été accusée à tort.

Jeanne fait rapidement la rencontre d'un veuf d'une cinquantaine d'années, qui ne sait trop comment s'y prendre avec ses enfants. Sylvain Bavouzet, modeste journalier, accepte avec joie d'employer la nouvelle venue pour s'occuper de ses trois bambins. Et il se prend d'amitié pour Jeanne, qui lui confiera son histoire, celle d'une femme frappée par la malédiction et le drame. Sylvain est un homme bon, il lui paraît juste de redonner de l'espoir à cette brave femme et le peu d'affection qu'il lui reste.

Jeanne, comme à son habitude, met du cœur à l'ouvrage et offre aux enfants orphelins tout l'amour qu'une mère peut donner. Auguste, 9 ans, Louise, 11 ans, et l'aînée Germaine, 16 ans, acceptent bon gré mal gré la présence de cette nouvelle femme au foyer. Si elle ne remplace pas leur mère, elle parvient à apporter un peu de chaleur et d'affection dans la famille qui se reconstruit doucement. Jusqu'au soir du 16 avril 1907.

Auguste, lorsque Jeanne vient le chercher à l'école, se plaint de douleurs lancinantes à la tête. Le jeune garçon souhaite se reposer et monte bien vite à l'étage s'étendre un peu. Jeanne est aux petits soins, lui apportant des linges mouillés, un bol

de soupe. Du moins, c'est ce qu'elle expliquera au père à son retour.

Germaine, la grande sœur d'Auguste, veille une partie de la nuit pour vérifier l'état de santé de son jeune frère. La nourrice la rassure et l'intime de regagner sa chambre :

— Ne t'en fais pas. Je suis là, je veille sur ton frère.

— Merci, Jeanne. Si vous avez besoin de repos, je peux prendre la relève. Je suis habituée à m'occuper des petits.

— Non, non. Je suis là pour ça. Et j'aime tant les enfants. Ça n'est pas une corvée pour moi. Allez, va donc te coucher.

Germaine ne parvient pas à retrouver le sommeil. Elle fait les cent pas dans le couloir qui sépare les deux chambres, fulminant contre cette femme qui se prend pour leur mère. L'aînée de la fratrie ne s'est pas laissé avoir par les tentatives de séduction de Jeanne Blaise. Elle ne comprend pas pourquoi son père a accepté qu'une intruse prenne si rapidement le rôle de leur chère mère. Du haut de ses 16 ans, elle savait y faire avec sa fratrie. Quel besoin d'aller engager cette bonne femme rustre et sournoise, toujours prête à faire des sourires mielleux pour se faire bien voir ? Et puis Germaine a vaguement entendu parler du passé judiciaire de Jeanne Blaise, et, si elle ne sait pas exactement ce qui lui a été reproché, elle n'apprécie guère qu'une personne ayant eu à faire avec la justice habite sous son toit.

Si elle sent que sa place est aux côtés de son petit frère souffrant, Germaine n'ose s'opposer frontalement à cette femme, qu'elle redoute secrètement. Alors, elle se résout à attendre, derrière la porte, que le jour se lève et qu'enfin la nourrice aille se coucher.

Plus les heures passent, plus Germaine se fait du souci pour le cadet. Elle se dit qu'il aurait mieux valu faire venir le

médecin. Il n'avait vraiment pas bonne mine, le petit. C'est encore la faute de cette bourrique qui croit tout savoir et qui a assuré être en mesure de le soigner.

Germaine se crispe soudain, certaine d'avoir entendu Auguste râler, gémir. Les muscles tendus, le cœur haletant, elle colle l'oreille contre la porte de la chambre et attend de longues minutes. Rien. C'est certainement la fatigue qui lui a joué des tours. Elle a dû confondre avec le grincement d'une armoire ou le couinement d'un chat.

L'aube arrive enfin, et Germaine, prétextant d'apporter un thé à la nourrice, entre enfin dans la chambre de son jeune frère. Ce qu'elle voit lui glace le sang. Auguste est méconnaissable. Le teint violacé, il peine à trouver son souffle. Son état s'est fortement dégradé au cours de la nuit.

Jeanne Blaise, assoupie, a une main sur le torse de l'enfant. Comme pour contrôler sa respiration. Germaine remarque de curieuses marques rouges sur le cou de son petit frère, juste à côté de l'endroit où la nourrice a posé sa main.

Elle réveille en hâte la nourrice, qui semble affolée en voyant le petit. Elle assure qu'il dormait paisiblement avant qu'elle-même ne tombe de fatigue. L'aînée se précipite en ville, prévient le médecin et revient au pas de course à la maison. Lorsqu'ils arriveront, il sera trop tard. L'enfant a succombé dans les bras de son père, tout juste de retour.

Le Dr Papazoglou, en constatant le décès, note la présence d'étranges sillons rouges sur le cou du jeune garçon. Méfiant, l'homme fait remonter cette information au parquet de Châteauroux. Le juge d'instruction fait mandater un autre médecin pour confronter les points de vue. Le Dr Audiat

ne semble pas douter du caractère accidentel du décès. La marque rouge a certainement été provoquée par un vêtement trop serré.

L'affaire allait en rester là. Mais c'était sans compter l'opiniâtreté et la présence d'esprit de Germaine. Certaine que son petit frère n'aurait jamais dû mourir cette nuit-là, elle se plonge dans les journaux, à la recherche de ce fameux passé qui poursuit Jeanne Blaise. Et, dans un vieil exemplaire du *Petit Journal illustré*, elle découvre que celle qui partage son foyer depuis plusieurs mois n'est autre que Jeanne Weber, la redoutable Ogresse de la Goutte d'Or.

Forte de ce nouvel élément, Germaine, qui ne croit pas à une énième coïncidence, se rend à la gendarmerie le 22 avril 1907. Elle dénonce ce qu'elle considère comme le dernier crime de la célèbre tueuse d'enfants, celui de son jeune frère, Auguste. Le parquet, avisé de cette troublante ressemblance entre les faits reprochés à Jeanne Weber quelques années plus tôt et ce nouveau drame, réclame une nouvelle expertise et l'arrestation de la brave nourrice. L'examen du corps démontre selon les premiers légistes, les Drs Audiat et Bruneau, des traces manifestes de violence. Mais ces conclusions seront durement critiquées par les experts de la cour de Paris, les Drs Thoinot et Socquet, qui reprocheront aux médecins de campagne une incompetence certaine, doublée d'une malhonnêteté intellectuelle. La contre-expertise demandée par l'avocat de l'accusée, celui-là même qui avait obtenu son acquittement quelques années plus tôt, affirme donc que l'on ne peut établir la preuve d'une action criminelle. L'enfant serait mort d'une fièvre typhoïde ambulatoire.

A l'aune du deuxième procès de Jeanne Weber, on s'of-fusque encore une fois de cet acharnement contre cette

malheureuse qui, s'occupant d'enfants, a plus de chances d'être confrontée à ce type de drames. L'on reprochera ouvertement le manque de professionnalisme de « ces médecins de province », peu scrupuleux, prêts à se laisser influencer par la vindicte populaire. L'absence de preuves, là encore, jouera en faveur de l'accusée qui bénéficiera d'un non-lieu.

Suite à ce deuxième épisode judiciaire, Jeanne Weber décide qu'il est temps de lever le cap. Déterminée à poursuivre sa vie comme elle l'entend, elle parvient sans trop de mal à se faire embaucher en 1908 comme gardienne dans un hospice. Bien entendu, il s'agit d'un hospice pour enfants. Le directeur de l'établissement s'est facilement laissé convaincre par le discours victimaire bien rodé de Jeanne.

Peu à peu, par sa discrétion et sa serviabilité, elle réussit à se rapprocher des petites têtes blondes qu'elle aime tant. De simple gardienne, elle devient vite l'une des surveillantes. Jusqu'à ce que le directeur de l'hospice la surprenne dans une étreinte un peu trop vigoureuse avec un petit garçon. Jeanne serrait l'enfant contre elle, affectueusement, mais ses mains étaient curieusement placées autour du cou du garçonnet.

Le directeur, tenant à la réputation de son établissement et ayant cru en la bonne foi de Jeanne Weber, préfère régler cette affaire sans faire de bruit. Il congédie la gardienne en lui souhaitant bon vent.

Jeanne poursuit donc son bonhomme de chemin en toute quiétude. Le bon sens l'incite à ne pas poser ses valises. Elle juge préférable de voguer au gré du vent, de ville en ville. Malgré son visage de plus en plus marqué par la vie, Jeanne maîtrise l'art de la séduction et sait provoquer la pitié. Surtout si cela peut lui permettre de s'entourer de chérubins. Lasse de sa solitude, Jeanne s'entiche d'un vagabond, avec qui elle

s'installe dans une auberge. Evidemment, les tenanciers, un gentil couple bienveillant, ont deux adorables enfants.

Son mari travaillant la nuit, Jeanne se plaint, en proie à de terribles peurs nocturnes, de ne pouvoir fermer l'œil. Les braves aubergistes, peinés par cet être fragile, qui a encore peur du noir, acceptent que leur fils partage sa couche si cela suffit à la rassurer.

Une nuit, ils sont réveillés en sursaut par d'horribles hurlements. Ils se précipitent dans la chambre de la curieuse dame et y trouvent leur petit, étouffé, des meurtrissures rouges sur le cou.

Cette fois, c'en est trop. Le juge d'instruction fait appel à un autre médecin légiste qui affirmera sans l'ombre d'un doute que la mort a été causée par strangulation. Jeanne Weber ne peut manifestement plus se cacher derrière la malédiction. Ça ne prend plus. Arrêtée pour la troisième fois, elle passe aux aveux. Les psychanalystes la décriront comme folle dangereuse. Elle sera déclarée irresponsable.

Placée dans un asile d'aliénés à Mareville, puis à Bar-le-Duc, Jeanne Weber meurt en 1918 au cours d'une violente crise de folie.



## Belle Guinness

### La redoutable veuve noire

**A**u petit matin du 16 décembre 1902, une brume épaisse écrase La Porte, bourgade de l'Indiana. Peter Guinness, fermier d'origine norvégienne, est morose. Il songe au dur travail qui l'attend au champ et ne se sent pas le cœur à l'ouvrage. Pourtant, aujourd'hui, ce n'est pas ce qui manque, l'ouvrage. Aux besognes quotidiennes s'ajoutent les terres à labourer avant les premiers gels de l'hiver, et cette brume froide ne présage rien de bon.

Depuis la tragédie qui l'a frappé quelques mois plus tôt, ce grand gaillard barbu, blond aux yeux bleus, a perdu sa joie de vivre. L'image de son premier-né, emporté par une foudroyante maladie, le hante. Taciturne, Peter s'emmure dans le silence. Même sa chère épouse, qui porte à merveille le nom de Belle, ne réussit pas à lui redonner le sourire. Peter est inconsolable. Mais pas question de sombrer, de se laisser aller. Entretenir la ferme ne lui laisse pas le temps de s'apitoyer. Le travail n'attend pas. Alors, comme chaque matin, il nourrit

les cochons, nettoie la porcherie, tire la vieille charrette pour vider le fumier... Il effectue les tâches mécaniquement, ne se rend pas compte que ses mains rugueuses, gercées par le froid, saignent. Peter s'enferme dans son travail pour ne pas penser.

En fin de matinée, le froid se fait plus tenace encore. Peter Guinness se réfugie dans la ferme afin de profiter un peu de la chaleur du poêle.

Par la fenêtre, il aperçoit au loin Belle. Il se souvient vaguement que sa femme lui a dit qu'elle se rendait en ville. Qu'y faire ? Peter ne sait plus. C'est sûrement jour de marché, et elle aura des saucisses à vendre. Ah ! les saucisses ! Un souvenir lui revient en mémoire. Belle lui a demandé d'aller huiler les outils et de vérifier le broyeur de saucisses. Apparemment, il ferait un bruit pas catholique.

Voilà qui va l'occuper jusqu'à l'heure du déjeuner. Et au chaud en plus. Peter termine son café et, presque apaisé, se dirige vers le hangar. Il faut dire que bichonner ses outils, il adore ça, Peter.

Plongé dans ses chers instruments de travail, il ne voit pas le temps passer. Le fermier a bien vu le lourd broyeur de saucisses, en haut de l'étagère, au-dessus de la table où il travaille, mais il fera ça plus tard. Ses mains lui font mal, et la machine est lourde. Et puis ils ont suffisamment de réserves de saucisses pour passer l'hiver. Pourquoi diable sa femme lui a-t-elle demandé de s'en occuper maintenant ? Il a bien assez à faire avec les outils. Peter y jettera un œil avec l'arrivée des beaux jours. Ce sera bien assez tôt. Satisfait de son choix, c'est l'esprit léger qu'il s'adonne à sa tâche préférée. Ça fait bientôt deux heures qu'il nettoie, lime, affûte et huile ses précieux outils. Meticuleux, l'homme s'applique si bien qu'il en oublie l'heure, mais aussi son chagrin et le reste du monde.

Absorbé par sa tâche, il n'entend pas sa femme se faufiler dans le hangar. Belle Guinness a dû se douter que son cher mari préférerait choyer ses outils que de regarder le vieux

broyeur. En entrant dans le hangar, Belle remarque tout de suite qu'il est à sa place. Exactement comme elle l'avait prévu. Calmement, elle avance vers le fond du hangar.

Son idiot de mari est encore à astiquer ses outils. Comme s'il n'y avait que ça à faire.

A la ferme, elle a besoin de gars compétents, pas d'un incapable pleurnichard. La prochaine fois, elle veillera à en choisir un vraiment robuste. Et surtout, qui fait pas dans la sensiblerie. Belle ne supporte pas les faibles.

Peter n'entend rien. Un sourire illumine son visage devenu si sombre. Il se sent bien. Il repense à son fils, mais, pour une fois, sans tristesse. Les bons souvenirs lui reviennent, et il rêve à ce qu'ils auraient pu partager ensemble : s'occuper des bêtes, des champs et, surtout, des outils.

Alors que son époux s' imagine transmettre sa passion à son fils défunt, Belle pousse délicatement un caisson en bois sous l'étagère, juste en dessous du broyeur de saucisses. Elle songe à ce qu'elle va bientôt pouvoir acheter. Un autre broyeur plus performant peut-être. Et puis des jolies toilettes.

En ville, elle a remarqué une dame avec une robe ravissante. Il faut qu'elle s'en procure de plus belles. Mme Guinness monte sur le caisson, lance un dernier regard à ce minable qui lui a servi de mari pendant huit mois et pousse violemment le broyeur à saucisses vers l'avant.

Celui-ci s'écrase sur le crâne de Peter qui meurt sur le coup.

Quelques mois plus tard, Belle investira beaucoup d'argent pour améliorer sa ferme et se fera une garde-robe, en coton. Les assurances lui verseront une jolie petite somme pour l'aider à se remettre de cette terrible mort.

Le shérif a bien quelques soupçons, mais l'enquête qu'il mène n'est pas concluante. Selon lui, il s'agit d'une mort accidentelle. Les habitants de La Porte sont très émus d'apprendre qu'un nouveau malheur frappe cette pauvre femme. Décidément, la vie ne l'a pas épargnée.

Veuve pour la deuxième fois, Belle Guinness a aussi perdu deux de ses enfants, ainsi que le fils de feu son mari Peter... Ah ! ce que la vie peut être cruelle, injuste !

Et pourtant en 1902, lorsque Mme Belle Guinness devient veuve de son deuxième époux, un lourd passé la suit déjà. Celle qui entrera dans la légende américaine comme l'une des plus terribles veuves noires a déjà beaucoup de sang sur les mains.

C'est à Selbu, petit village de pêcheurs sur la côte ouest de la Norvège, le 11 novembre 1859, que naît l'une des plus célèbres criminelles de l'histoire, Brynhild Storset. Brynhild ne grandit pas dans le luxe : son père essaie différentes activités commerciales, mais il n'a pas le talent ; les échecs se succèdent. La petite fille se sent humiliée et ne supporte pas de vivre comme une misérable.

Très tôt, elle se fait la promesse de tout faire pour être riche quand elle sera une dame. Plus jamais on ne la regardera comme une pauvre.

Et elle s'achètera de si jolies robes que sa grande sœur, Anna, admirée de tous, paraîtra fade, sans intérêt.

Alors que Brynhild vit une adolescence ingrate, ruminant des aigreurs passées et concoctant déjà des plans machiavéliques, sa sœur aînée, pleine du rêve américain, embarque pour le Nouveau Monde. Anna s'installe à Chicago, où de nombreux immigrants norvégiens ont trouvé refuge. Elle y épouse John Larson et se prépare une vie parfaite. Brynhild, folle de jalousie, rejoint sa sœur en 1881, à 21 ans.

Elle est totalement fascinée par cette nouvelle vie : la folle agitation de la grande ville, les messieurs si élégants au volant d'incroyables engins, les automobiles, les jolies dames américaines corsetées dans des robes de dentelle délicatement plissées et arborant fièrement des chapeaux aux fleurs somptueuses... Brynhild veut faire partie de ce monde. A tout prix. Alors, elle américanise son nom en Bella, puis Belle.

Trois ans plus tard, Belle rencontre Mads Sorenson, vendeur dans un magasin, immigrant norvégien lui aussi. Courageux et travailleur, l'homme tombe amoureux de Belle et lui promet une vie heureuse avec beaucoup d'enfants. A 25 ans, Belle Storset devient Mme Belle Sorenson.

Une fois la passion des premières années passée, Belle déchant. La vie de famille l'ennuie. Les tâches domestiques, les langes des nombreux bébés, tout cela a un goût bien trop médiocre pour Belle. Elle s'était imaginé une autre vie. Et puis, son homme a beau ne pas rechigner à la tâche, leur niveau de vie ne progresse pas.

Pour essayer de changer le cours des choses, en 1896, les époux Sorenson ouvrent une boutique de confiserie. Malheureusement, Belle s'avère aussi peu douée que son père pour les affaires, et la confiserie n'obtient pas un franc succès. Et ça, Belle ne peut pas le supporter.

Elle ne se souvient que trop des humiliations de son enfance, lorsque son père rentrait, piteux, parce qu'il venait d'essuyer un énième échec.

Belle n'a pas oublié la promesse qu'elle s'est faite. Elle a besoin d'argent. Elle va donc procéder autrement. La confiserie est assurée, il lui suffit de manigancer un feu accidentel. Un an après l'ouverture, la boutique brûle.

Belle obtiendra l'argent des assurances, bien que la compagnie n'ait jamais trouvé la lampe à kérosène qui aurait explosé. Ce jour-là, Belle Sorenson comprend qu'il y a des moyens très simples de gagner de l'argent.

Quelques mois plus tard, un premier drame frappe les Sorenson. La fille aînée du couple, Caroline, tombe subitement malade et décède de ce que la famille appellera des « coliques aiguës ». Sa mère, effondrée, porte le deuil dignement.

Mais elle n'oublie pas de contacter la compagnie d'assurances : peu de temps avant, Belle avait pris soin d'assurer la vie de sa fille. On n'est jamais trop prévoyant.

Avec l'argent accumulé après ces malheureux évènements, les époux Sorenson achètent une jolie maison. Pas assez grande toutefois. En 1898, la résidence est ravagée par les flammes. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, Alex, le premier garçon du couple, meurt lui aussi de « coliques aiguës ». Décidément, cette curieuse maladie semble contagieuse dans la famille Sorenson. Personne ne s'étonne que les symptômes soient exactement les mêmes que ceux dus à l'empoisonnement à la strychnine... Mais comment soupçonner une femme, qui semble si abattue, de commettre le pire, c'est-à-dire tuer son propre enfant ?

Les assurances vont encore une fois verser de l'argent en réparation à ces nouveaux drames. De quoi investir dans une maison encore plus grande. Si Belle Sorenson est parvenue à s'enrichir, elle est loin d'être satisfaite. Sa soif d'argent est inextinguible. Le « moyen » qu'elle a trouvé pour en gagner, en plus d'être efficace, lui procure un certain plaisir. Elle ne va pas s'arrêter en si bon chemin.

Au cours du mois de juillet 1900, Mads Sorenson se sent faiblir. Tous ces malheurs ont atteint son pauvre cœur qui le fait souffrir de plus en plus.

Heureusement, sa tendre femme veille sur lui...

Le 20 juillet, jour où l'assurance sur la vie de Mads double de valeur, sa chère épouse est encore plus dévouée que d'ordinaire. Elle lui porte tisanes et autres remèdes de sa confection et se montre aux petits soins avec Mads :

— Que puis-je faire pour te soulager ?

— Je ne sais pas, je me sens mal. Repose-toi un peu, tu as passé la nuit à mon chevet.

— Je t'ai préparé une bonne infusion. Tu vas voir, ça va te faire passer ton rhume du cœur en un rien de temps.

— Merci, ma Belle. Tu es si dévouée avec moi.

— C'est naturel, je suis ta femme. Allez, bois donc. Tout ira mieux.

Mads Sorenson avale le breuvage de sa femme de bon cœur. Sa respiration se fait soudain haletante, son cœur bat la chamade, ses mains moites tremblent. Sa bouche se tord dans un rictus pour demander de l'aide.

Effaré, Mads lève des yeux exorbités et croise le regard de sa femme. Un grand sourire aux lèvres, Belle s'approche de son mari et, délicatement, lui ferme les yeux.

Cette fois encore, la veuve Sorenson ne sera pas inquiétée pour son crime. Mais Belle préfère ne pas s'éterniser dans la région. Elle quitte donc Chicago avec ses trois enfants restants sous le bras : Myrtle, Lucy, et Jennie Olson, qu'elle a adoptée. Et, surtout, les 8000 dollars – une coquette somme pour l'époque – de l'assurance de son mari en poche.

Belle s'installe dans l'Indiana, à La Porte, petite ville très appréciée des immigrants norvégiens. Elle acquiert une ferme massive en piteux état, mais dont l'emplacement est très avantageux. Située entre un verger et une forêt, la bâtisse est suffisamment isolée pour que Belle puisse y faire, à l'abri des regards, ce qu'elle entend...

Les habitants de La Porte accueillent chaleureusement la nouvelle venue qui va redonner vie à cette ferme laissée à l'abandon depuis tant d'années. Ils sont très loin d'imaginer que derrière le masque de cette femme forte qui fait face avec aplomb à un destin tragique se cache l'une des plus redoutables criminelles de l'histoire, qui transformera le charmant corps de ferme en un théâtre des pires horreurs.

Belle n'est pas femme à se laisser décourager par l'ampleur de la tâche : elle travaille dur pour faire de la vieille ferme en ruine une grande maison pleine de charme. Seulement, Belle n'est pas non plus une femme d'intérieur. Très vite, l'ennui la ronge. Dangereusement.

Alors, elle se trouve un nouvel époux, le Norvégien Peter Guinness. Celui dont la vie s'arrêtera brutalement, huit mois plus tard, sous le coup d'un broyeur de saucisses.

Belle Guinness, veuve pour la deuxième fois, décide d'en finir avec le mariage. C'est trop contraignant et bien trop long pour parvenir à ses fins. La veuve noire n'est pas seulement vénale, elle aime aussi les hommes.

Ou plutôt le pouvoir qu'elle a sur eux. Telle une mante religieuse, elle aime les consumer, à petit feu.

Alors, Belle Guinness va se servir d'un journal de langue norvégienne pour trouver ses proies. Dans la rubrique « Rencontres », elle publie une petite annonce où elle demande un époux fidèle, travailleur. De nombreux prétendants viennent tenter leur chance à La Porte.

Les voisins ne sont pas étonnés du succès de Belle. C'est une femme si charmante. Blonde aux yeux bleus, avec un physique généreux, Belle porte bien son nom. Mais il semblerait que l'âge rende la veuve plus exigeante. Les hommes se succèdent à sa porte, mais aucun ne lui passera la bague au doigt. Penauds, les amants éconduits repartent toujours très discrètement... Pas un voisin pour les voir.

L'un des prétendants, Andrew Helgelein, un bel homme suédois, semble avoir ses chances. Il détrône Ray Lamphere, que Belle chasse promptement, et s'installe dans la ferme en attente du mariage. Il a pris soin, bien sûr, de répondre à toutes les exigences de sa future épouse. Dans une lettre qu'elle lui écrit, Belle lui a fait ses recommandations : *« N'envoyez aucun argent liquide par la banque. On ne peut pas faire confiance aux banques de nos jours. Changez tout votre argent en billets, la plus grande valeur possible, et cousez-les fermement à l'intérieur de vos sous-vêtements. Faites attention et cousez-les bien, et n'en dites rien à personne, même pas à vos proches. Que cela soit un secret entre vous et moi, et personne d'autre. Nous aurons probablement bien d'autres secrets, ne pensez-vous pas ? »* Andrew lui donne ses 1800 dollars d'économies. Et puis, comme les autres, il disparaît sans laisser de traces. Belle raconte à qui veut l'entendre le lâche qu'il est.

Lui qui a profité d'elle et qui est parti. Andrew a dû lui laisser quelques effets personnels. Les habitants ont bien remarqué la grande veste d'homme que Belle porte lorsqu'elle travaille au champ.

Belle Guinness a également besoin de main-d'œuvre pour faire tourner son affaire. Les ouvriers, eux aussi, vont se succéder à la ferme.

Attirés par une annonce alléchante, ils viennent prêter main-forte à la courageuse veuve. Guinness étant une patronne dure, ils ne restent pas plus de quelques mois.

Puis ils disparaissent dans la nature. Ils ont dû trouver meilleure embauche ailleurs...

Les habitants du coin s'amuse de ce défilé chez la dame Guinness. Elle a un tel caractère que personne ne s'étonne de ne jamais voir repartir les amants éconduits, ni les nombreux ouvriers renvoyés. Il faut dire que les voisins de Mme Guinness se gardent bien de se mêler de ce qui ne les regarde pas. Mais, comme dans n'importe quelle petite ville, les discussions vont bon train.

On compare les prétendants de la dame, on fait même des paris sur celui qui a des chances de la conquérir. Tous partagent la même admiration pour cette brave femme, certes un peu frivole, mais qui tient son affaire avec une main de fer et semble être une mère de famille exemplaire.

D'ailleurs, on dit en ville qu'elle aurait envoyé sa fille adoptive, Jennie Olson, faire des études dans une école spécialisée à Chicago. C'est vrai qu'on se demandait où elle était passée, la petite Guinness.

Au matin du 28 avril 1908, lorsqu'une odeur de fumée se fait sentir du côté de la ferme de Mme Guinness, tous les braves gens du coin accourent, effarés, pour voir quel malheur a bien pu encore frapper la pauvre veuve. Et c'est une vision cauchemardesque qui attend les habitants de La Porte.

La belle ferme massive est ravagée par les flammes.

Tout est anéanti. Des hommes se précipitent à l'intérieur de la maison calcinée pour essayer de sauver Belle et ses pauvres enfants. Mais c'est trop tard. En fouillant les décombres, ils ne trouvent que des corps sans vie. Les trois premiers sont facilement identifiables par leur taille.

Ce sont les trois enfants de Mme Guinness : Myrtle, fille du premier mariage avec Mads Sorenson, Philip, issu du second mariage avec Peter Guinness, et Lucy, sa fille adoptive. Le quatrième corps provoque l'effroi général. Il s'agit d'une femme décapitée : la pauvre Mme Guinness.

Le shérif Al Smutzer, appuyé par les habitants de La Porte, veut retrouver au plus vite le coupable de ces crimes abominables. L'étau se resserre très vite autour de Ray Lamphere, le prétendant malheureux de Belle, à qui elle avait préféré Andrew Helgelein. Il aurait raconté en ville tout le mal qu'il pense de cette femme et aurait même proféré des menaces à son encontre. Lamphere, qui clame pourtant son innocence, est le coupable idéal. Tout le monde semble soulagé de ce dénouement.

Tout le monde sauf Asle Helgelein, le frère d'Andrew. Il ne comprend pas que son frère ait disparu sans donner de nouvelles. Lui qui était si heureux de se marier. Ça ne colle pas. Asle décide donc de se rendre à La Porte pour mener son enquête.

Justement, à La Porte, l'enquête prend une drôle de tournure. Pour que le juge puisse inculper Lamphere pour l'assassinat de Belle Guinness, encore faut-il prouver que le corps décapité soit le sien. Et rien n'est moins sûr. Le corps semble bien menu, et plus petit que ne l'était Belle.

Les quelques voisins qui ont vu le corps démentent formellement : il ne s'agit pas de Belle Guinness.

La sympathie qu'éprouvaient les habitants de La Porte pour la veuve laisse bientôt place aux soupçons. Des souvenirs curieux leur reviennent en mémoire.

Comment se fait-il qu'elle ait tant d'argent ? Belle avait un train de vie bien supérieur à celui de ses voisins. Elle portait de jolies robes de la ville et de nombreux bijoux en or, comme la belle montre d'homme... Pourquoi les prétendants de Belle disparaissaient-ils si subitement ? Et la petite Jennie ? Est-elle bien à Chicago dans une école spécialisée ? Plus accablant encore, un voisin se souvient d'avoir vu Belle Gunness entrer dans sa maison, la veille de l'incendie, avec une femme plus petite et plus menue qu'elle. Exactement comme la femme sans tête. Il ne l'a pas vue repartir.

Asle Helgelein, avec quelques volontaires, dont Joe Maxson, un ancien employé de Belle Gunness, et Daniel Hutson, un de ses voisins, entreprennent de faire des fouilles dans la ferme en ruine. Le shérif espère qu'ils retrouveront la tête de la pauvre Mme Gunness.

Mais ce qu'ils découvrent, sous les gravats, s'avère bien plus effroyable. Des montres d'hommes, des portefeuilles vides, des boutons de manteau vont être extraits.

Puis une cage thoracique d'homme, un squelette complet, fraîchement enterré. Effarés, les hommes creusent de plus belle dans les décombres.

C'est au fond du jardin, près de l'enclos à cochons, dans une grande fosse à ordures, que l'horreur éclate au grand jour. Une odeur pestilentielle saisit les hommes qui creusent, mais ils continuent. Emballés dans des sacs en toile de jute, quatre cadavres gisent démembrés, sous terre. Asle reconnaît son frère Andrew. Daniel, le voisin de Belle, identifie Jennie Olson, qui n'est donc jamais allée à Chicago.

Ce ne sont pas les seuls corps découverts. Le coroner de la ville identifie 10 cadavres, dont 2 femmes, et de nombreux ossements appartenant à d'autres victimes. Les hommes étaient enterrés dans la vase de l'enclos à cochons, les femmes, dans un jardin un peu plus loin. Il est fort probable qu'une partie des victimes ait servi de nourriture aux cochons.

La liste des personnes, venues à La Porte travailler chez Belle Guinness, ou tenter de la séduire, et ne sont jamais rentrées, s'allonge chaque jour.

Certains des « disparus » sont identifiés parmi les cadavres. Le nombre exact des victimes de Belle Guinness est incertain. Il se situe certainement entre 30 et 40 personnes.

L'effroyable veuve noire, la « femme Barbe-Bleue » devient la cible de toutes les polices de l'Etat. Plusieurs témoignages vont orienter les recherches. Belle sera aperçue çà et là, mais la longue traque s'avère infructueuse.

Belle Guinness, la redoutable meurtrière, a fait croire à sa mort et s'est fait la belle. La cruelle empoisonneuse mourra libre, de sa belle mort.



# Mary Ann Cotton

## La veuve noire aux 21 victimes

*Mary Ann Cotton  
Elle est morte et elle est pourrie  
Elle repose dans son lit,  
Avec ses yeux grands ouverts,  
Chanter, chanter, que puis-je chanter,  
Mary Ann Cotton est liée à une corde  
Où ça, où ça ? Haut en l'air  
Vendant des boudins noirs à un penny la paire.*

**D**ans l'Angleterre de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on chatonne joyeusement la petite comptine en souvenir de la célèbre veuve noire : Mary Ann Cotton. Ou peut-être de ses quelque 21 victimes.

Janvier 1865. William Mowbray se gargarise de sa récente promotion. Il n'est plus seulement le pompier de son embarcation, il en est l'heureux chef d'équipe. Quel confort, cette

nouvelle vie ! Toujours en partance, entre deux ports... Pour cet homme si peu casanier, c'est une belle aubaine. Qu'ils sont loin les souvenirs rances de cet autre temps où il s'échinait dans les dures travées de la mine.

Toutes ces journées passées dans les entrailles de la terre, à extraire l'élixir charbonneux au péril de sa vie. Il a bien gardé quelques copains avec qui il se remémore le dur labeur, les coups de grisou ravageurs qui ont emporté bien des gars, et nombre d'anecdotes remontées du fond du puits, mais cette rude période est maintenant derrière lui.

William a bien assez souffert au trou comme cela ; il mérite un peu de repos. Et puis, lui et sa pauvre femme n'ont pas été épargnés par le sort. Depuis leur mariage à Newcastle upon Tyne, il ne leur est arrivé que des crasses. Installés dans le Devon, à Plymouth, le couple travaille dur pour joindre les deux bouts. Comme William a toujours rêvé d'avoir une grande famille, il se doit d'être à la hauteur. Sans jamais se plaindre, l'homme s'enferme, tous les jours que Dieu fait, à la mine de charbon de South Hetton pour nourrir ses cinq rejetons. Malheureusement, l'argent ne suffit pas à préserver les siens. De tous ces beaux petits qu'ils ont eus, un seul est encore en vie. A croire qu'une épidémie s'est abattue sur sa seule famille, emportant les enfants d'un mal inconnu. Tous ont souffert de crampes intestinales avant de mourir en quelques heures. Rugueux de nature, William s'est encore endurci avec toutes ces épreuves. Pour conjurer le mauvais sort, il décide d'éloigner sa famille de cette ville maudite. Le mineur abandonne pioche et marteau pour le béret et le ciré. Il retourne dans sa région natale, le nord-est de l'Angleterre, et tente un nouveau départ dans un secteur qui l'a toujours attiré.

Volontaire et déterminé, William ne tarde pas à retrouver un emploi, et, à bord du grand bateau à vapeur, sa patience et son endurance lui permettent de gravir pas à pas les échelons. Si les conditions de travail se sont nettement amélio-

rées, il semble que le mauvais œil les poursuive. Deux des trois enfants nés depuis le déménagement n'ont pas survécu. Abattu par ces malheurs qui se sont succédé sans relâche, M. Mowbray reste philosophe. C'est l'implacable destin contre lequel les hommes ne peuvent rien. De cette redoutable période, William souhaite tirer un trait et profiter comme il le peut de sa nouvelle vie avec sa femme et son enfant.

Après tout, il mérite bien un peu de repos, et quoi de plus paisible que la navigation pour laisser divaguer son esprit. William chasse les mauvaises pensées pour s'attarder sur les plus jolies, les plus croustillantes. Il pense à sa dame, l'imagine dans des tenues affriolantes, et s'étonne de la trouver toujours désirable après tant d'années. Mary Ann est si fraîche, si douce. Et affronte avec un aplomb spectaculaire les nombreux deuils qui ont frappé leur famille.

L'équipier admire la force de caractère de sa belle qui tient le choc, ne s'écroule pas et va toujours de l'avant. Lorsqu'il lui a passé la bague au doigt, Mary Ann n'avait que 20 ans, mais déjà une force de vie incroyable. Quel bonheur de l'avoir à ses côtés ! Elle méritait bien qu'il souscrive une assurance vie à son nom. On n'est jamais assez prévoyant.

En se faisant cette réflexion, William joint ses deux mains sur son ventre. De vilaines crampes d'estomac le gênent depuis ce matin. Il pensait que les douleurs s'apaiseraient au cours de la journée, mais il n'en est rien.

Au contraire, elles se font de plus en plus insistantes, l'obligeant même à déléguer la direction du navire à l'un de ses équipiers pour se reposer un peu sur le pont. Qu'est-ce qu'il a bien pu avaler de mauvais ? William est pourtant un type robuste, qui ne tombe pas facilement malade. Et puis, quand il était à la mine, ils mangeaient ce qu'ils avaient sur le coude sans être bien sûrs de la fraîcheur des aliments.

Hier au soir, ils ont mangé un bon bouillon, vraiment pas de quoi s'intoxiquer. William a beau chercher, il ne voit pas ce qui a pu provoquer une telle indigestion. Il n'a rien pris d'autre à dîner, même pas une bière. Et ce matin, il est parti le ventre vide. Ah si, il a tout de même bu un bon bol de thé, amoureusement préparé par sa femme.

A mesure que le temps passe, la souffrance devient insupportable, les violentes contractions musculaires l'obligent désormais à se courber. William se sent faiblir, son front sue à grosses gouttes. Terrassé par la douleur, le gaillard s'allonge au sol et ne peut s'empêcher de geindre.

Très affaibli, il aperçoit ses collègues débouler au pas de course, le secouer, lui apporter de l'eau, appeler à l'aide. Dans les yeux de ses coéquipiers, il se revoit, lui, alors que ses enfants agonisaient dans ses bras. Il le sait, il ne tiendra pas jusqu'au prochain port.

Alors qu'il se sent partir, une question tourne en rond dans sa tête. Pourquoi ? Qu'a-t-il fait au bon Dieu pour mériter un tel châtement ? Et surtout, quel peut bien être ce mal qui l'emporte si soudainement ? Alors qu'il s'efforce de rester conscient, l'image de ses enfants disparus lui revient en mémoire. Les souvenirs tonnent dans sa tête comme pour lui dire quelque chose, mais quoi ? Dans un ultime effort de concentration, M. Mowbray essaie de réfléchir avec le plus de distance possible à tous ces événements. Et s'il s'était trompé depuis le début ? Si ce n'était pas la volonté divine qui avait emporté ses enfants au ciel, ce serait la volonté de qui ? Haletant, le souffle rare, la terrifiante vérité lui saute au visage. Comment a-t-il pu ne rien voir pendant toutes ces années ? Il faut qu'il le dise, pour que tout cela s'arrête. Si seulement il avait été moins naïf, ses enfants seraient encore là et lui ne lutterait pas contre la mort. La bouche tordue de douleur, les yeux exorbités, il cherche sa respiration pour dénoncer celle qui est en train de le tuer.

Mais les mots « C'est Mary Ann » seront étouffés par ses râles et les remous du fleuve.

William Mowbray pousse son dernier souffle à bord du navire sans avoir pu soulager sa conscience. Il laisse derrière lui un orphelin, une veuve et l'équivalent de six mois de salaire en assurance vie.

Mary Ann n'a pas choisi son mari au hasard. S'il n'a pas une situation sociale des plus favorisées, il est tout de même travailleur, courageux, honnête. Et très amoureux. Ce qui a nettement facilité les procédures auprès de la société d'assurances The British Prudential and Consolidated Assurance Company. Mais ce qui a séduit avant tout la jeune femme, c'est la profession de ce courtisan. Elle est très sensible à la virilité exacerbée qu'elle attribue aux mineurs, travailleurs de l'ombre dans la sueur et l'effort, grands gaillards aux mains rugueuses, bravant les dangers pour extraire l'or noir...

Cet univers sombre, qui fleure bon les hormones masculines et le labeur, enchante la jeune Mary Ann.

Et cette attirance ne vient pas de nulle part. Fillette, elle s'imaginait le quotidien de ce père, souvent absent, qui passait tant de journées dans les carrières charbonneuses. Ces rêves teintés de tout ce que la petite fille se représentait sur le difficile travail de son père ne l'ont jamais quittée.

Lorsqu'il n'est pas au fond des gisements, Michael Robson fait régner une discipline de fer dans sa petite maison du village de Low Moorsley, comté de Durham. Très religieux, le mineur inculque à ses enfants, Mary Ann et Robert, les valeurs strictes, puritaines, de l'Eglise méthodiste. Bien qu'elle craigne beaucoup cet homme parfois violent, Mary Ann lui voue une admiration sans égal. La mignonne attend beaucoup de son père, elle espère qu'un jour il s'ouvrira et lui

transmettra autre chose que des sermons. Pour lui plaire, elle se montre obéissante et très assidue dans ses apprentissages religieux. Elle récite dès qu'elle le peut ses versets dans l'espoir d'attirer l'attention de Michael Robson.

Mais ce n'est pas chose aisée. Le mineur travaille dur et participe activement à la chorale de son église. Il ne lui reste que peu de temps pour éduquer ses enfants.

En 1840, peu après le huitième anniversaire de Mary Ann, la famille déménage à Murton, où les bassins miniers ont besoin de main-d'œuvre. Michael se tue à la tâche pour gagner sa place dans cette carrière aussi convoitée que dangereuse.

Nombreux sont ceux qui ne remontent pas du puits d'une profondeur de 46 mètres. Exténué, l'ouvrier remonte ses manches et s'appuie sur la foi pour tenir dans ce monde impitoyable. Les conditions de travail redoutables endurent encore davantage ce rugueux personnage.

Lorsqu'il est de repos chez lui, il ne tolère aucune incartade. Son épouse, patiente et serviable, ne bronche pas et supporte ses sautes d'humeur, voire ses accès de violence. Les petits se tiennent sur leurs gardes dès qu'ils entendent le paternel franchir le seuil de la maison. Mary Ann, si elle se garde bien de le montrer, souffre beaucoup des redoutables colères de l'homme qu'elle aimerait tant approcher.

Depuis qu'ils sont dans cette vilaine ville de Murton, la vie est devenue triste au possible. Hautaine et réservée, Mary Ann ne cherche pas à copiner avec ses petits camarades. Ils sont bien trop puérils, ignares et stupides. La fillette cause peu et rêve silencieusement à des lendemains meilleurs. Dans le secret de ses pensées, elle ose imaginer un jour où son père lui témoignerait de l'affection, un sourire, un baiser.

Mais ses intimes espoirs se confrontent chaque jour à de nouvelles désillusions. Il est devenu si irascible que, même lorsqu'elle récite ses prières, il peut se mettre à hurler.

Un jour d'hiver, le malheur tombe sur la famille Robson. Cette fois, le courageux mineur n'a pas pu éviter le terrible éboulement. Il est mort dans les entrailles de la terre.

Cette nouvelle fait l'effet d'une bombe sur la petite Mary Ann. Jamais elle n'atteindra son père. Tous ses espoirs volent en éclats et la laissent sur le carreau, désespérée.

Comment survivre dans ce monde dépourvu de tout sens maintenant qu'il est parti ? Pour tenter de se rapprocher de lui, elle se réfugie dans la prière.

Dès qu'elle le peut, la fillette se prosterne devant l'autel qu'elle a secrètement édifié à la mémoire de son père. Peut-être qu'il la voit de là-haut et qu'il est fier de laisser un souvenir si fort chez sa fille.

Quelques années plus tard, lorsque sa mère se remarie avec un certain Robert Scott, la tristesse de Mary Ann se transforme en colère noire. Comment cette traînée peut-elle oublier si facilement son père ? La jeune fille, âgée de 14 ans, déteste de tout son être ce vulgaire remplaçant.

Son autorité la laisse de marbre. Il n'y a qu'un homme à qui elle a accepté d'obéir, mais maintenant, c'est décidé, plus personne n'aura le dessus sur elle. Ne pouvant supporter plus longtemps ce foyer de la honte, la jeune fille s'émancipe tôt. Elle part travailler en tant qu'infirmière dans le village voisin de South Hetton, chez le vieil Edward Potter.

Après plus de trois ans de bons et loyaux services, elle voit son employeur rendre l'âme. Mary Ann, qui ne sait que faire, s'en retourne chez sa mère et suit une formation de couturière. Heureusement, elle fait bien vite la rencontre du charbonnier William Mowbray, chez qui elle met beaucoup d'espoir. Peut-être est-il aussi admirable que ne l'était son père. Les rejets qui ne cessent d'arriver ne comblant en rien son besoin d'affection, elle est contrainte de s'en débarrasser.

Finalement, l'homme s'avère aussi minable que les autres. Il n'a même pas été fichu de conserver son métier à la mine.

Peu après le malheureux accident du bateau à vapeur, où Mary Ann devient soudainement veuve, elle s'installe avec ses deux enfants à Seaham Harbor, dans le comté de Dunham. Elle flirte quelque temps avec un homme marié, Joseph Nattress, mais, voyant que cela n'aboutirait pas, elle repart dans le Sunderland.

Mary Ann quitte cette ville plus légère qu'à son arrivée : son petit de trois ans et demi n'a pas survécu. Sa fille Isabella, seule survivante d'une fratrie de neuf enfants, est miraculeusement envoyée chez la grand-mère.

La jeune veuve de 23 ans se fait facilement embaucher dans un dispensaire où elle ne tarde pas à séduire l'un de ses patients, un bel ingénieur, Georges Ward. Puisque les hommes n'arrivent pas à la cheville de son vénéré père, elle décide d'en tirer parti au maximum. L'assurance vie d'un ingénieur est certainement plus coquette que celle d'un mineur.

En octobre 1866, un an après leur mariage, le nouvel époux de Mary Ann s'éteint des suites d'une longue maladie. Puisque Georges Ward était souffrant depuis des années, personne ne soupçonne sa brave épouse, qui s'est occupée de lui avec beaucoup de dévouement.

Le médecin de l'ingénieur s'est tout de même étonné de la rapidité de sa mort et des symptômes très particuliers – de fortes douleurs intestinales et une paralysie.

De nouveau veuve, Mary Ann est à l'affût d'une nouvelle proie. Le charpentier James Robinson tombe à pic.

Veuf lui aussi depuis peu, il ne s'en sort pas avec ses enfants et les travaux ménagers. La jolie jeune femme lui propose ses services, et il ne peut refuser.

La femme de ménage s'avère efficace et maternante avec les petits. Lorsque le plus jeune souffre d'étonnantes douleurs gastriques, elle le soigne avec dévouement. Peu après le décès du bébé, James, fragilisé, se console dans les bras de sa domestique. Et lui fait un enfant.

En 1867, Mary Ann est prévenue en urgence du mauvais état de santé de sa mère. Elle se précipite auprès d'elle et, en quelques jours, Mme Robson, qui semblait aller mieux, se plaint de violentes brûlures intestinales. Le 9 juin, elle meurt dans les bras de sa fille.

Mary Ann retourne dans le Sunderland avec sa fille Isabella et la présente aux enfants des Robinson. Malheureusement, Isabella n'aura pas le temps de se lier d'affection avec cette nouvelle famille, car les éternelles douleurs abdominales l'emportent quelque temps après son arrivée.

Comme par solidarité, deux autres enfants du charpentier suivent le même chemin et meurent des mêmes maux. Les trois petits sont enterrés dans le même mois d'avril 1867. James Robinson, effondré par cette hécatombe, épouse la jolie Mary Ann. Leur fille, Mary Isabelle, née en novembre 1867, n'aura pas plus de chance que les autres et ne passera pas son premier anniversaire.

Accablé, le brave homme en vient à se demander si cette femme, si douce, ne lui porterait pas la poisse. Ses malheurs avaient commencé avant son arrivée, mais depuis qu'elle est là, ils s'enchaînent. Bien sûr, il ne peut véritablement douter de la bonne foi de Mary Ann, si lourdement marquée par la vie. Le seul facteur qui remue le bon James, c'est le drôle de comportement de son épouse vis-à-vis de l'argent.

Sans lui en parler, sa femme a contracté plusieurs dettes pour un montant de 60 livres sterling, et elle lui a dérobé près de 50 livres qu'elle devait déposer à la banque.

Suspicieux, l'homme se garde bien de contracter l'assurance vie qu'elle lui demande avec insistance. Il épie désormais les faits et gestes de Mary Ann.

Lorsqu'il s'aperçoit que sa charmante épouse a obligé ses propres enfants à mettre en gage nombre d'objets de valeur lui appartenant, la coupe est pleine. Furieux, James renvoie cette fripouille sans ménagement.

Mary Ann, pour la première fois, n'est plus maître de son destin. Un homme a osé lui résister et l'a contrainte à changer ses plans. Ce vieux roublard n'a pas voulu payer d'assurance vie et s'est permis de la mettre à la rue. Plus remontée que jamais, la veuve remariée arpente les villes du nord de l'Angleterre, à la recherche d'une bonne âme qui la prenne en pitié. Elle retrouve, et c'est heureux, les coordonnées d'une ancienne amie, Margaret Cotton, qui lui offre chaleureusement l'hospitalité chez son jeune frère, Frederick, à Walbottle. La cohabitation avec ce jeune veuf et ses trois enfants se passe au mieux. Mary Ann trouve l'homme tout à fait à son goût, d'autant qu'il a la bonne idée d'être mineur, lui aussi. Quelques mois après son installation, Mary Ann se trouve un peu trop à l'étroit dans l'appartement. Il faut faire de la place. La sœur est bien gentille, mais elle freine les projets de notre redoutable veuve noire. Qu'à cela ne tienne, en quelques jours une fièvre gastrique la foudroie.

Enfin libérée de cette plaie, Mary Ann se montre très réconfortante avec le pauvre Frederick. Jusqu'à se retrouver enceinte. Pour la 11<sup>e</sup> fois. Afin de légitimer cet heureux évènement, Mary Ann se marie une quatrième fois.

Et par le plus grand des hasards, croise le chemin de son ancien amant, Joseph Nattress. Il se trouve qu'il habite dans un village voisin et, ce n'est pas négligeable, n'est plus marié. Mary Ann compte bien rattraper le retard et aller au bout

de ses projets. Toujours aussi persuasive, elle rapproche sa nouvelle famille de son amant et emménage à West Auckland. Mais son époux s'avère quelque peu gênant dans sa relation avec le beau Joseph. Dès qu'une assurance vie au bénéfice de Mary Ann et des fils de Frederick est signée, le jeune marié meurt dans des circonstances inexplicables.

Suivi de près par deux de ses fils, Frederick Jr. et Robert. Charles-Edward est résistant. L'ennui, c'est que, tant qu'il est vivant, l'assurance vie de son père lui revient.

En attendant de régler cette épineuse question, la voie est libre, son amant peut venir s'installer chez elle. Tous les deux vivent une jolie romance et ont un adorable petit garçon. Malheureusement pour Joseph Nattress, la collectionneuse se lasse vite et elle a des méthodes expéditives pour éconduire ses partenaires.

Au printemps 1872, il rejoint la longue liste des victimes de la foudroyante « fièvre gastrique », alors que la veuve noire s'amourache de son nouvel employeur, un agent des impôts, John Quick-Manning, qu'elle aide à se remettre de sa variole. Et, accessoirement, à passer de l'autre côté.

Mary Ann doit désormais régler le problème du dernier fils Cotton : de l'argent dort bêtement à la société d'assurances. Employée par un paroissien pour aider les infirmières, l'empoisonneuse, tellement habituée à son incroyable impunité, se laisse aller à quelques confidences. Naïvement, elle se plaint de la place prise par ce dernier garçon, toujours en travers de sa route. Le bon paroissien, Thomas Riley, lui propose, pour la soulager, d'embaucher Charles à l'hospice.

Mais il se voit refuser poliment l'invitation, Mary Ann lui expliquant que son fils est très malade, dans l'incapacité de travailler. Et la malheureuse ajoute dans un sourire qu'il ne la dérangera plus longtemps, de toute façon.

Lorsque Riley apprend le décès du jeune Charles, il se rend immédiatement à la police et convainc le médecin d'attendre avant de faire le certificat de décès, ce fameux document qui débloque l'assurance.

L'enquête conclut à une mort naturelle. Mary Ann se justifie des accusations par un comportement entreprenant du paroissien, qu'elle a dû vigoureusement remettre à sa place.

Mais son nom est désormais connu. La presse s'intéresse de près à cette curieuse femme qui déménage souvent, a eu 4 maris et enfanté 12 fois ! Le léger problème est que parmi tout ce beau monde une seule personne est encore vivante. Une épidémie de « fièvre gastrique » semble emporter tous les proches de Mary Ann Cotton.

Les rumeurs pressantes forcent les enquêteurs à renouveler leurs investigations. Un médecin légiste découvre des traces d'arsenic dans le corps du garçonnet.

Mary Ann est enfin arrêtée, jugée et condamnée pour le meurtre de Charles Cotton.

La redoutable veuve noire est pendue sur la place publique le 24 mars 1873 dans le comté de Durham. Pas moins de 21 personnes auraient succombé à la fameuse fièvre gastrique.



## Amelia Dyer

### La fermière de bébés

**L**a péniche, tractée par un bateau à vapeur, vogue paisiblement sur la sombre Tamise. Sous la brume épaisse, les grises façades londoniennes sont à peine perceptibles. Le printemps ne semble pas encore décidé à prendre ses quartiers dans la plus grande cité du monde ; la pluie tombe sans discontinuer depuis l'aube. En ce début de matinée, le fleuve est encore préservé de l'agitation bourdonnante de la ville. Les rares âmes que l'on peut croiser sont les dockers qui embauchent à 5 h, et quelques prostituées terminant leur nuit sur les quais endormis. Bientôt, les rues grouilleront des Londoniens pressés, cachés sous des parapluies noirs, remontant les grandes avenues victoriennes.

Sur la proue du navire marchand, le béret bien enfoncé sur les oreilles, les mains sur le gouvernail, l'équipier scrute le ciel à l'affût du moindre rayon de soleil qui percerait les lourds nuages. Un morceau de tabac coincé derrière les dents,

il chique machinalement pour apaiser sa nervosité. Soucieux, le commandant de bord se demande s'il parviendra à rattraper le retard. Il devait quitter le dock de Sainte-Catherine à 6 h, mais, une demi-heure après, les cargaisons étaient toujours à quai. Les gars n'étaient pas décidés à se mettre au boulot. Il est maintenant près de 7 h, et l'embarcation n'a pas encore quitté la capitale. Le temps de décharger sa marchandise à Reading, tout de même à 65 kilomètres de Londres, et de faire le trajet du retour, c'est sûr, il ne sera jamais rentré à l'heure.

Habituellement, le capitaine ne se soucie pas trop de la ponctualité ; c'est assez courant dans la profession. D'ailleurs, il ne rechigne pas à prendre le petit remontant offert par les dockers avant le départ. Mais aujourd'hui, le 30 mars 1895, est un jour particulier.

Sa fillette va souffler sa troisième bougie, et il lui a promis d'être là pour fêter cet heureux évènement. L'équipier est un cœur tendre, et pour rien au monde il ne raterait l'anniversaire de ses enfants. Que le temps passe ! L'homme se revoit, trois ans auparavant, lorsque sa femme souffrait en couches et qu'il se faisait un sang d'encre, seul sur son bateau.

Aujourd'hui encore il est seul, sur ce fleuve trouble, vaseux, à l'odeur pestilentielle. A la surface de l'eau opaque flottent de nombreux objets épars, déversés par les citadins. Des morceaux de ferraille, des tessons de bouteille, du vieux linge usagé, des tonneaux, des jarres s'amoncellent dans les fonds fluviaux. La Tamise, jadis si belle et lumineuse, est devenue la plus grande déchetterie de la capitale, si bien que l'on ne se promène plus guère sur ses rives, délaissées des bonnes gens et reléguées aux errants, aux vagabonds et aux filles de joie.

Il n'est pas rare de devoir dévier de son trajet pour éviter un tronc d'arbre ou une vieille armoire ; alors, lorsque le capi-

taine aperçoit une forme sombre, il s'en détourne presque instinctivement. C'est seulement une fois qu'il l'a dépassé que l'homme se demande ce que ce curieux paquet peut contenir. Assez épais, l'objet est soigneusement enveloppé de papier brun, le tout solidement ficelé, de sorte que l'on ne peut deviner ce qu'il dissimule.

Etrangement, ce ballot a priori anodin éveille l'intérêt de l'équipier, pourtant habitué à croiser des objets non identifiés. Son intuition le pousse à récupérer le paquet. Malgré le retard, il décide de rebrousser chemin pour satisfaire sa curiosité tout en émettant des hypothèses sur son mystérieux contenu. Et s'il s'agissait d'un objet de grande valeur, immergé accidentellement dans le fleuve ? Peut-être va-t-il retrouver une sorte de trésor, des bijoux précieux, ou encore le magot d'un larcin délaissé par précaution, des liasses de billets... Le capitaine qui gagne durement son pain depuis tant d'années se prend à rêver d'une découverte miraculeuse, qui pourrait changer le cours de sa vie. Les quelques minutes que dure la manœuvre, il imagine tout ce qu'il pourrait faire avec une telle somme : acheter une maison pour mettre sa petite famille à l'abri, couvrir sa femme de perles, de soie et de taffetas, investir de l'argent dans l'affaire, s'offrir une nouvelle carriole... Il ne faut pas beaucoup de temps à l'esprit pour se croire riche.

Mais ses rêveries s'interrompent lorsqu'il approche de la forme confuse. Il se trouve désormais à quelques dizaines de centimètres du paquet marron, et il n'est plus très sûr d'avoir eu raison de se fier à son intuition.

Vu de près, l'objet semble bien volumineux pour dissimuler des pierres précieuses ou des pièces d'or. Mais surtout, lorsque l'équipier parvient à le toucher à l'aide de sa perche, sa consistance est totalement inattendue. Déconcerté, l'homme ne peut contenir un mouvement de recul en voyant le bout du bâton s'enfoncer mollement dans le paquet.

Légèrement dégoûté, mais d'autant plus intrigué, le capitaine s'évertue à monter l'objet à bord. C'est tellement lourd qu'il ne peut le hisser avec sa perche. Il lui faut plonger les mains dans l'eau pour l'attraper avec force. Le contact avec le paquet est abominable. En le basculant à bord, l'homme comprend qu'il ne va rien découvrir de beau.

Mais, maintenant qu'il est échoué sur son navire, il ne peut plus reculer, il faut qu'il sache. Peut-être pour repousser le moment de se confronter à la réalité, l'homme se concentre d'abord sur le papier brun enveloppant le paquet.

Il lui semble reconnaître des inscriptions sur le fond apparemment uni de l'emballage. Délicatement, le capitaine décolle le morceau qu'il étudie attentivement.

Bien qu'elles soient délavées, les lettres sont reconnaissables. Le capitaine ne s'est guère trompé sur ce point : l'étrange paquet est signé. Une fois reconstitué, le message semble correspondre à l'adresse d'une femme, une certaine Amelia Dyer.

Le capitaine pressent qu'il ne devrait pas ouvrir le paquet, mais appeler directement la police. Seulement, il a déjà été trop loin et ne peut attendre plus longtemps pour connaître la vérité. Il souhaite en avoir le cœur net, tout de suite.

Avec un canif, il coupe les ficelles, déchire le papier sombre qui part en lambeaux. Un frisson parcourt l'échine du grand gaillard, son visage se crispe en une moue morbide avant qu'un hurlement ne sorte de sa bouche. Le cadavre d'une petite fille gonflé par les eaux gît sur le pont de sa péniche.

Les 15 000 policiers de Londres sont sur le pont. Londres est sens dessus dessous depuis la découverte du cadavre de la petite Helena Fry, le 30 mars 1895, sur la Tamise à Reading, au confluent de la rivière Kennet. La ville tout entière s'émeut de ce sordide fait divers qui n'est pas sans rappeler de sombres

heures, pas si anciennes. Le redoutable Jack l'Eventreur a meurtri la cité il y a maintenant huit ans. Personne ne souhaite revivre le climat délétère de ces années-là, lorsque chacun se sentait menacé, effrayé à l'idée d'être la prochaine victime du tueur sanguinaire. Si le criminel avait pour cible uniquement des prostituées, les bonnes gens ne pouvaient plus se sentir en sécurité entre les murs de leur vieille ville.

Et on a beaucoup critiqué la police d'avoir tardé à arrêter le tueur, à faire cesser le massacre.

C'est dire, si les bobbies – les flics londoniens – prennent au sérieux cette nouvelle affaire. D'autant que le meurtre d'un enfant est déjà perçu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme une abomination sans nom. Il leur faut au plus vite retrouver la piste du tueur, peut-être cette femme, dont l'adresse figurait sur l'emballage du corps de la fillette de 15 mois.

Mais les recherches longues et multiples sont pour l'instant infructueuses. Amelia Dyer est introuvable. A l'adresse indiquée, les enquêteurs découvrent une maison vide, sans aucun indice permettant de remonter sa piste. L'enquête de voisinage ne donne rien, et évidemment aucune empreinte n'a pu être relevée ni dans le logement ni sur le corps d'Helena.

Les Londoniens s'impatientent. Il devient de plus en plus difficile pour les bobbies de justifier la lenteur des recherches. On ne comprend pas comment une femme, dont le nom est désormais connu de tous, peut échapper si longtemps à la justice. Les fabulations vont bon train.

Pour les plus optimistes, Amelia s'est fait la malle et s'est recluse dans un petit village excentré, où personne ne s'intéresse à elle. Dans ce cas, les citadins peuvent dormir sur leurs deux oreilles : on ne s'en prendra pas à leurs petits.

Mais, pour les plus pessimistes, la tueuse d'enfants se cache dans la ville, parmi eux.

Sous un faux nom, elle continue à vivre comme si de rien n'était. Peut-être même, tout en continuant ses crimes, s'indigne-t-elle chez son commerçant de cette cavale éhontée, de cette femme redoutable, qui tue de sang-froid des êtres chétifs et fragiles.

Et en effet, la réalité est parfois plus cynique qu'on le croit. Quelques mois après la macabre découverte, il ne fait plus de doute que le décès de la petite Helena Fry est le fait d'un tueur en série déterminé à aller jusqu'au bout de ses pulsions destructrices.

Les corps de sept bébés seront retrouvés dans le fleuve londonien alors qu'on traque toujours en vain Amelia Dyer. La Tamise est désormais un effroyable cimetière d'enfants.

Et c'est seulement à 65 kilomètres de Londres, dans la fameuse ville de Reading, dans le comté de Berkshire, que réside la fugitive. Amelia Dyer mène paisiblement sa vie tout près de l'endroit où le corps de la petite Helena Fry a été retrouvé dans les eaux. Les affaires vont bon train pour la fermière d'un genre particulier. Car ce ne sont ni des moutons ni des cochons que la fermière élève, mais des bébés. Tous ceux dont personne ne veut, puisqu'ils sont le fruit de la honte et du scandale, des enfants qui ne pouvaient être reconnus sans provoquer le déshonneur de la famille.

Pour ne pas ternir une réputation fragile, ces femmes sans homme confient leur progéniture cachée à une brave dame qui accepte de s'en occuper. Moyennant finances. Dans l'Angleterre victorienne, où l'avortement et les enfants illégitimes sont proscrits, il n'est pas rare de rencontrer ces « fermières de bébés ». Si la démarche est loin d'être désintéressée, ces femmes jouissent d'une certaine reconnaissance de leurs concitoyens. La société se satisfait pleinement de cet arrangement plus ou moins légal, qui garantit le bon ordre moral

tout en évitant que ces choses honteuses ne s'ébruitent. A l'intérieur de ces fermes, ces petits « bâtards » sont en de bonnes mains et, surtout, ils ne risquent pas de salir l'image de qui que ce soit. Dans ces orphelinats particuliers, mercantiles, les enfants grandissent jusqu'à ce qu'un couple en mal d'héritier les adopte. Cela va de soi, en payant généreusement la brave fermière qui a accepté de s'occuper de ces pestiférés. Les fermières de bébés ne sont guère contrôlées par les autorités, puisqu'elles suppléent les pouvoirs publics en faisant le sale boulot. Chacun s'en accommode et on se garde bien d'aller fouiller de trop près dans leurs chaumières.

Voilà pourquoi Amelia a pu exercer sa drôle de profession en toute quiétude depuis maintenant 20 ans. A l'âge de 56 ans, la fermière n'a jamais vu un policier franchir le seuil de sa maison. Et les voisins, qui ne sont pas dupes de ses activités, ne cherchent pas à en connaître davantage.

Ils ont déjà bien à faire de leurs marmots pour aller se préoccuper de petits morveux dont personne ne veut. S'ils avaient été un peu plus curieux, les habitants du coin auraient peut-être eu des doutes sur la grandeur d'âme de la fermière de bébés. Parce que dans l'humble maisonnée de la marchande d'enfants, il n'y a pas de quoi se réjouir.

Et, même s'il ne s'agit que d'enfants illégitimes, leur sort ferait peine à voir aux braves paysans. Les petits sont entassés dans le grenier, à même le sol, et travaillent sans relâche du matin au soir. Ils ne sortent que rarement, et lorsqu'ils sont contraints d'aller dehors pour s'occuper des besognes courantes comme ramasser le bois ou s'occuper du potager, Amelia, de peur que l'on s'aperçoive de leur extrême maigreur, les emmitoufle sous d'épais tissus, hiver comme été.

Quand l'un des gosses est susceptible d'être acheté par une famille aisée, la fermière le gave jusqu'à ce qu'il soit présentable, qu'une fine couche de graisse dissimule ses côtes habi-

tuellement apparentes. Et puis, si elle ne trouve pas preneur, ce n'est pas bien grave, elle sait exactement comment se débarrasser des enfants gênants.

Depuis qu'on a retrouvé la petite dans la Tamise, Amelia redouble de prudence et change à loisir d'identité pour mener à bien ses projets. Généralement, la criminelle prend le plus grand soin à emballer ses proies.

Pour être sûre qu'il sombre au fond du fleuve, là où personne ne le trouvera jamais, elle accroche solidement au bout d'une corde une brique au paquet avant de le jeter à l'eau. Mais, ces derniers mois, les temps sont durs, et Amelia n'a pas gagné beaucoup d'argent. Les enfants ont perdu de leur valeur. Alors, elle doit se contenter d'une vulgaire ficelle qui a montré ses limites. Elle n'a pas résisté au poids et s'est rompue, laissant le cadavre remonter à la surface.

C'est par des petites annonces dans le journal local qu'Amelia recrute ses futures victimes. Comme celle qui attire l'attention d'Evelina Marmon, en novembre 1895.

Désespérée, la jeune femme vient de mettre au monde un enfant qu'elle ne peut garder. Naturellement, le papa n'a pas souhaité s'encombrer d'une femme sans dot, et encore moins d'un gamin sans nom.

Seule avec ce fardeau, Evelina est dans l'impasse. Elle a réussi à cacher tant bien que mal sa grossesse à son entourage, mais un nourrisson qui crie, c'est nettement plus difficile. Si jamais ses parents apprennent l'existence du bébé, elle est bonne pour faire la manche dans les faubourgs londoniens ou renflouer les rangs des prostituées.

Même si cela lui arrache le cœur de se séparer de sa fille, qu'elle a appelée Doris, elle n'a pas le choix. Leur seul espoir à toutes les deux de ne pas rater leur vie est que de braves gens acceptent de la recueillir et de la considérer comme leur fille.

Alors, quand elle tombe sur cet entrefilet dans la gazette municipale, Evelina ne peut y voir qu'un signe du ciel. Le message, limpide – « couple sans enfant adopte fille pour 10 livres » –, signé par Mary Harding, redonne le sourire à la jeune mère. Elle contacte l'auteur du message, qui lui donne rendez-vous dans un endroit neutre, une petite auberge du centre-ville de Reading. Le couffin sur les genoux, Evelina câline sa fillette une dernière fois. Une dame menue, d'une cinquantaine d'années, assez élégante, les cheveux gris relevés en chignon, s'assoit à ses côtés. Son visage, s'il est déjà ridé, est très chaleureux et inspire confiance à la jeune femme.

— Vous devez être Mary Harding ? Je m'appelle Evelina, et ma fille, Doris. Elle a à peine une semaine, et je ne peux pas la garder.

— Bonjour, mademoiselle, répond Amelia d'une voix douce. La petite Doris est adorable ! Mon mari et moi sommes désespérés de ne pouvoir avoir d'enfant. Il n'a pas pu se libérer pour vous rencontrer, mais il me fait confiance. Nous serions vraiment heureux d'offrir un avenir à cette fillette. Puis-je me permettre de prendre le bébé dans mes bras ?

Avec un pincement au cœur, Evelina tend son enfant à la dame et détourne son visage pour essuyer une larme.

— Ne vous cachez pas, ma mignonne, c'est bien naturel d'être un peu triste. Mais c'est plus raisonnable. Qu'en feriez-vous ? Je vous assure que je m'en occuperai comme de mon enfant.

— Merci, merci, lui répond la jeune maman dans un sanglot. Les adieux, c'est pas mon truc. Je m'en vais. Prenez soin de ma fille. Au revoir, madame.

— Mais, excusez-moi, vous semblez oublier un léger détail. Sur l'annonce, il était mentionné que vous vous acquitteriez d'une petite somme : 10 livres exactement. Cela me gêne de vous le demander, mais comprenez que c'est pour le bien de l'enfant.

Evelina repart seule en espérant de tout son cœur avoir pris la bonne décision. Cette Mary Harding n'a pas l'air méchante, et au moins, avec elle, sa petite aura un avenir.

Pas pour longtemps. Quatre mois plus tard, en mars 1896, les choses vont mal tourner pour le bébé. Amelia Dyer n'a plus que deux enfants à la ferme : Doris Marmon et Harris Simmons, qui n'a pas encore un an.

Vu leur âge, elle ne peut pas compter sur eux pour les travaux, et elle se retrouve seule à s'occuper de tout. Avec en sourdine les cris des petits, nuit et jour. Elle a beau les isoler au grenier, rien n'y fait, elle les entend toujours. Et ça commence à lui taper sur le système.

Et puis, les 10 livres pour les gosses, ils sont déjà dépensés depuis longtemps. Et deux bouches à nourrir, ça fait beaucoup. Cette année, le marché des bébés n'est pas bon ; c'est dur de refourguer la marchandise.

Elle pourrait faire un petit effort et les garder encore un peu en attendant d'éventuels acquéreurs, mais Amelia Dyer n'est pas très patiente. Et au bout d'un certain temps, les mêmes qu'elle a pu trouver charmants au début ne lui reviennent plus en peinture. C'est un supplice de leur donner le biberon et de les entendre geindre. Si bien qu'un matin de la fin du mois de mars, par une belle journée ensoleillée, Amelia décide qu'il est grand temps.

Minutieusement, la fermière de bébés enlève le lacet de sa bottine. Elle monte ensuite au grenier rejoindre les deux chérubins qui dorment encore. Sans la réveiller, Amelia place la cordelette autour du cou de la petite Doris et tire d'un coup sec. Elle répète ensuite les mêmes gestes avec Harris, puis redescend chercher un tapis.

Comme elle n'a plus de papier brun, elle sacrifie sa vieille carpe. Ensuite, soulagée d'un poids, la criminelle se prépare

son déjeuner. Il ne lui reste plus qu'à attendre la nuit pour se délester de son encombrant colis dans la Tamise.

La fermière n'aura pas le temps de publier une nouvelle annonce pour renouveler son stock. Le 4 avril 1896, les policiers repèrent enfin la redoutable tueuse d'enfants.

Après une longue traque et pas moins de sept corps retrouvés, les bobbies ont mis la main sur la fugitive aux multiples identités. Amelia Dyer est conduite au commissariat de Reading où elle ne tarde pas à avouer les sept meurtres qu'on lui impute.

Mais elle refuse de divulguer d'autres informations, et les bobbies ne parviennent pas à obtenir d'aveux supplémentaires. La fermière, qui exècre se soumettre à un pouvoir supérieur, tente de reprendre le contrôle de la situation. Par deux fois Amelia Dyer vient près de se suicider.

Quelques jours après son arrestation, une macabre découverte va allonger la liste des forfaits d'Amelia Dyer. Cette fois encore, il semble que la ficelle n'ait pas été de très bonne qualité. Le 10 avril, des promeneurs tombent sur l'ultime fardeau de la criminelle, qui s'est échoué sur les abords du fleuve. Les malheureux passants n'ont aucun mal à identifier ce que contient le vieux tapis mouillé. Harris Simmons et Doris Marmon sont les dernières victimes d'Amelia Dyer.

A peine un mois plus tard, le 21 mai 1896, a lieu le procès très attendu de la fermière de bébés. La vindicte populaire fait pression sur les assises pour que l'on punisse au plus vite l'ogresse. Son jugement sera expédié en seulement deux jours. Son avocat a bien tenté de plaider la folie, mais, face à l'horreur des crimes, le juge Hawkins condamne Amelia Dyer à la peine capitale.

Dans les couloirs de la mort, la condamnée noircit cinq cahiers de « sa dernière, véritable et unique confession » qu'elle

confiera la veille de son exécution au prêtre venu la confesser. Le lendemain, 10 juin 1896, à l'aube, Amelia Dyer est pendue à la prison de Newgate.

On ne connaîtra jamais avec précision le nombre de crimes commis par la fermière de bébés. Les chiffres des enfants illégitimes disparus alors qu'Amelia Dyer travaillait dans la région sont inconnus.

Mais en touchant de très près à ce qui nous paraît le plus inhumain, la criminelle a naturellement trouvé sa place, peu de temps après sa mort, dans la chambre des horreurs du musée Madame Tussauds, à Londres.



## Vera Renczi

### La mante religieuse de Roumanie

**A**ssise confortablement sur son vieux fauteuil rouge, Vera Renczi déguste une coupe de champagne sous la chaude lumière des candélabres. A l'abri de la chaleur étouffante de l'été, elle profite de la fraîcheur des murs épais, de l'ambiance paisible qui se dégage de cette pièce. Une odeur un peu rance de bois humide reconforte l'habitante des lieux. Elle aime à se sentir proche des éléments, que ses sens soient imprégnés par l'atmosphère si particulière de sa crypte, son havre de paix.

Dans ce sanctuaire, qu'elle a mis tant de temps à réaliser à son goût, Vera se sent bien. En paix avec elle-même, elle laisse aller ses pensées. A ces vieilles pierres, porteuses d'histoire, grandes et petites, qui se sont tramées entre les murs du château. A toutes ces personnes qui ont vécu ici, qui y sont mortes, laissant leur âme veiller sur les vivants.

De tout ce passé, Vera Renczi est très respectueuse, elle allume toujours avec beaucoup de cérémonie des cierges à

la mémoire des anciens et se recueille silencieusement dans les entrailles de sa forteresse, gardant pour elle ses nombreux secrets.

La châtelaine de Beckerek, petite ville serbe au fin fond de l'empire austro-hongrois, entend préserver sa précieuse crypte des regards indiscrets. Ce qui s'y passe ne regarde qu'elle. Et peut-être les nombreux fantômes de cette vieille demeure.

Née peu de temps après le début du XX<sup>e</sup> siècle, Vera grandit dans une famille aisée de la noblesse de Roumanie, dans le grand Bucarest. Par son père, un brillant homme d'affaires hongrois, Vera recevra beaucoup d'amour, mais aussi beaucoup d'argent. Le riche négociant tient à ce que son adorable fille ne manque de rien, quand bien même elle en deviendrait trop colérique, capricieuse, obstinée.

De sa mère, une somptueuse Magyare, Vera hérite une très grande beauté. Et dont elle compte bien se servir. Très tôt, la jeune fille au tempérament joueur, provocateur, cherche à connaître son pouvoir de séduction. Quel effet provoque-t-elle chez la gent masculine ? Cette question obsède Vera, dont le corps en se transformant laisse deviner de jolis appareils.

A la mort de sa mère, elle rejoint son père dans le domaine de Berberuk Mare. L'homme d'affaires a peu de temps à consacrer à l'éducation de sa fille, mais il peut aisément subvenir à ses besoins.

Alors, il l'inscrit au meilleur lycée de Bucarest, où Vera se concentre davantage sur les garçons que sur ses études. Élégante, raffinée et surtout charmeuse, la lycéenne suscite l'admiration de nombreux jeunes hommes, et également des autres filles qui espèrent profiter de ses précieux conseils sur l'art de la séduction. Mais Vera n'accepte pas n'importe quelle fréquentation. Elle trie avec précaution ses petites amies.

Il est hors de question que l'une d'elles attire plus de regards qu'elle. Alors, elle s'entoure de jolies filles, mais nette-

ment moins qu'elle, et s'amuse de la jalousie qu'elle devine dans leurs regards.

Si la fouguese Vera a déjà tant de succès auprès des hommes, c'est bien sûr grâce à sa grande beauté à laquelle peu résistent, mais c'est aussi parce qu'il est de notoriété publique que la jeune fille est ouverte d'esprit, peu regardante, volage. Alors qu'elle pourrait choisir ses conquêtes, Vera préfère les accumuler. Son appétit pour les hommes est insatiable.

La collectionneuse se lassant rapidement de ses amants, elle en change au gré de ses désirs. Mais ses jeunes collègues ne lui apportent bientôt plus satisfaction.

Vera veut jouer dans la cour des grands. Qu'à cela ne tienne, elle use maintenant de ses charmes auprès d'hommes mûrs, qui ont une situation et un bon salaire.

Alors qu'elle est encore sur les bancs du lycée, Vera est impliquée dans un scandale retentissant dans la petite bourgeoisie de Bucarest. La jeune Vera, désormais connue en tant que véritable croqueuse d'hommes, fait la première page d'un journal local, où il est question de mœurs légères. Des notables de la ville, banquiers et hommes d'affaires seraient mêlés à de vilaines histoires avec des mineures.

Cette réputation de jeune fille frivole ne plaît guère au père de Vera, le riche commerçant. Les échos de cette sordide affaire ont éclaboussé le nom du notable, pourtant bien installé dans la ville. Il faut calmer cette enfant au plus vite, avant qu'elle ne ternisse définitivement l'image de sa famille. Lui trouver un époux serait le plus sage. Mais comment va-t-il pouvoir marier une fille de si piètre moralité ? Il tente de la présenter aux fils de ses amis, mais, si plusieurs la connaissent déjà, aucun n'en veut pour épouse.

Heureusement, les charmes de la jeune Roumaine auront raison d'un riche banquier autrichien, Karl Schick.

Prêt à fermer les yeux sur la réputation sulfureuse de Vera, il l'épouse alors qu'elle vient d'avoir 18 ans. Peu de temps après les noces, elle met au monde un petit garçon, Lorenzo. Cette union tient du miracle pour le père de la jeune femme. Sa fille, si incontrôlable, semble enfin avoir trouvé la raison. Elle s'occupe sagement de son foyer, de son fils et de son époux. Il semble qu'elle ait renoncé définitivement aux autres hommes et à une vie dans le déshonneur.

Mais ce n'est pas exactement de cette façon que la jeune Vera ressent sa nouvelle vie. Si elle a en effet décidé d'en finir avec les aventures amoureuses, elle ne tarde pas à s'ennuyer sec dans son rôle de parfaite maîtresse de maison.

Enfermée toute la journée, Vera se renfrogne, s'enferme sur elle-même et devient de plus en plus méfiante. Karl s'absente trop souvent. Ce n'est pas normal. A force de macérer toute la journée entre ces quatre murs, elle finit par se convaincre que son mari va voir ailleurs. Comment peut-il oser lui faire ça à elle ? Alors que, pour lui, elle a renoncé à sa vie d'avant, une vie faite de plaisirs, de conquêtes, de proies.

Le temps n'arrange rien pour la jeune mariée qui se sent injustement délaissée par son compagnon. Son fils ne suffit pas à lui redonner le sourire. Vera est devenue une femme opiniâtre et très soupçonneuse.

Mais ses ennuis vont bientôt être réduits à néant. Elle ne va tout de même pas se gâcher la vie à cause d'un mauvais mari incapable de la rendre heureuse ! Non, ce n'est pas sa conception des choses. Il lui faut agir. Vite. Au cours d'un repas familial, Vera se montre étrangement attentionnée, tendre et aimante avec son époux, qui en est le premier surpris. Karl profite sans mot dire de ce soudain changement de comportement. Il n'ose en demander les raisons à son épouse, de peur

qu'elle ne se froisse. Il mange avec appétit le bon petit plat qu'elle lui a concocté et boit allègrement le vin qu'elle lui sert.

Le lendemain, Karl Schick disparaît dans la nature. Il s'est fait la malle, dira Vera à qui veut l'entendre. Voilà : non seulement son époux était infidèle, incapable de se tenir devant une femme, mais maintenant il l'abandonne, seule avec son fils. Décidément, on ne peut se fier aux hommes.

Quelque temps après l'étrange disparition de son époux, Vera expliquera qu'il est décédé dans un accident de voiture. Elle vient de l'apprendre et semble effondrée. En femme de bonne famille, elle respecte une période de veuvage en hommage à son défunt mari.

Mais, malgré le voile noir, ses grands yeux de biche font encore des ravages. Un an après le décès de son premier époux, Vera convole de nouveau avec un certain Joseph Renczi, bel homme, dont la situation est très confortable.

Son fils Lorenzo sous le bras, Vera s'installe sans tarder avec son nouveau mari, dont elle est tombée éperdument amoureuse. Mais ce qu'elle ne sait pas encore, c'est qu'elle n'est pas la seule à succomber aux charmes de Joseph. Et qu'il est loin d'être l'homme droit qu'elle s'imagine. Bien bâti, Joseph est un grand garçon blond, aux traits marqués, dont le sourire laisse rarement indifférent. Et, malheureusement pour sa femme, ou pour lui, c'est son petit péché mignon.

Lorsque Vera apprend les rumeurs qui circulent en ville sur le comportement volage de son époux, ses anciens démons reviennent au galop. Une fureur l'envahit ; elle s'en prend violemment à son mari en hurlant :

— Pourquoi faut-il encore que tout soit gâché ? Est-ce que tu cherches à me faire souffrir ?

— Mais non, ma mignonne. Ce n'est rien. Ce sont des brouilles, sans aucune valeur. Tu es ma femme, et c'est toi qui comptes.

— Mais alors, pourquoi me faire ça, à moi ? Je ne te suffis pas, c'est cela ?

— Voyons, arrête de dire des inepties pareilles. Calme-toi, tu ne te contrôles plus.

— Quoi ? Tu oses me parler de contrôle ? Alors que tu es incapable de te retenir si un jupon s'agite sous tes yeux ? Tu ne vauds pas plus que ce vulgaire cafard qui ne peut aller contre ses désirs, lance-t-elle froidement.

— Tes cris m'épuisent. Je me retire dans ma chambre. Nous en reparlerons à tête reposée. Tente de retrouver la raison. Tu es bien plus belle lorsque tu souris.

Vera ne parvient pas à se calmer. Une rage puissante s'installe en elle, qui ne la quittera plus. Mais pour qui la prend-il ? Une pauvre femme faible, qui se laisse faire ? Il ne sait pas à qui il a affaire. Certainement pas.

Résolue, Vera se renferme comme une coquille et ne reparlera plus de cet incident à son époux. Mais elle n'a pas dit son dernier mot. Alors que son mari continue de fréquenter ses maîtresses, Vera prépare consciencieusement sa redoutable vengeance. Les hommes ne sont donc que des bêtes, incapables de contrôler leurs pulsions ? Ils ne savent qu'assouvir leurs besoins impulsivement ? Eh bien, soit. Vera va faire comprendre à Joseph ce que ressent une femme trahie au quotidien. Et elle, elle n'agira pas sous l'impulsion, bien au contraire. Patiemment, méthodiquement. Pour que sa vengeance soit plus savoureuse.

Joseph Renczi semble satisfait de sa nouvelle vie. Une belle femme qui l'attend sagement à la maison, un travail inté-

ressant financièrement, mais surtout toutes ces jolies jeunes filles auxquelles il plaît encore. Finalement, son épouse s'avère plutôt résignée. C'est une bonne chose, car Joseph n'a pas du tout l'intention de renoncer aux plaisirs de la chair. Au péril de sa vie.

Ces derniers temps, Joseph, pourtant de constitution solide, se sent de plus en plus affaibli. Lui qui a toujours été en pleine santé se plaint de nombreux maux.

Des problèmes digestifs nouveaux le gênent, mais également des malaises répétés, et une grande fatigue qui l'anéantit. Inquiet, il se rend chez le médecin qui ne décèle aucune anomalie.

De son côté, Vera est très attentive aux soucis de son époux, elle se montre à l'écoute et tient à le soulager du mieux qu'elle peut.

C'est elle qui lui apporte chaque soir son infusion, recommandée pour la digestion, assure-t-elle. Les jours passent, et l'état de Joseph ne cesse de se dégrader.

Bientôt, il ne peut plus quitter le lit tant son état est faible. Il souffre chaque jour un peu plus malgré les remèdes distillés avec amour par son épouse.

Vera ne semble pas très inquiète par l'état de santé de son époux. Elle le soigne simplement avec patience, sans jamais se plaindre. Et veille à ce qu'il n'oublie pas de boire sa tisane avant de s'assoupir.

Après plusieurs semaines de longue et douloureuse descente aux enfers, l'homme pousse enfin son dernier souffle. La veuve éplorée se fait plaindre par son entourage qui admire le dévouement exemplaire de la jeune femme pour son époux. Jusqu'au bout, elle était à ses côtés.

C'est que, chaque soir, il fallait qu'elle soit près de lui. Pour le veiller, s'occuper de lui, refaire son lit. Et pour ajouter les quelques gouttes d'arsenic à son infusion. Celles qui allaient le tuer, mais à petit feu.

Une fois débarrassée de son deuxième mari, qui ne valait finalement guère mieux que le premier, Vera Renczi décide qu'elle a fait le tour du mariage. On ne l'y reprendra plus. En épouse exemplaire, elle porte le deuil quelque temps, puis s'envole pour Vienne. Elle a soif d'aventure, de nouveauté. Elle ne connaît que trop les grandes steppes dépeuplées de Roumanie ; Vera veut voir autre chose.

D'autant qu'elle a déjà usé beaucoup de ce qui était consommable. Les paysans ne l'intéressent guère, et elle a déjà rencontré tous les hommes de Bucarest qui valent le détour.

Dans la capitale autrichienne, la Roumaine se sent comme un poisson dans l'eau. Elle pavoise auprès des jeunes Viennois, tous plus beaux les uns que les autres.

Toujours aussi troublante, Vera parvient facilement à ses fins et se fait divinement entretenir par de riches banquiers prêts à tout pour séduire la madone. Ils l'amènent danser dans les bals de Vienne, écouter de la grande musique à l'opéra, déguster des mets de haute gastronomie dans les plus grands restaurants... Ses amants se démènent pour satisfaire la belle Roumaine, dont la réputation commence à se forger. Cette grande dame semble butiner les hommes les uns après les autres. Aucun ne tient face aux exigences de Vera Renczi.

Ce que ces messieurs ignorent, c'est qu'elle n'est pas seulement collectionneuse, c'est aussi une redoutable mante religieuse.

Si Vera Renczi apprécie sa nouvelle vie trépidante dans la capitale de la valse, sans engagement, libre comme l'air, elle

aime aussi à se retrouver dans la quiétude de son manoir, en Serbie. Elle s'y rend régulièrement pour se reposer quelque peu de sa vie agitée, et pour profiter du silence de ces grands espaces, vides d'hommes.

Mais la châtelaine ne raffole pas outre mesure de la solitude. Elle est ravie d'accueillir des amis, ou plutôt des amants. Ils ne sont pas tous conviés.

Vera doit être sûre que personne ne s'inquiétera de leur absence. Son nid d'amour doit rester secret, c'est son lieu à elle. Ils seront nombreux à se succéder dans le grand château.

Et s'il arrive qu'on lui demande des nouvelles de l'un d'eux, Vera s'épanche sur son sort. Elle n'a vraiment pas de chance avec les hommes : ils se servent d'elle et la délaissent comme un vulgaire chiffon. Mais elle ne peut se résoudre à renoncer à leur compagnie. Son manoir est désespérément triste s'il n'est pas occupé.

Voilà comment la Roumaine explique le passage furtif de ses visiteurs. Et personne ne semble s'étonner de ne pas les voir repartir du domaine. L'entourage de la châtelaine s'est accommodé de cette voisine si particulière, aux mœurs légères.

Si l'on doute des raisons invoquées par Vera sur le départ de ses amants, on suppose qu'elle les chasse dès qu'elle a obtenu ce qu'elle désirait. Ce n'est pas totalement faux.

En effet, la Roumaine ne s'encombre pas de ses amants éconduits, elle s'en débarrasse.

Le seul homme que l'on voit revenir chez cette femme au tempérament de feu est son fils, Lorenzo, avec qui elle s'est toujours montrée très affectueuse. Son père, Karl Schick, est décédé alors qu'il était encore en bas âge, ce qui l'a fortement rapproché de sa mère. Depuis, ils ont une relation très soudée, presque exclusive. Ponctué, bien sûr, des nombreux hommes de passage dans la vie de Vera.

S'il connaît l'appétit vorace de sa mère pour les hommes, lui a choisi de mener une vie plus calme, moins mouvementée. Un jour qu'il rend visite à Vera, Lorenzo s'étonne de ne pas la trouver dans les beaux jardins devant la vaste demeure. Habituellement, lorsque son fils doit venir, Vera est si impatiente qu'elle l'attend sur l'une des terrasses.

Lorenzo entre dans le domaine familial, qui lui rappelle d'agréables souvenirs, mais ne trouve sa mère ni dans les salons ni dans les communs. Son absence est assez curieuse, d'autant que de nombreuses affaires laissent penser qu'elle se trouve dans le château.

Elle doit être dans son jardin secret. C'est ainsi qu'elle nomme la crypte. En tout cas, elle lui a toujours strictement défendu d'y entrer. Enfant, redoutant les colères maternelles, il lui obéissait scrupuleusement.

Mais aujourd'hui qu'il est un homme, c'est différent. Elle pourrait lui faire partager certaines choses, lui ouvrir la porte de cette pièce si mystérieuse. Poussé par la curiosité, mais avec le sentiment de transgresser un immense interdit, Lorenzo décide d'aller à la découverte de cette crypte. Si sa mère s'y trouve, alors elle lui montrera ce que cette cave dissimule, et si elle n'y est pas, il se promet de ne toucher à rien et elle ne saura jamais quoi que ce soit de son escapade interdite.

En descendant l'escalier en colimaçon qui mène à la pièce cachée, Lorenzo sent sa gorge se serrer. Excité par ce qu'il va découvrir, il a en même temps terriblement peur d'être déçu. Cela fait tellement longtemps que le jeune homme fantasme sur le contenu si précieux de cette crypte qu'il risque de tomber de haut. Peut-être s'agit-il simplement de vieilles reliques sans aucune valeur. Et puis il ressent la même angoisse que lorsqu'il était un petit garçon et que sa mère lui ordonnait de ne la déranger sous aucun prétexte et de ne surtout pas entrer dans la crypte. Que va-t-il se passer si elle est là ? Comment va-t-elle réagir ?

L'atmosphère étrange qui se dégage à mesure qu'il se rapproche de l'endroit secret conforte une impression de malaise. Une lumière blanche et diffuse semble provenir de la pièce voûtée, et une forte odeur de bois humide le saisit. Qu'est-ce que cela peut être ? Pourquoi sa mère entasserait-elle du bois dans cette crypte alors que la remise en est pleine ? Face à la petite porte, usée par le temps, Lorenzo hésite.

Une forte culpabilité le pousse à rebrousser chemin. Lorenzo craint de violer l'intimité de sa mère. Il devrait remonter et l'attendre sagement dans l'un des salons. Et après il lui demanderait la permission de visiter son lieu à elle. Voilà ce qu'il ferait s'il était un bon fils.

Manque de chance, la curiosité l'emporte, et Lorenzo, dans un acte de rébellion intense, tourne la vieille poignée métallique. Dès l'instant où il pénètre dans la cave, il sait qu'il n'aurait jamais dû en franchir le seuil. L'ignorance est parfois préférable à l'effroyable vérité.

Quelques semaines plus tard, à une voisine qui s'étonne de ne plus voir Lorenzo au château, Vera explique que son fils est parti en voyage. Un très long voyage.

L'ingrat, lui aussi, a préféré abandonner sa pauvre mère. Elle qui a tant fait pour lui.

Vera Renczi poursuit sa vie paisiblement, cheminant entre Vienne et Bucarest, toujours à la recherche de nouvelles proies. La croqueuse d'hommes ne s'assagit pas avec l'âge, ses conquêtes s'enchaînent à un rythme effréné, les meilleures ayant l'honneur de visiter son havre de paix.

Triés sur le volet, les amants autorisés à pénétrer son château sont des hommes solitaires, dont les proches ne risquent pas de s'inquiéter de leur disparition. Jusqu'au jour où Vera commet une erreur impardonnable. Elle s'entiche un peu trop de la mauvaise personne.

Milorad, un banquier serbe, bien plus âgé que Vera, est un homme marié. Et sa femme est loin d'être naïve. Lorsque son époux prend prétexte de voyages d'affaires pour rendre visite à sa maîtresse, elle n'en pipe pas mot.

Si l'épouse trompée accepte tant bien que mal cette situation déshonorante, il en est tout autrement lorsque Milorad ne revient pas. Elle veut bien entendre qu'un homme puisse avoir une relation passagère, mais qu'il l'abandonne pour une autre, ça, non.

La brave femme mène consciencieusement son enquête et retrouve aisément la trace de Vera Renczi.

Elle en fait part aux gendarmes qui prennent au sérieux la déposition de l'épouse. Ils se rendent au château de Beckerek où Vera les reçoit avec beaucoup de courtoisie. Autour d'une tasse de thé, elle avoue aux représentants de la maréchaussée avoir connu un certain Milorad.

Mais dès qu'elle a su qu'il était marié, elle s'en est éloignée au plus vite, refusant de briser une union. Elle partage l'inquiétude des gendarmes quant à l'étonnante disparition de l'homme et leur suggère qu'il ait pu se donner la mort. Il lui aurait confié avoir beaucoup d'ennuis.

Les enquêteurs repartent bredouilles en gardant un souvenir très agréable de cette belle châtelaine aux manières si raffinées. Ils diront à l'épouse de Milorad que l'enquête s'oriente vers un suicide.

Pour la femme du disparu, cette hypothèse n'a aucun sens. Son mari était au contraire très heureux ces derniers temps, les affaires étaient prospères et, si elle en croit un billet retrouvé dans une poche de veste, sa relation avec Mme Renczi lui apportait entière satisfaction. Il semblait attendre avec enthousiasme ses prochaines escapades amoureuses. Il est hors de question qu'elle s'en tienne à cette version timorée.

Si les gendarmes ne prennent pas la peine de poursuivre leur enquête auprès de cette courtisane, elle partira elle-même à la recherche de son mari.

La ténacité de la femme de Milorad finit par payer. Elle découvre que la belle dame aux mille conquêtes a un passé pour le moins douteux. Que de malheureuses coïncidences dans la vie de cette femme ! Ainsi, de nombreux hommes qui l'ont fréquentée n'ont plus donné signe de vie. C'est le cas de ses deux époux, mais aussi de plusieurs amants, qui se seraient volatilisés dans la nature. Tout comme son fils, Lorenzo.

Forte de ces nouveaux éléments, la femme de Milorad retourne à la gendarmerie. Les enquêteurs ne peuvent fermer les yeux sur ces étranges disparitions en série. Ils décident d'interroger plus sérieusement la châtelaine et d'effectuer une perquisition dans sa grande propriété.

Vera Renczi les accueille beaucoup plus froidement. Bien moins à l'aise que lors de la première visite, la dame est confuse dans ses explications. L'un des gendarmes, qui n'est plus sous le charme de la belle Vera, enchaîne les questions dérangeantes :

— Où est Milorad ? Qu'en avez-vous fait ? On sait qu'il était avec vous le mois dernier. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

Acculée par ces questions accusatrices, Vera semble perdre contrôle. La panique se lit sur son visage. Avec véhémence, la châtelaine affirme aux gendarmes :

— Je ne connais pas Milorad, je ne l'ai jamais vu. Je n'ai aucune idée d'où peut être cet homme.

— Mais enfin, madame, la dernière fois que nous sommes venus, vous nous avez fait une déclaration écrite affirmant que vous avez eu une relation avec Milorad. Vous ne pourrez pas vous en sortir ainsi, madame. Et qu'avez-vous à nous dire de la disparition de votre premier époux, Karl Schick ? Et de celle de votre fils, Lorenzo ?

— Mais quoi ? Que dites-vous ? Mon mari s'est tué en voiture, et mon fils est en voyage. Ils m'ont tous abandonnée. Ce n'est pas moi, je n'ai rien fait. Je ne l'ai pas tué.

— Eh bien, on dirait que la parole se délie plus facilement, très chère. Pour l'instant, vous n'êtes encore accusée de rien. Mais trêve de bavardage. Faites-nous plutôt visiter votre demeure.

Vera balbutie quelques mots de protestation, puis, le visage baissé, résignée, elle devance ses visiteurs dans les sombres couloirs de son château. Alors que la visite touche à sa fin et que les gendarmes n'ont rien relevé de particulier, l'un d'eux s'étonne tout de même :

— Mais, madame, comment faites-vous pour chauffer cette grande demeure ?

— N'ayez crainte, répond-elle fièrement. Je dirige très bien cette maison.

— Je n'en doute pas. Seulement, je me faisais remarquer qu'il faut beaucoup de bois, tant les pièces sont grandes et les murs, froids. Je m'étonne de ne pas avoir vu de remise. Vous n'avez donc pas de réserves ?

— Mais si. Seulement, je ne pensais pas que cela vous intéresserait. Suivez-moi, je vous y conduis.

La remise se trouve juste à côté de la crypte secrète. En passant devant, Vera tremble. Vont-ils vouloir y entrer ? Mais le chef de la patrouille ne semble pas y prêter attention. Vera pousse un soupir de soulagement en remontant l'escalier, mais ce fouineur l'arrête brusquement :

— Madame, il me semble que vous avez omis une autre pièce. Cette petite porte à côté de la remise. Nous n'avons pas eu le plaisir de l'ouvrir.

Vera Renczi reste un instant immobile, puis se retourne, impassible. C'est donc la fin. Le visage dur, le regard glacial, elle entrouvre la petite porte rouillée et pénètre dans son

antre pour la dernière fois. En voyant le visage atterré des gendarmes, Vera pousse un grand rire, tonitruant, qui résonne sur les murs de cette crypte.

Elle se dirige directement sur son fauteuil rouge, allume les deux candélabres et, sans aucune gêne, se sert une coupe de champagne.

Les perles de sueur coulent dans le cou du chef de la brigade, pourtant un homme aguerri. Il ne peut s'empêcher un mouvement de recul. Ses deux autres collègues, livides, sont restés sur le seuil de la cave.

Au centre de la crypte, assise sur son fauteuil rouge, Vera Renczi trône. Autour d'elle, la pièce est remplie de cercueils. Pas moins de 32.

Vera Renczi propose à ses hôtes de trinquer et se lance dans ses explications :

— J'aime tant les sentir près de moi. Je ne pouvais pas me résoudre à m'en débarrasser autrement. Ils méritent respect et hommage, même si ce sont tous de fieffés goujats. C'est pourquoi je viens ici régulièrement me recueillir en leur mémoire. Vous vous demandez qui est là ? Eh bien, d'abord, mes deux époux qui ont eu l'affront de me tromper alors que j'étais prête à tout pour eux. Les hommes ne sont que des lâches, faibles et sots. J'ai pris beaucoup de plaisir à empoisonner mon deuxième mari en douceur. J'ai pu le voir diminuer lentement. Chaque soir, je lui mettais une goutte d'arsenic dans son infusion. Les autres, ce sont tous mes amants. Avouez qu'il y a là une belle collection. Certains étaient gentils, mais tous ont le vice. Alors, ils devaient être punis. C'est moi leur dernière femme, et c'est moi encore qui ai conçu leur dernière demeure. Le plus triste, bien sûr, c'est mon fils, Lorenzo. Quel dommage qu'il ait découvert cette crypte !

La redoutable mante religieuse, coupable d'au moins 35 crimes, sera condamnée à mort, mais cette peine n'étant plus

appliquée en Yougoslavie pour les femmes, Vera Renczi croupira le reste de sa vie en prison. On dit qu'elle proféra des délires de plus en plus violents, où elle communiait avec ses nombreux fantômes.

Transférée dans un asile d'aliénés, la tueuse aux 32 cercueils s'éteint peu avant la Deuxième Guerre mondiale.



## Les sœurs Papin

### Double meurtre en famille

Léa repasse consciencieusement le linge dans la buanderie lorsqu'elle est interrompue par le cri strident de madame :

— Veux-tu te dépêcher de venir, Léa ?

Surprise par l'intonation particulièrement excédée de sa patronne, la domestique s'empresse de se rendre au salon, où elle semble attendue de pied ferme. Il est rare que madame s'adresse directement à elle. Habituellement, les consignes sont annotées sur des billets transmis à sa sœur aînée. Pour déroger à cette règle, il faut que Mme Lancelin soit passablement irritée. D'un ton sec, elle s'adresse à sa servante :

— Pourquoi as-tu laissé traîner ce papier ? Ne sais-tu pas que j'ai horreur du désordre ? A quoi penses-tu que je te paie ?

Voyant son employée se recroqueviller sur elle-même, la propriétaire l'empoigne assez rudement par l'épaule et l'oblige à s'agenouiller. En la pinçant violemment, Mme Lancelin ordonne à Léa de ramasser le bout de papier négligemment laissé au sol.

Le soir venu, lorsque les tâches ménagères sont enfin accomplies, Léa est soulagée de se retrouver seule avec sa sœur dans leur petite mansarde. Les domestiques se dévêtent, enfilent leurs robes de nuit et se blottissent l'une contre l'autre dans l'un des deux lits étroits.

D'une petite voix, Léa raconte à sa grande sœur l'étrange incident survenu au cours de la journée. Révoltée, la jeune fille ne comprend pas que madame puisse la traiter avec si peu d'égards et espère bien que cela ne se reproduira plus. Avant de s'endormir, elle confie à Christine :

— Qu'elle ne recommence pas ou je me défendrai.

Cinq ans plus tard, la France entière découvrira que la jeune fille a tenu parole, et qu'il aurait peut-être mieux valu ne pas heurter la susceptibilité des sœurs Papin.

Les deux sœurs ne se quittent jamais. Elles ont depuis toujours une relation forte, qui s'est encore consolidée depuis qu'elles travaillent sous le même toit. Si elles sont parfois l'objet de railleries des domestiques du quartier qui les soupçonnent de s'adonner à des plaisirs incestueux, elles s'en moquent. Les deux sœurs se satisfont à elles-mêmes et, de toute façon, il n'y a pas de place dans leur couple fraternel pour un garçon.

Cette affection exclusive s'est construite bien qu'elles n'aient pas toujours grandi côte à côte. Placées çà et là par leur mère au cours de leur enfance, elles ont dû attendre longtemps avant d'être de nouveau réunies. Quelle aubaine que les patrons aient accepté de les avoir toutes les deux à leur service ! Depuis qu'elles travaillent dans cette maison, les sœurs sont comblées. Les employeurs sont très corrects, elles sont assez bien rémunérées et, surtout, elles sont ensemble. Maintenant, c'est certain, plus rien ne pourra les séparer.

C'est dans un petit village de la Sarthe, Saint-Mars-d'Outillé, que Gustave Papin fait la rencontre de la sulfu-

reuse Clémence Derée, plus de 20 ans auparavant. Timide et introverti, Gustave ne sait comment aborder la jeune femme aux mille conquêtes, au sujet de qui les commérages vont bon train. Touchée par cette démonstration d'amour transi, Clémence se laisse finalement courtiser.

Gustave est si éperdu de sa nouvelle amie, qu'il n'hésite pas à s'opposer vigoureusement à sa famille lorsqu'ils abordent le sujet fâcheux d'un éventuel mariage.

Mais les événements joueront en sa faveur, Clémence attend un enfant et il faut régulariser la situation au plus vite. Le jeune couple se marie en 1901, quelques mois avant la naissance de la petite Emilia, le 12 février 1902.

Si les débuts ont pu donner l'illusion d'une union parfaite, la réalité s'avère bien moins radieuse. Les envahissants défauts des deux êtres fragiles se font vite connaître. Clémence, qui pensait pouvoir mettre de côté son attirance pour les hommes, est bien vite rattrapée par le quotidien et ses ennuyeuses rengaines. La vie d'épouse aimante ne la satisfait guère.

Elle regrette ses anciennes amours et découche de plus en plus souvent. Son mari l'agace, sa fille l'importune ; moins elle est chez elle, mieux elle se porte. Il faut dire que Gustave ne sait pas trop y faire pour la retenir.

Sitôt le mariage consommé, cet homme faible, désespéré de ne pas plaire à sa femme, retrouve ses vieux démons. Dès la journée terminée, il passe plusieurs heures au bar pour boire une partie du salaire. Et sa chère et tendre ne l'attend pas sagement à la maison.

Clémence passe de plus en plus de temps à son bureau avec son employeur. Si bien que Gustave décide d'éloigner sa famille de Saint-Mars-d'Outillé et s'installe quelques kilomètres plus loin, à Marigné. Le petit appartement d'une seule pièce, vétuste, insalubre est loin de satisfaire son épouse. Révoltée d'avoir été trimballée contre son gré pour aménager

dans un logement si peu confortable, Clémence ne décolère pas contre son mari.

Mais, enceinte une nouvelle fois, elle est contrainte de se taire et d'accepter la situation. Un divorce n'étant pas envisageable, elle prend son mal en patience et se renfrogne davantage. Ce n'est pas l'arrivée de l'enfant qui lui redonne le sourire. Comme elle n'a déjà que peu de patience pour élever la petite Emilia, l'idée d'en avoir deux fourrées sous ses jupons est loin de la réjouir. Décidément, Clémence ne se sent pas l'âme maternelle.

Dès la naissance de la petite Christine, le 8 mars 1905, Clémence s'en désintéresse et exprime même le souhait de s'en débarrasser. Epuisée, la jeune mère n'a pas l'intention de se coltiner les deux mômes. Son mari, peu enclin à pouponner, propose de confier le nourrisson à sa sœur, une domestique qui saura très bien s'y prendre.

C'est ainsi que Christine Papin est recueillie par sa tante à son plus jeune âge. Si Isabelle l'élève comme sa propre fille, cette femme dure, intransigente lui transmet aussi une haine virulente des hommes. Ce sont des êtres incapables, lâches, dont il faut se méfier. Christine suivra toujours consciencieusement les conseils avisés de sa tante et se gardera bien de fréquenter des garçons.

Cinq ans plus tard, alors que les Papin cohabitent toujours tant bien que mal dans la petite chambre lugubre de Marigné, la famille s'agrandit encore. Le 15 septembre 1911, Léa vient au monde dans un climat délétère, sordide.

Ses parents se disputent de plus en plus violemment, les coups pleuvent fréquemment, et l'alcoolisme de Gustave s'est aggravé. Clémence ne supporte plus cet ivrogne de mari et veut entamer une procédure de divorce. Un évènement va grandement faciliter ses démarches. Une nuit, alors qu'elle

se lève pour nourrir la petite, elle entend de drôles de bruits qui ne lui semblent pas très catholiques. De l'autre côté de la pièce, elle aperçoit le gros Gustave écrasé sur sa fille aînée, jupe détroussée.

Voilà qui est une bonne raison de mettre enfin un terme à cette union. En 1913, le divorce est prononcé, et Clémence obtient la garde de ses filles.

Mais, si elle est enfin débarrassée de son mari, elle n'est pas pour autant prête à assumer son rôle de mère. La petite Léa ne l'incommode pas. C'est la seule qu'elle trouve mignonne et gentille. Elle veut bien la garder un peu avant qu'elle soit assez grande pour travailler.

Mais les deux autres ne lui inspirent vraiment rien. Christine, elle ne l'a jamais vraiment connue, et la grande l'agace avec ses airs de sainte nitouche.

Et puis, si Gustave s'en est pris à elle, ce n'est pas pour rien : Amélia a bien dû le chercher un peu. Elle a besoin d'être recadrée, cette gosse. Clémence décide d'envoyer les deux grandes, âgées de 11 et 8 ans, chez les bonnes sœurs. Au moins, elles y apprendront l'ordre et la morale.

C'est ainsi qu'Amélia et Christine entrent au Bon Pasteur, pensionnat réputé pour sa sévérité et la dureté de son enseignement religieux. Cette institution qui recueille des délinquantes et des filles abandonnées est aussi connue comme l'une des maisons de correction les plus strictes de la région. Les fillettes s'endurcissent rapidement en grandissant sous le joug des supérieures qui ne lésinent pas sur les nombreux châtiments corporels.

Alors qu'Amélia semble s'adapter aux rigueurs de la vie de pensionnaire, se prenant même de passion pour la foi et la religion, sa petite sœur est bien plus revêche à l'autorité des religieuses.

Nostalgique de la relation affectueuse qu'elle entretenait avec sa tante, Christine en veut beaucoup à sa mère de l'avoir envoyée dans cet endroit atroce. Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire qu'elle reste chez tante Isabelle ? Pourquoi diable s'est-elle soudainement souciée de son éducation, alors qu'avant cela elle ne s'en était pour ainsi dire jamais occupée ? La rancœur est tenace et se transformera au fil du temps en haine farouche.

Amélia entre dans les ordres dès qu'elle le peut, laissant à Christine le rôle d'aînée, qu'elle prend très à cœur. Curieusement, Christine ne ressent aucune jalousie envers la petite préférée de la fratrie, seule à grandir auprès de leur mère, épargnée des difficultés du pensionnat.

Au contraire, elle éprouve peine et inquiétude pour sa sœurette, contrainte de subir les sautes d'humeur de Clémence. Protectrice et affectueuse, Christine lui écrit régulièrement, passe tout son temps libre à ses côtés.

Persuadée de savoir mieux que leur mère ce qui est bon pour Léa, elle essaie de peser de tout son poids dans les décisions la concernant. Elle veille sur la cadette pour s'assurer qu'elle devienne une fille bien, qu'elle n'ait pas de mauvaises fréquentations, et surtout qu'elle ne suive pas le chemin néfaste de leur traînée de mère.

Dès qu'elles ont l'âge de se rendre utiles et d'apporter quelques francs, les deux filles sont envoyées dans des maisons du centre-ville. Chacune de leur côté, elles apprennent le dur métier de bonne à tout faire chez des propriétaires exigeants et peu commodes.

Les domestiques s'aguerrissent et s'aperçoivent bien vite que les riches ne leur valent pas forcément du bien. De servante à pauvre, il n'y a pas loin, et la méfiance à leur égard est de mise. Christine s'irrite de ce comportement

suspicieux des patrons, toujours prompts à fouiller ses poches, à vérifier ses effets personnels, à la traiter comme une vulgaire voleuse. D'ailleurs, cela ne se passe pas bien avec l'une de ses employeuses, chez qui elle reste à peine deux semaines.

Cette grossière bonne femme se permettait de lui faire des reproches, et Christine ne pouvait le supporter.

De toute façon, les deux sœurs changent régulièrement de maison, les gages perçus étant toujours considérés insuffisants par leur mère.

Si elles n'ont pas encore la chance d'être réunies, elles tâchent d'entretenir le lien précieux qui les unit en se fréquentant les jours de repos et en se confiant tous leurs secrets. Peu bavardes, elles ne sympathisent guère avec les autres employés de maison, préférant garder de salutaires distances.

Christine confirme son ascendance sur sa jeune sœur qui l'écoute toujours avec beaucoup d'admiration et d'affection.

Lorsqu'en 1926, Christine entre chez les Lancelin, elle décide de tout faire pour que Léa la rejoigne. Les gages qu'elle percevait sont tout à fait convenables, et ses patrons la traitent avec beaucoup d'égards. Ces gens riches auraient bien besoin d'une deuxième fille pour s'occuper de toutes les besognes ménagères dans leur grande propriété.

Si elle doit les convaincre de la nécessité de faire venir sa sœurette, il faut aussi faire entendre raison à leur mère. Le seul argument que cette bécasse est susceptible d'entendre est bien entendu d'ordre pécuniaire.

Au bout de quelques mois, la pugnacité de la jeune femme de 22 ans paie : Léa est embauchée chez les Lancelin.

C'est le début de six années d'un bonheur presque sans ombre pour les sœurs Papin. Inséparables, les employées de maison savourent leur promiscuité et renforcent leur complicité. Très appréciées de leurs employeurs, les bonnes se sont fait une place en or dans cette grande maison.

De la cuisine, du ménage ou du repassage, aucune de ces tâches n'a plus de secrets pour ces jeunes femmes fort compétentes. Si bien qu'en 1929, Mme Lancelin, touchée par l'attitude professionnelle et exemplaire de ses domestiques, plaide en leur faveur auprès de Clémence Papin, afin qu'elles perçoivent directement leur salaire.

Elles sont assez âgées et matures pour gérer leur argent et ne devraient plus avoir à demander l'aval maternel. Cette démarche fait montre d'un investissement particulier de la patronne envers ses employées.

Elle se soucie de leur bien-être, voire de l'amélioration de leur condition sociale. Mme Lancelin est si gentille que, lorsqu'elles se retrouvent dans l'intimité de leur petite mansarde, les sœurs l'appellent « maman ». Peu après cette émancipation financière, Christine souhaite aller encore plus loin dans l'acquisition de leur autonomie. Sans raison apparente, les sœurs coupent définitivement les ponts avec leur mère, Clémence, qui a pourtant été relativement proche de Léa, la petite dernière.

Mais il semble que la jeune fille ait changé de mentor : elle est dorénavant sous l'influence exclusive de sa grande sœur, si douce avec elle.

Au 6, rue Bruyère, l'ambiance est paisible en cette fin d'après-midi. Mme Lancelin et sa fille sont parties faire des emplettes en ville et, étant invitées à dîner chez des amis ce soir, elles ne repasseront certainement pas à la maison. Christine et Léa peuvent s'adonner à leurs tâches comme elles l'entendent sans avoir personne sur le dos.

Si elles n'ont pas à se plaindre de la façon dont elles sont traitées par les patrons, c'est tout de même plus agréable lorsqu'ils sont absents. Elles peuvent travailler à leur rythme, faire une pause quand elles l'entendent, se prélasser un moment dans leur mansarde avant de reprendre le service.

La vie est tellement agréable lorsqu'elles sont l'une avec l'autre, seules au monde dans leur petite bulle magique. Plus besoin de donner le change, d'être toujours impeccables, tirées à quatre épingles et serviables en toutes circonstances.

Quel plaisir aussi de cancaner un peu. De se raconter leurs petits malheurs – le fer à repasser qui fait encore des siennes, ou de pouffer en évoquant la jolie toilette de mademoiselle qu'elles n'ont pas réussi à ravoïr.

Parfois, Léa ose parler du petit voisin qui les regarde toujours avec beaucoup d'insistance, mais sa sœur le lui répète suffisamment : elle ne doit pas chercher à se rapprocher de lui. C'est un garçon et, comme tous, il essaiera d'abuser d'elle et de lui nuire.

Ensemble, toutes les deux, elles ne risquent rien. Mais si, par malheur, quelqu'un s'immiscitait dans leur duo, elles seraient perdues. Léa écoute sagement.

Certes, elle aimerait parfois rencontrer d'autres personnes, découvrir d'autres histoires, mais pour rien au monde elle ne prendrait le risque de décevoir sa chère sœur.

Il ne fait pas trop froid pour ce début de février, et Léa n'hésite pas à ouvrir grand les fenêtres pour aérer la maison bourgeoise. Les filles ont décidé d'expédier au plus vite les tâches courantes, afin d'avoir plus de temps, là-haut, à l'abri des regards.

Dès qu'elles en ont l'occasion, elles se réfugient dans ce havre de paix où personne ne vient troubler leur tranquillité. Elles peuvent y faire ce qu'elles veulent sans avoir à rendre de comptes. Elles sont si bien dans ce petit grenier qu'elles y passent tous leurs jours de repos, ne sortant que s'il y a des achats indispensables à faire.

Les patrons ne s'étonnent pas outre mesure de cette drôle de manie ; ils laissent les jeunes filles vivre à leur façon tant qu'elles s'acquittent bien de leurs tâches.

Aujourd'hui, jeudi 2 février 1933, le travail ne manque pas chez les Lancelin. Christine a une pile considérable de linge à repasser, et Léa a pris du retard sur le nettoyage des vitres.

Si elles veulent profiter de leur soirée en tête-à-tête, elles ne doivent pas chômer. Alors que Léa frotte vigoureusement l'une des fenêtres du grand salon, elle entend sa sœur jurer avec véhémence.

— Bougre de fer à repasser à la noix ! Il a lâché, le cochon.

Quelques instants après, les jeunes femmes se retrouvent plongées dans l'obscurité. Léa, peu à l'aise avec les situations imprévues, attend que sa sœur réagisse :

— Que se passe-t-il, Christine ? Pourquoi il n'y a plus de lumière ?

— Ça doit sûrement être le fer. Ma sœurette, les patrons ne rentrent pas avant ce soir ; on n'aura qu'à leur dire que les plombs ont sauté et qu'on a attendu qu'il fasse jour.

— Tu es sûre ? Madame va encore se fâcher si nous n'avons rien fait.

— Mais non, je te dis. Il ne se passera rien. Profitons de cet incident pour nous reposer toutes les deux. Ce n'est pas notre faute si ce fichu fer a tout fait péter !

Léa, comme à son habitude, n'ose contrarier sa sœur et la suit à l'étage. Les deux jeunes femmes se prélassent dans leur chambrette lorsqu'elles entendent le bruit de clé dans la serrure.

Ce n'est pas possible ! Madame avait pourtant signifié à Christine qu'elles iraient boire le thé chez Mme Audoire avant d'aller dîner chez les Chambon.

Pourquoi diable repasse-t-elle par la maison ? Elle ne leur fait pas confiance, voilà. Elle est venue vérifier qu'elles sont bien en train de travailler. Finalement, elle ne mérite pas qu'elles l'appellent « maman ». C'est une peste comme leur propre mère, comme les autres.

Léonie Lancelin et sa fille Geneviève sont ravies de leurs achats. Cette petite robe en soie qu'elles ont dégotée au rabais est un délice. Elle ira parfaitement avec les jolis souliers qu'elles ont trouvés la semaine dernière. Geneviève sera la plus délicieuse des jeunes filles lors de ce gala, le mois prochain ! Mère et fille ont préféré ne pas s'encombrer avec leurs cabas pour se rendre chez leurs amis.

Elles seront plus à l'aise les mains libres et, tête en l'air comme elles sont, elles risqueraient de les égarer bêtement. C'est plus prudent de repasser à la maison. Et puis cela permettra à Léonie de jeter un œil aux filles. C'est toujours bon de surprendre ses employées, d'observer leur réaction lorsqu'elles sont prises au dépourvu.

Ce n'est pas dans son habitude de contrôler les deux sœurs ; elles se comportent toujours très convenablement et n'ont jamais de retard dans les tâches domestiques. Mais il est toujours bon de montrer qui est le patron, d'affirmer son autorité en bouleversant un peu ce qui était prévu.

Lorsqu'elle ouvre la porte de chez elle, madame s'étonne de ne voir aucune lumière dans le vestibule. Les employées de maison seraient sorties faire des courses ? Cela ne leur ressemble pas. Même lorsqu'elles sont de repos, elles passent leur journée dans leur chambrette, au grenier.

C'est d'ailleurs assez curieux, et cela fait jaser dans le quartier : on se demande bien ce qu'elles peuvent y faire de si longues heures. Mme Lancelin dépose ses paquets à l'entrée et appelle ses domestiques :

— Christine, Léa, vous êtes là ?

Aucune réponse. Geneviève recherche l'interrupteur pour éclairer la pièce déjà sombre en cette fin d'après-midi d'hiver. Mais cela ne fonctionne pas. Irritée, elle s'en plaint à sa mère :

— Il n'y a plus de courant ! Qu'est-ce qu'elles ont encore bien pu faire ?

Léonie s'agace pour de bon. Quel toupet ! Les bonnes ont profité de leur absence pour se promener alors que rien n'est fini dans la maison et qu'il n'y a plus d'électricité ! Elles se fichent vraiment du monde et méritent d'être réprimandées.

Léonie Lancelin monte à l'étage, guidée par son intuition. Les sœurs se sont peut-être accordé un moment de tranquillité dans leur mansarde au lieu de terminer leurs tâches. En grim pant l'escalier précautionneusement, Mme Lancelin, excédée, appelle une nouvelle fois ses employées :

— Christine, si tu es là, réponds-moi. Et descendez tout de suite de votre cachette ! Nous avons des choses à voir ensemble.

— J'arrive, madame, répond Christine d'une voix très assurée.

La jeune servante prend tout son temps pour descendre les quelques marches qui la séparent de sa patronne, ce qui a le don de mettre madame hors d'elle. La faible lueur contraint les deux femmes à se rapprocher l'une de l'autre.

Léonie est étonnée de l'arrogance qu'elle perçoit dans les yeux de son employée.

Elle n'a pas l'air prête à présenter la moindre excuse. Dans la pénombre, juste derrière son aînée, se tient Léa, confuse, les yeux baissés.

— Veux-tu m'expliquer ce qui se passe ici ? Qu'est-ce que vous faites dans votre chambre alors que la maison est loin d'être intacte et qu'elle est plongée dans le noir ?

— C'est le fer, madame. Il fonctionne plus. Et par sa faute, les plombs ont sauté dans la maison.

— Et tu comptais faire quoi exactement ? Attendre que cela se remette en ordre tout seul, grande bécasse ?

— Je ne permets pas à madame de me parler comme ça. On s'est dit, ma sœur et moi, qu'il serait plus facile de repasser au grand jour, demain. Voilà, madame. Et vous, pourquoi

vous êtes revenues ? Vous ne deviez pas repasser à la maison. On devait être tranquilles, Léa et moi.

— Non, mais, pour qui tu te prends, petite impertinente ? C'est chez moi ici. Je peux y venir quand je l'entends. Ce n'est quand même pas une femme de chambre qui va me dire ce que je dois faire ! Dépêche-toi de t'excuser, parce que je ne te paie pas pour te vautrer dans un lit toute la journée !

Les joues de Christine s'empourprent et sa voix devient stridente :

— Taisez-vous, je ne peux plus vous entendre. Vous êtes comme les autres, une sale mégère.

Mme Lancelin, profondément choquée par cette insulte, saisit son employée par l'épaule, mais celle-ci attrape fermement son bras, recule vigoureusement et se met à hurler de fureur.

En entendant les cris, Geneviève rejoint hâtivement sa mère sur le palier du premier étage et tente de calmer la domestique, hors d'elle. Loin de l'apaiser, l'intervention de mademoiselle rend Christine folle de rage.

Sans prévenir, la jeune femme se jette sur sa patronne, agrippe son visage et lui arrache violemment un œil. Geneviève, tétanisée de douleur, se recroqueville alors que son agresseur jette son trophée dans l'escalier.

Ensuite, d'une voix haut perchée, mais très ferme, Christine ordonne à sa sœur :

— Léa, fais la même chose à madame. Arrache-lui ses yeux !

Léonie Lancelin, sous le choc, n'a pas le temps de se protéger. Une furie lui saute au visage et s'évertue avec acharnement à extirper les globes oculaires de ses orbites. Hurlant de douleur, la femme s'agenouille au sol et tente de se rapprocher de sa fille.

Léa regarde sa sœur et semble attendre les instructions. Christine se met à cogner sur les deux femmes à terre, à coups de poing et de pied, rejointe bien vite par sa cadette. Soudain, elle descend précipitamment les marches et revient quelques instants plus tard, les mains chargées.

Un marteau et des couteaux de cuisine en main, la jeune femme est armée pour faire un véritable carnage.

Tendant l'un des instruments à sa sœur, Christine lui ordonne de massacrer leurs patronnes. Démente, mais très méthodique, la domestique relève la jupe de mademoiselle et lui taillade les fesses. Léa l'imité en abaissant le pantalon de sa patronne.

Mais elle se fait reprendre par Christine qui lui fait remarquer que son couteau ne coupe pas. Obéissante, la jeune fille redescend en chercher un plus affûté à la cuisine et revient prêter main-forte à sa sœur.

Lorsqu'elles ont terminé leur abominable forfait, les jeunes femmes redescendent tranquillement à la salle de bains et se lavent. Une fois propres, elles vont se réfugier dans leur petite chambre qu'elles ferment à clé et s'allongent l'une contre l'autre dans l'un des petits lits.

Les sœurs Papin ont agi avec la détermination et le savoir-faire qu'il est conseillé d'avoir dans les manuels de cuisine du début du siècle pour préparer les lapins. Avec méthode et précision, elles ont assommé, énucléé, tailladé, dépouillé, saigné leurs victimes avant de tout nettoyer.

Quelques heures plus tard, René Lancelin retourne chez lui, étonné de ne pas voir arriver sa femme et sa fille chez ses amis, les Chambon. Il trouve porte close.

De plus en plus inquiet, M. Lancelin décide de se rendre au commissariat dans la soirée.

Le greffier Bouttier, ainsi que deux gardiens de la paix, Ragot et Vérité, accompagnent le plaignant à sa demeure. Redoutant une fuite de gaz, les agents entrent dans le domicile par la maison voisine.

Ne pouvant actionner la lumière, les policiers utilisent des lampes torches pour visiter les lieux.

Tout semble normal, si ce n'est le tiroir de la table de la cuisine qui est grand ouvert, dévoilant une batterie de couteaux à découper la viande. Les hommes poursuivent leur exploration en empruntant l'escalier.

Soudain, ils s'arrêtent net. Un œil humain se trouve sur la marche devant eux. Horrifiés, ils continuent leur ascension non sans appréhension. Une vision d'horreur les attend sur le palier du premier étage.

Les corps de Mme Lancelin et de sa fille gisent sur le sol, affreusement mutilés.

Persuadés de trouver les cadavres des deux autres occupantes de la maison, les gardiens de la paix fouillent les chambres de l'étage. Ne trouvant rien, ils montent au grenier et tournent la poignée de la petite mansarde.

Elle ne s'ouvre pas. Etonnés, les policiers forcent la porte et découvrent avec stupeur les deux sœurs, bien vivantes, confortablement installées dans le petit lit. Interrogées, elles avouent sans difficulté le meurtre de leurs patronnes. Celles qu'ils redoutaient être les victimes supplémentaires d'un forcené s'avèrent être les criminelles.

Cette sinistre affaire fera grand bruit dans les mois et les années qui suivent. Des réactions très fortes et violentes s'opposent face à ce double meurtre.

D'un côté, on s'indigne de l'horreur exacerbée de ces crimes perpétrés sans aucune raison, par ces deux sœurs au comportement douteux, et l'on exige leur mise à mort.

De l'autre, on cherche à instrumentaliser ce fait divers à des fins intellectuelles ou politiques. Ce serait ainsi la révolte de la classe laborieuse face à l'exploitation du patronat.

Les surréalistes, certains psychanalystes tels que Jacques Lacan, ou encore des écrivains se prennent de passion pour l'affaire Papin, cherchant les causes non dites, cachées de ce passage à l'acte fou.

Le procès est donc à la fois très attendu et redouté par la population française. L'opinion veut que justice soit faite, mais aussi souhaite obtenir des éclaircissements sur ce crime insensé, d'une violence inouïe.

Il semble que l'instruction et les expertises psychiatriques n'aient pas beaucoup cherché à obtenir des informations précises sur les circonstances, une éventuelle démence, les antécédents familiaux et autres éléments du passé des jeunes femmes qui expliqueraient leur comportement.

Beaucoup évoquent une parodie de procès dont le seul objectif a été de punir au plus vite les auteurs de ces crimes affreux.

Le 29 septembre 1933, le verdict tombe, implacable : Christine Papin est reconnue responsable de ses actes. Elle est condamnée à la peine de mort pour le double meurtre de Léonie et Geneviève Lancelin.

Sa sœur, Léa, n'est condamnée qu'à 10 années de travaux forcés, et 20 années d'interdiction de séjour pour collaboration à un meurtre. Sa responsabilité n'a pas été totalement retenue puisqu'elle aurait agi sous l'emprise de sa sœur.

Graciée par le président Albert Lebrun en 1934, Christine Papin verra sa peine commuée aux travaux forcés à vie, à la prison centrale de Rennes.

Dépressive, la jeune femme refuse de s'alimenter et sera transférée dans un asile d'aliénés de la région.

Trois ans après sa condamnation, Christine Papin s'éteint en 1937. Sa sœur Léa retrouvera sa mère, puis sera hébergée par un couple qui s'occupera d'elle affectueusement tout au long de leur vie, la présentant plus tard comme la troisième mamie de leurs petits-enfants.

Léa Papin décédera en 2001 à l'âge de 89 ans.





# Violette Nozière

## Parricide et empoisonnement

**A**u seuil de la mort, Violette est apaisée. Ses proches la soutiennent avec tant d'affection et de dévouement qu'elle a presque hâte d'en finir pour les laisser vivre. Ses os sont très douloureux, elle ne peut plus guère bouger ses membres endoloris, mais la souffrance est peu de chose lorsque l'on est aimé si tendrement. Il y a peu de temps que Mme Nozière est alitée. Jusqu'au bout, cette femme robuste a lutté contre la maladie en s'efforçant de paraître enjouée, volontaire et autonome. C'est elle qui tient la maison depuis l'accident qui a emporté son mari quelques années auparavant, et Violette n'entend pas laisser les choses se dégrader. Courageuse et tenace, elle n'est pas femme à s'avouer rapidement vaincue. Si bien que ses enfants et sa vieille maman étaient loin de soupçonner le véritable état de santé de Violette Nozière. Seule la religieuse, qui la veille depuis le déclenchement de la maladie ravageuse, sait que les chances de survie de la pauvre dame sont minimales.

Malheureusement, aucun traitement n'existe contre la décalcification des vertèbres lombaires. Alors, la sœur offre un soutien moral à cette pauvre dame et tente de soulager ses souffrances tant bien que mal. Violette ne se plaint guère, mais les douleurs osseuses peuvent être terribles.

Pourtant, elle refuse obstinément de prendre des calmants qui pourraient entamer sa lucidité. Elle ne veut pas se voir fléchir dans les yeux de ses proches et entend bien garder jusqu'au bout son rôle de maîtresse de maison. Son souhait le plus cher est d'épargner sa famille.

Elle voudrait presque leur cacher la vérité pour alléger leur peine. Mais dans cette famille désormais unie, les liens sont forts, et chacun sent qu'il faut profiter des derniers instants de Mme Nozière.

Violette n'a pas peur de la mort. Sa vie aura été brève, mais presque heureuse. Songeuse, la malade s'étonne d'avoir si bien réussi ce qu'elle a entrepris. A 51 ans, elle est à la tête d'une belle famille de 5 enfants, qui arpentent maintenant seuls les chemins sinueux de l'existence. Si la vie ne l'a pas épargnée des souffrances, notamment en lui prenant son homme bien trop tôt, son mariage était une belle réussite.

Affectueux et compréhensif, Pierre Garnier était, avec beaucoup d'amour et de tendresse, de tous ses combats. Les nombreux restaurants qu'ils ont gérés à Paris, puis en Normandie, ont tous été des succès. Les clients s'y sentaient bien et venaient nombreux. Au terme d'une vie compliquée, mais très riche, à force de labeur et de détermination, Violette est parvenue à construire quelque chose. Elle peut partir sereine. Ses enfants auront toujours un toit sur leur tête.

Et puis sa chère maman est à ses côtés. Quel soulagement d'être réconciliées avant de mourir. Cette vieille dame, avec qui elle a eu tant de difficultés par le passé, est maintenant sa confidente, son soutien le plus infailible.

Sa mère, Germaine Nozière, reste de longues heures à son chevet, lui tenant la main sans mot dire. La parole n'a jamais été leur fort à toutes les deux, mais elles ont su se comprendre autrement, dans les silences et les regards. Comment Violette aurait-elle pu imaginer un seul instant une fin si heureuse ?

Perdue dans ses pensées, elle a le regard flou et fait peu attention aux soins prodigués par la bonne sœur. Celle-ci essaie de faire parler la mourante, de recueillir ses sentiments, mais aujourd'hui, Violette est silencieuse. Elle ne semble pas vouloir se confier ; alors, la religieuse n'insiste pas et laisse la dame à ses souvenirs.

Mme Nozière se remémore son passé, les beaux moments, mais aussi les plus pénibles. Habituellement, elle chasse les mauvaises pensées, celles liées à son enfance, dans l'appartement exigü rue de Madagascar. Mais il semble que ses vieux démons aient décidé de troubler sa quiétude. Ou peut-être doit-elle faire le point avant de mourir. Se rappeler, même si c'est douloureux. Elle qui a toujours voulu tirer un trait sur cette période difficile est rattrapée sur son lit de mort. Les souvenirs désagréables s'invitent dans ses pensées, ses rêves parfois. Comme s'il fallait encore qu'elle paie.

Pourtant, tout cela est bien loin maintenant, et Violette quittera ce monde discrètement, comme n'importe quelle malade en fin de vie. Simplement entourée de ses proches à qui elle pourra faire des adieux sincères loin des regards curieux. Il n'y aura plus la cohorte de journalistes, prêts à relater le moindre de ses faits et gestes, et elle pourra reposer dans le caveau familial sans que soient mentionnées certaines pages sombres de sa vie.

Ses enfants, à qui elle n'a jamais rien dit, découvriront sans doute un jour le douloureux passé de leur mère. Mais pas de la bouche de Violette. Non, elle a trop fait pour les protéger, les épargner de ce qui s'est passé bien avant leur naissance.

Cela ne doit jamais leur porter préjudice ; les pauvres petits ne sont responsables de rien.

Sur son petit lit moelleux, dans la chambre coquette de sa maison du 14, avenue des Canadiens au Petit-Quevilly près de Rouen, Violette pousse son dernier souffle dans la nuit du 26 novembre 1966. Elle laisse derrière elle une famille éplorée, mais en paix avec cette femme au destin incroyable. Nombreux sont ceux qui l'accompagnent jusqu'à sa dernière demeure, tant elle a suscité la compassion au cours de sa vie. Comble de l'ironie, Violette est enterrée aux côtés de son père. Peut-être une réconciliation dans l'au-delà ?

Trente ans plus tôt, alors qu'elle n'a que 18 ans, Violette va prendre une décision qui changera irrémédiablement le cours de sa vie. Il faut dire qu'à l'époque les relations familiales sont nettement moins harmonieuses. Et Violette n'a pas encore le tempérament calme et apaisé qui a facilité sa fin de vie.

Cela fait trop longtemps qu'elle souffre silencieusement. Elle a appris à se contenir, à cacher ses chagrins et à donner le change auprès de ses petites camarades et de ses professeurs. D'ailleurs, personne n'a jamais pu lui reprocher quoi que ce soit. Violette a tout misé sur sa réussite scolaire, comprenant assez tôt que cela lui permettrait de rêver une autre vie.

Elle a obtenu son certificat d'études avec brio et poursuit son parcours scolaire au lycée Fénelon, à Paris, dans le Quartier latin. Si c'est une jeune fille discrète, elle sait se faire apprécier de ses amies et des garçons. Mais aucun n'obtient ses faveurs. La lycéenne est bien trop prise par ses études. Et par ses tourments violents. Les enseignants prédisent à cette jeune fille studieuse un avenir prometteur. Mais ils n'ont pas toutes les cartes en main. Personne ne peut soupçonner ce qui se passe derrière les murs de l'appartement familial.

Au début, Violette pensait que c'était normal, qu'une gentille fille se devait d'obéir à son père. Mais, avec le temps, les choses se sont éclaircies. En observant cette honte qu'elle peut lire dans ses yeux, au lendemain de leurs étranges séances, Violette comprend que Baptiste Nozière, chauffeur aux chemins de fer de son état, est un peu plus qu'un père pour elle. Le trop lourd silence qui règne dans la famille lui semble également révélateur. S'il s'agissait de pratiques banales, elles ne seraient pas si secrètes. Elle pourrait s'en entretenir avec lui, ou au moins avec sa mère.

Mais il semble qu'il n'est pas de bon ton d'évoquer certains sujets. La seule fois où Violette a tenté de se confier, sa mère s'est mise à pleurer et l'a intimidée de ne plus jamais prononcer de pareilles horreurs. Dépitée par sa réaction, la jeune fille comprend tout de même qu'il s'agit de choses terribles, qui ne devraient pas arriver. Après cet incident, Violette se sent honteuse ; tout cela doit être sa faute.

Et puis, depuis ce jour, sa mère a changé. Elle a perdu une certaine joie de vivre et semble toujours soucieuse. Violette s'en veut. Jamais elle n'aurait dû embêter sa mère avec ses petits tracas. Comment a-t-elle pu être si égoïste ?

Rongée de l'intérieur, Violette se referme sur elle-même et devient de plus en plus taciturne. Elle aurait dû être plus sage. Elle a certainement été une très mauvaise petite fille pour mériter un tel châtiment. Il faut donc qu'elle paie. Et puis surtout sans rien dire. Elle continue à travailler avec acharnement à l'école, mais plus rien ne semble la distraire. Elle se soumet désormais docilement aux désirs de son père, parce qu'elle croit légitime qu'on lui inflige pareille punition.

Et puis, au cours de sa 17<sup>e</sup> année, Violette Nozière change radicalement de point de vue. C'est une discussion un peu animée avec une petite amie de sa classe qui lui fait voir les évènements de sa vie d'un tout autre œil. Violette n'ose confier

directement ses secrets, tant elle redoute la réaction des autres, mais le poids est très lourd à porter, et d'une manière ou d'une autre il lui faut parler. Alors, elle évoque l'une de ses lectures où il est question d'une jeune fille qui s'est très mal conduite dans son enfance. En guise de punition, elle doit faire de drôles de choses avec son père. Sa copine ne semble pas comprendre et pousse Violette à être plus explicite. Celle-ci explique donc pour la première fois la nature de cette relation incestueuse. Ce que lui impose son père chaque fois qu'elle se conduit mal.

À son grand étonnement, son amie se met subitement en colère. Comment Violette peut-elle dire qu'il s'agit de punitions ? Se rend-elle compte de ce que c'est ? La jeune fille du roman se fait violer par son père, et Violette tente de justifier cela ? Mais elle n'a vraiment pas de cœur et ne sait décidément pas de quoi elle parle.

Violette ne dit trop rien, mais se sent bouleversée par ce qu'elle vient d'entendre. Ainsi, elle ne serait pas forcément coupable de ce qui lui arrive, mais plutôt une victime.

Cette révélation soulage la jeune fille d'un poids infernal. Ce n'est plus sa faute si elle subit les assauts de son père, mais c'est la sienne, à lui, qui abuserait de son ascendance, de son pouvoir pour la détruire. La honte paralysante fait bientôt place à un sentiment plus sain : la colère. Comment cet homme dégoûtant a-t-il pu lui faire tant de mal depuis si longtemps, sans que rien ne l'arrête ? L'injustice de ce qu'elle a vécu lui apparaît dans toute son ampleur, poignante et envahissante. Il lui faut trouver un moyen d'arrêter cela.

Obsédée par la façon dont elle va pouvoir se sortir de cette situation inextricable, des idées noires se forment peu à peu dans l'esprit de Violette Nozière.

Depuis qu'elle a appris qu'elle était syphilitique, elle n'adresse plus la parole à son père. Elle en est certaine : il lui a transmis cette maladie honteuse. La colère se transforme en

une haine vengeresse à l'égard de cet homme qu'elle redoute plus que tout. Mais aussi contre sa mère, témoin silencieux de son malheur. Violette perd de sa réserve et se sent plus décidée que jamais à reprendre le contrôle des événements.

A cette époque, la jeune femme se réapproprie son corps et ses désirs. Elle fréquente un jeune étudiant en droit, Jean Dabin. Avec lui, elle apprend à retrouver le goût des choses et envisage même certains projets. Une seule ombre demeure au tableau : il ne lui est plus possible de supporter la présence de son père. Le voir la rend malade et, s'il s'aventurait encore une fois à vouloir abuser d'elle, elle perdrait la raison définitivement. C'est pourquoi ses idées de vengeance se font plus concrètes. Il lui semble que, pour vivre sa vie, elle doit régler ses comptes avec son géniteur. Cet homme lui a gâché son enfance, il n'aura pas sa vie.

Lorsqu'elle se réveille le 21 août 1933, Violette est déterminée. Elle ira jusqu'au bout de son projet, quelles qu'en soient les conséquences. Car elle ne peut plus revivre cette humiliation. Plus personne n'abusera d'elle au cours de sa vie. La seule solution pour que ce tortionnaire la laisse enfin en paix est la mise en application de son plan diabolique.

Et tant pis si elle doit en payer le prix en devenant orpheline. Ou en passant le reste de sa vie derrière les barreaux. Violette Nozière, âgée de 18 ans, est décidée ; il ne peut en être autrement.

Ce jour-là, elle déjeune comme à son habitude face à ses deux parents qui échangent leurs opinions sur la situation politique en Allemagne, un peu préoccupante. Un certain Adolf Hitler est arrivé au pouvoir, et les idées qu'il défend semblent pour le moins extrêmes. Violette laisse parler ses parents en songeant que ce sont les derniers mots qu'ils s'échangent. Elle a hésité, en concoctant son plan, à l'éventualité d'épargner

sa mère. Mais, d'une part, elle est en partie responsable, et, d'autre part, il lui semble inhumain de la laisser en vie, seule avec ses remords et sa culpabilité. Si elle aime beaucoup sa mère, cette solution lui paraît la plus juste.

Alors que ses parents terminent paisiblement leur repas en se plaignant du manque d'aération dans le petit appartement, Violette propose gentiment de leur préparer le café. Ces attentions sont rares et provoquent une réaction positive chez ses parents, plutôt habitués aux bouderies de leur fille. En servant le café, Violette ne peut s'empêcher d'êtreindre affectueusement sa mère et de lui poser un tendre baiser sur la joue. Qu'elle suppose être le dernier.

Germaine Nozière la regarde avec de grands yeux étonnés avant de se plaindre d'une soudaine douleur musculaire, très violente. Son époux, face à elle, n'a l'air guère mieux. Il bâille de nombreuses fois, puis s'écroule sur la table de la cuisine.

Violette contemple quelques instants ce qu'elle vient de faire de ses deux parents, essuie une larme et passe à la suite de son plan. Pour que tout fonctionne, elle ne doit pas prendre de retard. Elle se dirige vers les fenêtres du salon, qu'elle ferme malgré la chaleur étouffante de l'été.

Ensuite, la jeune fille rassemble quelques-unes de ses affaires, des vêtements ainsi qu'une ou deux photos, et sort pour la dernière fois de chez elle. Avant de fermer la porte, elle a vérifié que le gaz était bien ouvert.

Une semaine plus tard, Violette Nozière est arrêtée par la police, soupçonnée de l'un des crimes les plus redoutables : le parricide. Ses deux parents ont été retrouvés inertes dans leur appartement rue de Madagascar, alors qu'une fuite de gaz avait envahi le logement. Très vite, les secours tentent de réanimer le pauvre couple asphyxié.

Mais il est trop tard pour M. Baptiste Nozière. Il s'est éteint. Par contre, à force d'acharnement, les médecins parviennent à sauver in extremis Germaine Nozière, son épouse.

Lorsqu'elle a retrouvé ses esprits, elle dément catégoriquement avoir tenté de mettre fin à ses jours. Et raconte son dernier repas partagé avec son mari et sa fille, qui a curieusement insisté pour leur servir du café. L'autopsie sur le corps du défunt révèle la présence d'un somnifère en quantité importante, le Soménal. Les enquêteurs ne tardent pas à soupçonner Violette Nozière, seule personne présente au moment des faits.

Dès son interpellation, Violette avoue son rôle dans le meurtre de son père. Elle reconnaît avoir donné des somnifères à ses parents, puis ouvert le gaz dans le but de faire croire à un suicide. Mais les aveux de la jeune femme ne s'arrêtent pas là. Violette Nozière explique aux policiers la raison de son geste. A des inspecteurs incrédules, elle raconte tout ce qu'elle a enduré depuis l'âge de 12 ans en accusant directement son père de viol.

L'affaire fait très vite grand bruit. L'opinion s'empare de ce drame pour défendre des idées politiques. Tout le monde veut comprendre ce qui s'est réellement passé derrière les volets du petit appartement. On se demande, au café du commerce, comment un foyer apparemment uni peut engendrer une telle horreur. Ses propres enfants qui vous assassinent froidement, n'est-ce pas le comble de l'inacceptable ?

La société n'est pas prête à entendre les propos de Violette Nozière. A l'époque, le viol n'est pas reconnu comme un crime, et l'inceste est un sujet dont on ne parle pas. Une grande partie de l'opinion refuse de croire les propos diffamants de cette meurtrière qui, non contente d'avoir tué son père, tente en plus de salir à jamais sa mémoire.

Comment l'ordre moral bien établi peut-il être ainsi remis en cause par une jeune femme qui prétend non plus être coupable d'un crime absolument atroce, mais la victime de son père ? C'est l'hôpital qui se fout de la charité. Pour nombre de gens, cette affaire retentissante met en jeu les valeurs fondamentales de la société.

Et si l'on se prend de compassion pour une criminelle si machiavélique, qui cherche à retourner la situation à son avantage, alors tous les repères s'écroulent. Cette jeunesse d'après-guerre n'a vraiment plus de morale. Il y a quelques mois, on arrêtait les sœurs Papin pour avoir exécuté sauvagement leurs patrons, et maintenant voilà qu'on s'en prend directement à ses parents. Quelle époque !

Mais la société n'est pas uniforme, et de nombreuses voix se font entendre qui au contraire défendent ardemment Violette Nozière. L'opinion publique est divisée au sujet de cette affaire brûlante, dont l'enquête passionnera les foules. Pour une partie de la gauche française, la jeune femme devient le symbole des dérives de notre société à forte domination masculine. Et il faut entendre ce qu'elle a à dire. Les artistes se réunissent autour de la jeune parricide et lui apportent un soutien indéfectible, notamment les surréalistes qui écriront de nombreux textes pour défendre Violette. Aragon signe une chronique dans *L'Humanité*, appelant les gens à la pitié pour cette victime du patriarcat. Eluard laissera un poème en son hommage. Ces nombreux soutiens de personnalités influentes dans le milieu artistique français ne seront pas sans conséquence dans le destin de Violette Nozière.

L'affaire, surveillée de près par les journalistes, suscite un tel émoi dans l'opinion qu'elle prend une envergure nationale. On veut tout savoir sur cette famille décimée et sur le passé de la criminelle.

Les fréquentations de Violette seront examinées à la loupe, ses comptes en banque, soigneusement épluchés. Il ne faut rien laisser au hasard.

On confie la charge de cette enquête digne des plus grands criminels à l'éminent commissaire Marcel Guillaume, du 36, quai des Orfèvres. C'est lui qui avait mené les investigations des célèbres affaires de la bande à Bonnot, de Landru ou encore de l'assassinat du président de la République, Paul Doumer. La jeune Violette Nozière projetée sur le devant de la scène médiatique est également bien entourée : de grands avocats du barreau, tels que Me de Vésinne-Larue, assurent sa défense.

Jusqu'au procès très attendu, Violette aura fait la une de nombreux journaux. Ce fait divers, sordide parce qu'il touche aux non-dits les plus tabous de la société, passionne toutes les couches de la population, chacun ayant son point de vue sur la jeune parricide. Grâce à elle, la presse se porte bien.

Le 10 octobre 1934 s'ouvre à la cour d'assises de Paris le procès de Violette Nozière. Devant un auditoire écœuré, Violette renouvelle ses accusations à l'encontre de son père. Baptiste Nozière aurait abusé d'elle depuis ses 12 ans.

Ses révélations sont accueillies avec beaucoup de méfiance. La partie adverse refuse d'admettre ces circonstances atténuantes, jugeant qu'il s'agit de mensonges éhontés. Le véritable mobile serait bien plus crapuleux. On évoque à la barre la liaison de Violette avec un étudiant en droit, Jean Dabin, à la réputation douteuse.

Violette aurait entretenu son jeune amant en lui donnant de l'argent à plusieurs reprises. Elle aurait donc assassiné ses parents pour récupérer leurs 165 000 francs d'économies. Ajouté à cette motivation vénale, le portrait dressé par l'accusation de la jeune fille n'est pas brillant.

Violette serait provocante, libertine et voleuse, ce qui ne colle pas avec l'image de la victime pour qui elle veut se faire passer. Pour l'accusation, Violette Nozière est une jeune parricide machiavélique qui a soigneusement préparé son crime.

La mère de Violette, qui a échappé de justesse aux griffes de sa fille, s'est constituée partie civile. Coup de théâtre à la fin du procès, Germaine Nozière change de camp. Emue par les déclarations de Violette, elle lui pardonne et implore même la pitié pour sa fille :

— Pitié, pitié pour mon enfant !

Le verdict tombe le 12 octobre 1934, implacable. Les jurés n'ont pas été sensibles à l'appel de la mère de Violette et condamnent l'accusée à la peine de mort. Violette ne se décompose pas. Le visage pâle, le regard las, elle prononce simplement ces quelques mots :

— Je remercie ma mère de m'avoir pardonné.

La peine capitale sera commuée en prison à vie. En 1934, les femmes ne passent plus sous la guillotine. Violette Nozière passe les six années qui suivent sous les verrous de la centrale d'Haguenau en Alsace. Elle est ensuite transférée à la maison d'arrêt de Rennes à cause de l'avancée des Allemands.

Sa conduite en prison est exemplaire et lui vaut de meilleures conditions de détention. Ainsi, Violette parvient à se faire embaucher au service du greffier comptable de la prison, Eugène Garnier.

Grâce à ses nombreux soutiens dans le monde de l'art, de la politique, et même de la religion, Violette verra sa peine considérablement réduite. Sous la pression de l'Eglise, qui implore sa clémence, le maréchal Pétain réduit la peine de Violette Nozière à 12 ans de travaux forcés, à compter de sa condamnation en 1933.

Alors que les Français règlent leurs comptes avec ceux d'entre eux qui ont collaboré avec l'ennemi, Violette Nozière est libérée le 29 août 1945. C'est le début de sa nouvelle vie.

Quelques mois plus tard, De Gaulle lève même son interdiction de séjour sur la majorité du territoire. Violette, libre, peut enfin reconstruire sa vie. Et elle ne veut pas perdre de temps.

Un an à peine après sa libération, elle épouse le fils du greffier de la prison de Rennes, Pierre Garnier. Enfin heureuse, elle fonde une grande famille, où sa mère trouve naturellement sa place de grand-mère.

Mais il faudra attendre encore de nombreuses années pour que son combat prenne fin. Le 13 mars 1963, alors qu'elle est veuve depuis deux ans, la justice accepte enfin une procédure extraordinaire : la réhabilitation de Violette Nozière. Blanchie, un casier judiciaire vierge, la mère de famille peut définitivement tourner la page de son passé de criminelle.





## Nannie Doss

### La veuve noire joyeuse

**D**errière les murs froids de la petite cellule du grand centre pénitentiaire d'Alabama, la petite vieille, emmitouffée sous les deux couvertures réglementaires, grelotte du matin au soir. Elle a beau se plaindre, les matons ne veulent rien savoir. Le chauffage de la prison est contrôlé en fonction de la température extérieure et, à cette période de l'année, les détenus n'ont droit qu'à une seule couverture supplémentaire. Et ces courants d'air, alors, comment les éviter ? Eh bien, ma petite dame, il faut faire avec. Voilà ce qu'elle se voit répondre lorsqu'elle demande un peu de compréhension pour ses vieux os.

Mais cela fait peu de temps que Nannie Doss souffre autant du froid. Habituellement, c'est une bonne nature, robuste, qui supporte facilement les contraintes de la vie carcérale. D'ailleurs, les gardiens aiment bien la gentille petite mamie, toujours souriante, qui n'oublie jamais de leur

donner confitures et petits biscuits pour fêter Thanksgiving en famille. Cela fait plus de 10 ans que Mme Doss est derrière les barreaux, et les surveillants savent comme il est important pour elle d'entendre de jolies histoires de la vraie vie, pleines d'amour et d'enfants. Quitte à enjoliver un peu la triste réalité.

Alors, plusieurs gardiens se prêtent au jeu et, en échange de quelques biscuits, passent un peu de temps en compagnie de Nannie, lui montrent les photos de la petite dernière, lui racontent les derniers commérages en date dans l'établissement et écoutent ses précieux conseils sur les nombreux préparatifs du futur mariage des enfants. Avec le temps, Nannie Doss a même réussi à nouer des relations presque intimes avec quelques-unes de ses geôlières.

C'est pourquoi, maintenant qu'elle se sent si engourdie par le froid, le personnel de la prison, peu habitué à l'entendre gémir, se trouve fort surpris. S'ils ont bien essayé de lui apporter un peu plus de confort, dans les limites de ce qui est autorisé, les surveillants ont dû se rendre à l'évidence : la pauvre vieille s'affaiblit. Ils ont fait venir le médecin du centre pénitentiaire qui, après plusieurs examens, a rendu son implacable diagnostic : Nannie Doss souffre d'une pathologie incurable.

Transférée dans le service médicalisé de la grande prison, la mamie perd tous ses repères. Avec les années, Mme Doss s'était habituée à sa petite cellule et en avait recouvert les murs de jolis dessins d'enfants, de photographies lui rappelant son passé. Elle a conservé des objets, des bibelots appartenant à chacun de ses époux, et aime les regarder avec nostalgie, ou dérision. Que de souvenirs !... Nannie avait reconstitué un petit cocon dans lequel elle se sentait bien. Et puis, dans ce nouveau service, elle n'aura plus l'adorable visite quotidienne de ses geôliers, qu'elle écoutait avec envie et délectation. Comment pourra-t-elle s'enquérir des derniers potins du

service, des résultats scolaires de la fille d'untel, de la robe finalement choisie pour les noces ? Quelle tristesse de devoir déménager à son âge ! Ils veulent lui enlever sa famille d'adoption, celle qui a bien voulu d'elle. Depuis des années qu'elle est ici, Nannie Doss s'est résignée à finir ses jours à l'ombre, mais elle n'avait pas prévu de bousculer à ce point ses habitudes.

Sa nouvelle cellule ressemble à s'y méprendre à une chambre d'hôpital, et il n'y a rien que Nannie déteste plus que l'ambiance froide et aseptisée des hôpitaux. Elle préfère de loin l'étroitesse de son ancienne cellule, voire sa vétusté et sa saleté. Les murs salis, usés par le temps, recouverts d'innombrables gravures laissées par ses successifs habitants, sont bien plus attachants que les murs blancs immaculés de sa nouvelle loge.

Nannie Doss, pourtant si joyeuse, se laisse vite gagner par la déprime dans ce nouvel environnement. Il est difficile de se faire à un tel changement lorsqu'on n'est plus tout jeune, et que toute sa vie ne tient plus qu'à quelques objets, quelques personnes et tant de petites manies. Les jours passent, et l'état de santé de la détenue se détériore à vue d'œil. Elle n'a plus ni la force ni l'envie de se battre. C'est maintenant au tour de ses anciennes matonnes, attachées à la petite mamie, de lui apporter quelques biscuits. Mais elle n'a plus le goût aux sucreries. Nannie Doss en a fini avec la vie. Elle attend calmement son heure. La gentille grand-mère appréciée de tous au sein de l'établissement pénitentiaire termine sa vie comme elle l'a menée : avec courage et détachement. Beaucoup de détachement. Finalement, la mort est bien peu de chose.

Le plus terrible, c'est pour les proches. Heureusement, elle n'en a plus depuis bien longtemps.

En ce début d'année 1965, Nannie Doss s'éteint dans sa petite cellule de la prison d'Alabama, des suites d'une leucé-

mie foudroyante. Aussi foudroyante que les doses d'arsenic ingurgitées par ses 11 victimes. Quelle ironie tout de même, pour une veuve noire de son acabit, de mourir à cause d'un empoisonnement de son sang !

Onze ans plus tôt, Nannie veille son pauvre époux dans le petit hôpital de Tulsa dans l'Oklahoma. Il souffre d'affreuses douleurs gastriques depuis plusieurs jours, et aucun médicament ne suffit à le soulager. De plus en plus inquiet, Michaël Doss a fini par se rendre aux urgences malgré les railleries de son épouse. Nannie se moque souvent de son mari, trop enclin à se faire du mouron. Avec lui, la moindre migraine se transforme en tumeur cérébrale, et une simple indigestion devient cirrhose du foie. Il faut dire que Nannie Doss est loin d'être hypocondriaque. Si elle va une fois l'an chez le médecin, c'est bien parce qu'il n'y a pas d'alternative. Les petits maux ne méritent, pour cette forte femme coriace, qu'un peu de repos et une bonne tisane.

Lorsqu'elle apprend que son compagnon est allé encombrer les urgences de l'hôpital, Nannie sort de ses gonds. Quelle mauviette ! Ce pauvre petit père est déjà mourant alors qu'il n'en est qu'au tout début de son traitement ! Avec ce qu'elle lui a préparé, Michaël Doss va tenir encore au moins une semaine. Son dernier mari, lui, a souffert en silence de longues journées avant qu'elle décide d'augmenter la dose.

Les hommes ne sont vraiment plus ce qu'ils étaient. Une petite douleur au doigt de pied, et le monde s'écroule. Si elle se souvient bien, même son neveu a moins pleuré que cet idiot !

Nannie, excédée, prend sa petite voiture et se dirige à toute allure vers l'hôpital. Non pas pour rejoindre au plus vite son époux souffrant, mais afin de rétablir sa version des faits au plus vite.

C'est bien trop dangereux de le laisser seul parmi une horde de médecins qui vont aller fouiner dans tous ses recoins. Elle ne peut pas se permettre que l'équipe soignante mette son nez dans ses affaires. Il lui faut rétablir la vérité. Enfin, *sa* vérité.

Michaël patiente depuis plus d'une heure dans la grande salle d'attente pleine de monde. Des enfants crient, des vieillards gémissent. Toute cette cohue ne fait qu'alourdir les symptômes du pauvre Mike. Lui qui est déjà très sujet au stress, l'angoisse qui le saisit maintenant est intenable. L'ambiance glauque et pathogène de cette cour des Miracles est très communicative. M. Doss est convaincu qu'il ne ressortira pas vivant de cet endroit morbide. A présent, les douleurs le tenaillent. Courbé sur son fauteuil, il se demande quelle étrange maladie peut bien le faire autant souffrir. Peut-être est-ce encore, comme le prétend Nannie, l'une de ses stupides inquiétudes infondées. Ce ne serait alors qu'une simple indigestion.

Mais si c'est vrai qu'il est un peu douillet, aujourd'hui, ce n'est pas pareil. Jamais il n'a eu aussi mal de sa vie. C'est comme si ses boyaux allaient sortir de son ventre. Ou que quelqu'un lui donnait d'affreux coups de poignard dans les entrailles. Cette version n'est pas si éloignée de la vérité.

Michaël vient d'avoir sa femme au téléphone ; elle ne devrait plus tarder. La savoir à ses côtés sera déjà un grand soulagement. Bien qu'il sente que cette fois, c'est plus grave que ce qu'elle croit, sa présence rassurante et optimiste ne pourra lui faire que du bien. A condition qu'elle ne soit pas trop près de ses repas...

Nannie Doss est ce qui lui est arrivé de plus beau dans sa vie, à un moment où il n'y croyait déjà plus. La jovialité et l'enthousiasme peu commun de cette jeune veuve dynamique ont tout de suite charmé le vieux garçon.

En célibataire endurci, Michaël avait moult habitudes auxquelles il a dû renoncer pour séduire Nannie. Mais le jeu en valait largement la chandelle. Cette femme qui respire la joie de vivre lui apporte chaque jour un bonheur inespéré.

Avec elle, il a tout appris de l'amour et de ses multiples contours. Grâce à sa tendresse et son écoute, Michaël a su faire oublier très vite l'ancien époux de Nannie.

Cette pauvre femme n'a pas été gâtée par la vie. La veuve a également perdu son fils. Quoi de plus terrible pour une mère ? Le plus redoutable, c'est que ce n'est pas tout.

Si elle ne lui a parlé que de son dernier mari, il s'est aperçu que ce n'était pas le premier. Alors qu'il cherchait les documents nécessaires à la souscription de l'assurance vie pour sa femme, Michaël est tombé sur son livret de famille, où il a inopinément découvert qu'il était son cinquième époux ! Trois des quatre autres sont décédés.

Un peu vexé de ne pas avoir été mis dans la confidence, Michaël a vite pardonné à sa femme cette discrétion. Il respecte bien trop son chagrin et sa peine.

Depuis qu'il connaît le terrible passé de Nannie, il l'admire encore davantage. Comment réussit-elle à être toujours si enjouée, alors que sa vie n'a été qu'une succession de tragédies ? Cette incroyable force de caractère, si éloignée de son tempérament peureux et fragile, force le respect.

Pas une seconde le brave Michaël ne s'est posé la question du point commun entre les multiples décès qui ont frappé son épouse. La faute à la fatalité et aux caprices du ciel. Mais maintenant qu'il se retrouve aux urgences, M. Doss se demande si sa chère et tendre ne porterait pas un peu la poisse. Encore très loin de la soupçonner, il s'interroge juste sur cet implacable destin qui voudrait que tous les proches de Nannie périssent. L'affreuse loi des séries.

Alors qu'il se fait cette réflexion, Nannie déboûle dans la grande salle d'attente au pas de course. Lorsqu'elle le voit affalé sur son fauteuil, elle semble presque soulagée.

Pourtant, à voir sa tête déconfitte, il n'a pas l'air d'aller beaucoup mieux. Ce qui la rassure nettement est que personne ne l'ait encore ausculté. Nannie s'assied à côté de son époux et lui demande affectueusement :

— Alors, qu'est-ce que t'as encore été nous inventer ? T'as toujours aussi mal, mon pauvre vieux ?

— Oui, c'est terrible. C'est pas comme d'habitude. Cette fois, je sens que c'est grave.

— Allons, allons, les toubibs vont te donner un bon remontant et tout va rentrer dans l'ordre, va. Et la prochaine fois, tu m'écoutes, et tu ne commandes pas de fruits de mer au restaurant.

— Tu dois avoir raison, chérie. Mais j'avais déjà mal avant ce repas. Qu'est-ce que je suis content que tu sois là ! Merci d'être venue.

— C'est rien. C'est normal, je suis ta femme après tout.

Lorsque son mari est enfin reçu par les médecins, Nannie Doss tient absolument à assister à l'entretien. Alors qu'on ausculte Michaël, elle raconte comme il a passé une vilaine nuit à cause de cette méchante indigestion. Quelle aubaine qu'ils soient allés dîner en ville la veille ! Et que son imbécile de mari ait commandé des moules. Avec cet argument de poids, c'est sûr, elle est insoupçonnable. D'ailleurs, les médecins semblent mordre à l'hameçon et envisagent une intoxication alimentaire. Pour plus de sûreté, ils préfèrent le garder en observation. Parfois, ce type d'infection peut très mal tourner. Et c'est précisément ce à quoi va veiller Nannie Doss.

En épouse aimante et attentive, elle passe tout son temps auprès de Michaël, qui ne se remet pas de son indigestion.

Cela fait déjà deux jours qu'il est hospitalisé et il n'y a toujours aucun signe d'amélioration. Pour ne pas éveiller les soupçons, Nannie feint une inquiétude grandissante, n'hésitant pas à harceler les médecins pour obtenir des informations. L'équipe soignante prend ses précautions et envisage déjà le pire pour ce pauvre patient bourré d'antibiotiques. Rien n'y fait, l'infection ne veut pas partir et semble même gagner du terrain. Une telle résistance est assez troublante médicalement.

Amaigri, le visage défait, M. Doss s'affaiblit d'heure en heure. Il peine à garder le moral malgré la présence réconfortante de sa femme.

Elle ne lui raconte pas ce que lui disent les médecins, mais il devine que ce n'est pas bon. Les innombrables médicaments qu'on lui donne ne semblent faire aucun effet. Il le sait depuis le début : ce n'est pas une simple indigestion. C'est un coup du sort contre lequel la médecine ne peut rien.

A chaque repas, Nannie Doss prend garde d'être seule avec son mari, afin de rectifier légèrement l'assaisonnement. Discrètement, elle ajoute une dose de plus en plus importante de mort-aux-rats, seul poison qu'elle a pu se procurer à proximité de l'hôpital. Son compagnon, habitué à se faire servir à la maison, ne s'étonne pas que sa femme surveille de près son alimentation. De toute façon, elle sait mieux que lui comment accommoder les plats.

Au troisième jour, l'état de Michaël Doss est véritablement inquiétant. Ses crampes intestinales sont redoutables et il commence à ressentir une paralysie à l'extrémité de ses membres. Alors que sa femme, affolée, est allée voir le médecin, une infirmière s'occupe de changer sa perfusion. Visiblement pas rassurée par l'état de son patient, la jeune soignante demande :

— Alors, comment on se sent aujourd’hui, monsieur Doss ? Vous n’avez pas bonne mine. Les douleurs sont toujours aussi vives ?

Dans un effort considérable pour trouver son souffle, l’homme balbutie :

— J’ai mal. C’est horrible. Je vais mourir.

— Mais non, il ne faut pas dire ça. On s’occupe de vous.

— Je le sais, madame, c’est le destin.

— Ne dites pas de sottises, monsieur Doss. Pour surmonter la maladie, il faut être plus fort qu’elle.

— Vous ne comprenez pas. Je dois mourir. Comme les autres.

— De quoi parlez-vous ? Quels autres ?

— Les trois autres maris de ma femme sont morts. Je vais les rejoindre, c’est comme ça. Le bon Dieu les veut tous.

Sur ces dernières paroles emplies de fatalité, le pauvre Michaël Doss expire.

Déroutée, la jeune infirmière tente de le sauver, de lui faire un massage cardiaque, mais il est trop tard. Le cœur du patient s’est définitivement arrêté. Alors qu’elle vient d’annoncer la nouvelle à son épouse éplorée, la jeune femme ressent un profond malaise.

Si le patient lui a dit la vérité sur les décès des anciens maris de madame, alors la dégradation de son état trouve peut-être une autre explication. Terriblement plus humaine.

L’infirmière, qui ne souhaite pas garder le doute sur sa conscience, relate les dernières minutes de son patient à ses collègues. Toutes réagissent comme elle et remettent en cause l’hypothèse de l’intoxication alimentaire.

Encouragée par ses amies, la soignante transmet cette information à sa hiérarchie, qui décide de réaliser une autopsie sur le corps du défunt pour ne pas passer à côté d’un meurtre.

Le résultat des analyses est clair comme de l'eau de roche : M. Michaël Doss a été empoisonné. En novembre 1954, Nancy Hazle Doss, née en 1906 à Blue Mountain, Alabama, est inculpée pour le meurtre de son époux.

Après quelques investigations et des aveux, la liste des crimes imputés à Nannie Doss s'allonge grandement. Onze personnes ont succombé aux soins de la joviale veuve noire.

En 1955, elle est condamnée à la prison à perpétuité pour avoir tué quatre de ses cinq époux, ses deux sœurs, sa mère, son fils, son neveu et deux autres enfants.

Si la majorité de ses victimes avait souscrit une assurance vie dont elle était l'unique bénéficiaire, Nannie Doss nie avec virulence avoir tué pour de l'argent.

Non, le seul mobile de ces crimes était une vaine recherche de l'amour véritable.



## Marie Besnard

### La « bonne » dame de Loudun

**A** Loudun, pas une âme ne manquerait les obsèques du vieux Léon. On se presse dans les allées étroites du vieux cimetière pour rendre un dernier hommage au regretté défunt. En ce triste jour d'octobre 1947, la mélancolie s'invite dans ce haut lieu de recueillement. L'automne réchauffe la froideur de la pierre, ornant les tombes de belles couleurs rougeoyantes. Seul le crissement des feuilles mortes qui s'entrechoquent sous les pas discrets des villageois rompt le lourd silence, plein de révérence. Et d'un soupçon de suspicion.

En première ligne du cortège qui emporte M. Besnard à sa dernière demeure, son épouse éplorée, Marie Besnard, bien sûr. Suivent les membres de la famille qui n'ont pas encore trépassé, quelques amis fidèles, et la horde de curieux qui assiste à tous les enterrements. On distingue la mère Pintou, proche de la famille Besnard de longue date. Une bien bonne amie de Léon. Cette brave dame qui travaille aux Postes a

même réussi à se faire loger gracieusement dans la maison de la sœur de Léon, la grande Lucie. Quand cette fêlée est morte, lui et Marie ont obtenu sa maison, et peu de temps après la Pintou s'y installait. La nouvelle voisine des Besnard ne rate pas une occasion de venir sonner à leur porte.

Pour partager leur soupe, divulguer les derniers potins ou tuer un moment de solitude. Mais maintenant, les choses ne seront plus comme avant.

Un peu plus en retrait, il y a là M. Barodon, venu faire ses adieux à son ami Léon. C'est l'un des derniers à l'avoir vu vivant. Avec sa triste femme, bien entendu. La veille de sa mort, ils étaient allés dîner ensemble dans la propriété de Marie, à la ferme des Liboureaux. C'est une belle demeure dont elle a hérité, la mère Marie, avec un grand terrain. Y a pas à dire, parfois les morts rendent bien service. En tout cas, Barodon gardera le souvenir d'une chouette soirée. Marie s'était démenée pour leur concocter avec les moyens du bord un bon petit plat, « à la fortune du pot », comme on dit dans la Vienne. Le tout arrosé d'un bon vin du pays. Pour un dernier repas, on peut pas faire mieux. Quand il y repense, il se portait comme un roi, le père Léon. Jamais on aurait pu croire qu'il passerait pas la nuit. Si sa mémoire est bonne, le gaillard avait même bon appétit ; il s'est resservi plus d'une fois. Vraiment, c'est à n'y rien comprendre. En sortant un mouchoir de la poche de sa veste, M. Barodon songe à l'incroyable fragilité de la vie.

Le bon médecin de campagne est lui aussi du cortège. C'est lui, le Dr Gallois, qui a tenté de soigner le pauvre Léon. Mais la crise d'urémie était sévère. Il n'a rien pu faire pour le sauver. Par précaution, le consciencieux praticien a même fait venir un confrère, le Dr Chauvenet, pour comparer le diagnostic. Hélas, à eux deux, ils n'ont pu que soulager les dernières heures de Léon Besnard et assister, penauds, à son dernier souffle.

Derrière leurs fichus noirs, les dames versent leurs larmes pour ce brave homme, parti bien tôt. Les yeux baissés, la bouche pincée, on souhaite de sincères condoléances à Marie Besnard, veuve pour la deuxième fois.

Mais, ça et là, bruissent quelques remarques acerbes. Léon Besnard n'a-t-il pas rendu l'âme trop tôt, enfin, avant son heure ? Est-ce qu'on ne l'aurait pas un peu aidé à passer de l'autre côté ? Cela fait déjà belle lurette que la Marie attire les ragots à Loudun. Déjà, elle s'est mariée avec son cousin germain, un certain Auguste Autigny. Qui plus est, elle s'en est éprise alors qu'il était quasi mourant ! Le pauvre homme souffrait de la maladie des poumons, la terrible tuberculose.

Quelques années après leur curieux mariage, Auguste s'en allait de la poitrine. A croire que cette femme attendait patiemment l'héritage. Alors, lorsqu'elle est arrivée à Loudun, on n'en a pas dit que du bien de la Marie, loin de là. C'est une cousine à elle, qui lui a présenté Léon Besnard. Pour sûr, celui-là, il était facile à avoir. Ce grand séducteur a troussé plus d'une donzelle à Loudun. Pas méfiant, Léon s'est rapidement entiché de la jeune veuve et a dû s'opposer farouchement à son père, Marcelin, qui voyait d'un mauvais œil cette union. D'ailleurs, il lui en a fait baver à la petite. Lorsque le vieux leur rendait visite, on entendait les cris jusque de l'autre côté du clocher. Mais elle est revêche, tenace, la Marie. Ça l'a pas fait fuir. A croire qu'elle avait de bonnes raisons de rester.

Sans penser à mal, les habitants s'étonnent du nombre de deuils dans la famille Besnard. Huit morts en sept ans, rien que ça ! Et l'opération a souvent été rentable pour Marie : c'est elle la légataire de nombre de ses chers défunts... Si ça continue, il va falloir agrandir leur vieux cimetière et dédier une parcelle aux proches de Marie ! L'entrepreneur des pompes funèbres est bien le seul à se réjouir. Il le dit à qui veut l'entendre : les Besnard sont ses meilleurs clients.

Derrière les mines proscrites, l'ambiance de cette cérémonie d'adieux est donc assez délétère. Les villageois, qui ne veulent surtout pas faire d'esclandre, ont tout de même la dent dure. Et la langue bien pendue. Les mois qui suivent vont être très difficiles pour la veuve. Jour après jour, elle doit affronter les regards fuyants, les accusations à mi-mots et nombre de railleries colportées par les charitables villageois.

Mme Pintou s'avère particulièrement prolixes en médiocrités en tous genres. Rancunière, l'ancienne voisine de Léon refuse d'accepter son décès. Et puis, elle ne tient pas non plus à faire ses valises et abandonner la jolie maison de feu Lucie Besnard. Cette grande godiche n'était peut-être pas très futée, mais elle avait bon goût. Alors, la fidèle amie de Léon joue un parfait double jeu. Si elle reste courtoise avec Marie afin de ne pas se faire chasser, elle ne se gêne pas pour alimenter joyeusement les commérages dès que son hôtesse a le dos tourné.

Notamment à son ami, le procédurier de longue date Auguste Massip. Et dont elle n'ignore pas la réputation de grand bavard. Sitôt après qu'on a mis Léon en terre, Mme Pintou se rend chez Auguste : elle a des choses de la plus haute importance à lui confier. Elle connaît le personnage et sait qu'elle obtiendra aisément un écho. Mme Pintou se fait inviter pour partager une tasse de thé, et alors que la bouilloire siffle, elle chuchote ces quelques mots :

— Cher Auguste, il faut que je vous dise. Mon cœur est lourd de garder le secret. Promettez-moi d'abord de ne rien dire, jamais, avance-t-elle, malicieusement.

— Mais vous n'y pensez pas. Je suis, et c'est bien connu, aussi muet que la tombe du pauvre Léon. Alors, qu'avez-vous donc à dire ? C'est encore à propos de cette friponne, n'est-ce pas ? Ça, vous pouvez me croire, elle ne s'en tirera pas toujours comme ça.

— Vous savez, les Besnard, je les connais bien. Et surtout mon Léon. J'allais les voir chaque jour pour un petit coup de parlotte. Eh bien, le jour de sa mort, le 25 octobre, je suis venue aussi. Le pauvre était alité et ne semblait pas en forme. Alors que la veille, c'était tout autre chose. Passons. Savez-vous ce qu'il m'a dit sur son lit de mort ?

— Quoi ? Que vous a-t-il dit ?

— Eh bien, tenez-vous prêt. Léon m'a affirmé avoir vu sa femme verser un liquide suspect dans son potage.

Cette information confidentielle ne restera pas secrète longtemps. Massip, certain de détenir une preuve irréfutable de la culpabilité de Marie Besnard, s'en va se plaindre au commissariat, où il est reçu avec bien peu de considération. Les policiers font peu de cas de ces rumeurs nauséabondes. Mais Auguste Massip n'a pas dit son dernier mot.

En attendant de se faire entendre par les gendarmes, il sait que les villageois seront friands de ce type de secrets.

Grâce à ce nouvel élément, les rumeurs les plus folles vont bon train dans le village habituellement si paisible. On entend dire ici ou là que la mère Besnard n'aurait pas simplement supprimé les éléments gênants ou profitables de son entourage, mais qu'elle serait en fait une odieuse sorcière, envoyée du diable pour envoûter les braves villageois.

A Loudun, la méfiance est de mise.

Auguste Massip, féru d'idées loufoques, se passionne pour cette théorie mystique. Si bien que, lorsque son château de Montpensier est ravagé par les flammes, aucun doute n'est possible : c'est encore un coup de la sorcière Besnard. D'ailleurs, elle aurait demandé au ciel qu'il arrive un malheur aux Massip avant le premier anniversaire de la mort de son pauvre Léon. L'incendie survient le 17 octobre 1948, soit près

d'un an après le décès de Léon Besnard. Pour Auguste, la coupable a signé son crime. Décidé à mettre un terme aux maléfices de Marie Besnard, ce délateur de haut vol se rend à la gendarmerie au plus vite. Une enquête est ouverte par l'inspecteur Normand, adjoint du commissaire Nocquet à la police judiciaire de Limoges. Mais les investigations seront brèves. Très vite, il apparaît que Marie Besnard était à Loudun au moment des faits, et la magie noire n'étant pas encore retenue comme une preuve, il semble difficile de l'inculper pour l'incendie de la propriété de Massip, située à plus d'une centaine de kilomètres du village. Une explication beaucoup plus rationnelle s'offre à l'inspecteur Normand : ce fameux jour du 17 octobre, les enfants d'Auguste, heureusement rescapés des flammes, auraient malencontreusement joué avec une bougie.

Si la police refuse toujours d'aller plus avant dans la procédure à l'encontre de Marie Besnard, Auguste ne capitule pas. Et puis c'est la responsabilité de l'Etat si cette diablesse leur pourrit la vie : il aurait dû suspendre les allocations familiales de son père, ce qui l'aurait empêché de garder cette enfant du malheur. M. Massip dépose donc une nouvelle plainte officielle, contre l'Etat cette fois.

Trois mois après l'incendie du château, un deuxième événement met le feu aux poudres dans le petit village aux abois. La maison de Lucie Besnard, toujours occupée par Mme Pintou, a été cambriolée. Un bien drôle de maraudage puisqu'aucun objet n'a été dérobé. Un édredon est retrouvé au milieu du jardin, ainsi qu'une bouteille de Butagaz provenant de la cuisine. Quelle affaire ! Devant cet innommable forfait, la dame Pintou ne peut que s'en plaindre au commissariat.

Il faut qu'on retrouve l'auteur de ce terrible méfait.

Ou plutôt que la police se décide enfin à arrêter sa voisine, Marie Besnard. Les gendarmes se livrent à une enquête de

forme, mais ne trouvent rien de bien concluant. Ils tentent même de dissuader la plaignante de continuer ses démarches, étant donné que rien ne lui a été volé et que ce désordre ressemble davantage à une mise en scène machiavélique qu'à un véritable cambriolage.

Il faut dire qu'à cette époque, la mère Pintou a des raisons d'être remontée. Elle est sommée par les huissiers de quitter les lieux. Et ce n'est pas du fait de Marie Besnard qui a cédé cette maison à son domestique, Célestin Landré, mais du nouveau propriétaire qui souhaite récupérer son bien.

Alors, peut-être qu'il aurait été bienvenu pour Mme Pintou de détourner l'attention sur la veuve Besnard.

En tout cas, voyant que les policiers ne prennent pas au sérieux son affaire, madame décide de changer son fusil d'épaule. Inopinément, alors qu'elle est interrogée sur le Butagaz, la voisine revient sur la mort de Léon Besnard.

Et elle confirme ce que son ami avait autrefois prétendu : Léon lui a bien confié avoir surpris son épouse en train d'ajouter quelque chose de suspect à sa soupe.

Ça y est. Les dénonciations trouvent enfin un écho. Le juge Roger, en début de carrière, ne voudrait pas passer à côté d'un crime. Il décide d'ouvrir un dossier judiciaire et ordonne une exhumation, qui aura lieu le 11 mai 1949 au cimetière de Loudun. De nombreux prélèvements sont effectués et envoyés chez l'expert Bérout pour des analyses.

Le rapport du médecin est sans appel : 15 milligrammes d'arsenic sont retrouvés dans les organes du défunt. Marie Besnard est arrêtée pour meurtre le 27 juillet à 7 h du matin, sous l'œil satisfait des villageois surchauffés. Mais ce n'est que la première inculpation d'une longue liste. Les rumeurs sur les

nombreux morts de la famille Besnard remontent aux oreilles du juge. On évoque des héritages, des bénéfices bien concrets pour Marie. Le magistrat ne croit pas aux coïncidences et refuse les explications naturelles telles que l'âge ou la maladie. Il veut en avoir le cœur net et fait exhumer 13 cadavres de la famille et des proches de Marie Besnard.

L'affaire criminelle devient sensationnelle. La bonne dame de Loudun est désormais suspectée d'être une redoutable tueuse en série. La presse afflue dans la petite ville de province pour recueillir les témoignages des habitants ravis de pouvoir colporter leurs ragots à des auditeurs attentifs. La France se passionne pour ce fait divers retentissant, qui risque bien de devenir l'affaire du siècle, tant les crimes reprochés sont nombreux et les procédés d'enquête, particuliers. Ça n'est pas courant de déterrer une parcelle entière d'un cimetière !

Les résultats des autopsies tombent comme un couperet :

1. Auguste Autigny. Cousin et premier mari. Mort de la tuberculose le 1<sup>er</sup> juillet 1927. 60 mg d'arsenic.
2. Marie Lecomte. Grande tante par alliance. Morte le 22 août 1938. 35 mg d'arsenic.
3. Toussaint Rivet. Ami. Mort le 14 juillet 1939. 18 mg d'arsenic.
4. Blanche Rivet. Veuve de Toussaint Rivet. Morte d'une aortite le 27 décembre 1941. 30 mg d'arsenic.
5. Pierre Davailaud. Père. Mort d'une congestion cérébrale le 14 mai 1940. 36 mg d'arsenic.
6. Louise Gouin. Grand-mère maternelle de Léon Besnard. Morte le 2 septembre 1940. Très faible dose d'arsenic, pas assez pour l'inclure dans la liste des victimes.

7. Marcellin Besnard. Beau-père. Mort le 19 novembre 1940. 48 mg d'arsenic.
8. Marie-Louise Besnard. Belle-mère. Morte le 16 janvier 1941. 60 mg d'arsenic.
9. Lucie Bodin. Belle-sœur de Léon Besnard. Morte par pendaison le 27 mars 1941. 30 mg d'arsenic.
10. Pauline Bodineau. Cousine de Léon Besnard. Morte le 1<sup>er</sup> juillet 1945. 48 mg d'arsenic.
11. Virginie Lalleron. Sœur de Pauline Bodineau. Morte le 9 juillet 1945. 20 mg d'arsenic.
12. Marie-Louise Davailaud. Mère. Morte le 16 janvier 1946. 48 mg d'arsenic.
13. Léon Besnard. Second mari. Mort d'urémie foudroyante le 25 octobre 1947. 15 mg d'arsenic.

Celle que l'on surnomme désormais l'empoisonneuse du siècle, qui clame pourtant son innocence, est jugée pour ces crimes une première fois à Poitiers en 1952. De nombreux vices de procédure et de graves défaillances lors des expertises sont mis en évidence par la défense. Des erreurs grotesques d'étiquetage des bocaux contenant les prélèvements des corps fausseraient les données. Face aux doutes persistants quant à la teneur réelle en arsenic, le juge est contraint de programmer de nouvelles analyses, ainsi qu'un nouveau procès.

Le 15 mars 1954 à Bordeaux s'ouvre le second procès Besnard. Le temps aidant, la bonne dame de Loudun s'est attiré la sympathie d'une partie de l'opinion, qui commence à croire à un acharnement ubuesque contre la veuve.

Les résultats de cette deuxième autopsie n'apportent guère de preuves irréfutables de sa culpabilité.

Six cadavres imputés à l'inculpée sont écartés définitivement faute de traces réellement significatives. Sur les sept autres, la présence anormale d'arsenic est confirmée par les toxicologues, mais ils ne peuvent affirmer avec certitude que cette substance a été absorbée par les cadavres de leur vivant.

Marie Besnard est relâchée.

La justice n'en a toujours pas fini avec l'affaire Besnard. Les défunts du cimetière de Loudun devront encore attendre avant de reposer en paix. En juin 1958, de nouvelles exhumations ont lieu, cette fois sur des corps abandonnés, qui feront office de « cadavres témoins ». Une seule dépouille est retenue par l'accusation, celle de la mère de Marie.

Au terme de débats houleux entre de multiples experts, le troisième procès se termine par un aveu d'impuissance de la science. Elle ne peut affirmer que l'arsenic retrouvé ne provient pas de la terre du cimetière, du zinc des ornements funéraire ou du sulfatage des fleurs.

Au terme d'une âpre bataille judiciaire longue de 12 ans, la cour d'assises déclare Marie Besnard innocente des crimes qu'on lui a imputés.

Acquittée le 12 décembre 1961, la bonne dame de Loudun échappe de justesse à la peine capitale. Elle partira de sa belle mort le 14 février 1980, au bel âge de 84 ans. Marie Besnard rejoint les siens dans le caveau familial et les délétera peut-être un peu de leur arsenic.



## Dorothea Puente

### La grand-mère tueuse

**P**rofitant du silence dans sa grande maison de Sacramento, Dorothea s'offre un moment de répit, ainsi qu'une tasse de thé et de bons petits gâteaux. Affalée confortablement dans son cher rocking-chair, la mignonne petite dame aux cheveux grisonnants sous une mise en plis parfaite admire sa coquette véranda joliment fleurie. En songeant au plaisir de se prélasser dans un cocon si chaleureux, Dorothea grignote avec gourmandise ses biscuits. L'âge avançant, elle raffole de plus en plus des friandises et ferait bien de se méfier si elle ne veut pas se retrouver dans quelques années avec un embonpoint gênant. Mme Puente contemple avec fierté l'accomplissement de tant d'années de travail, de persévérance et d'abnégation. Alors qu'elle part de si loin, Dorothea a réussi à construire une belle institution, pérenne, où les pensionnaires se succèdent sans relâche. Malgré les nombreuses périodes où elle a dû s'absenter, elle a su garder sa propriété et la faire prospérer.

Les affaires vont bon train et, petit à petit, elle est parvenue à faire de cette vieille maison un véritable havre de paix, accueillant et tout à fait charmant.

C'est bien beau de prendre du bon temps, mais il y a de l'ouvrage au pensionnat. La propriétaire des lieux doit encore passer dans les chambres, faire les lits, mettre un peu d'ordre, mais aussi vérifier que ses vieux patients prennent leurs nombreux médicaments. Et puis il faut qu'elle règle une affaire en cours, avant que cela ne devienne quelque peu embarrassant. Heureusement, Dorothea peut compter sur son fidèle majordome, efficace et très compétent. La mission qu'elle va lui confier ne lui posera pas de difficultés.

Alors qu'elle s'apprête à vaquer à ses occupations, elle entend son homme à tout faire entrer dans la maison. Prenant encore quelques minutes de son précieux temps, elle l'invite à s'asseoir et lui propose même une tasse de thé.

La silhouette longiligne parfaitement dessinée par un complet marron impeccable, le beau jeune homme rasé de près salue son employeuse avec élégance et courtoisie. Dorothea se réjouit de l'excellent choix de son majordome. Quel régal d'avoir sous la main un monsieur si bien éduqué ! Son raffinement s'accompagne d'une discrétion sans pareille. Pour la maîtresse de maison, ce point n'est pas négligeable.

— Eh bien, asseyez-vous, lui intime-t-elle. Comment allez-vous par cette belle journée ? Avez-vous bien profité de ces quelques jours de congé ? J'espère que vous êtes en forme. Les quelques travaux à faire demandent une bonne condition physique.

— Tout va très bien, madame. Je suis prêt à soulever des montagnes. Mais puis-je me permettre de vous demander si monsieur est rentré de son séjour ? Il devait rapporter quelques outils pour la remise.

— Everson a quelques ennuis familiaux. Il ne sera pas là avant plusieurs semaines, je le crains. Mais, en ce qui concerne les outils, je peux très bien m'occuper de cela. Il n'y a rien dans cette maison que je ne puisse gérer. Bien. Il est temps que je vous explique votre travail de la journée. J'ai besoin de vos talents d'ébéniste, si l'on peut dire.

— Je ne suis pas sûr d'avoir ces qualités.

— Mais si, vous verrez. Vous ferez ça très bien. Il vous faut beaucoup de bois, une hache et quelques clous.

— Il y a tout ça dans la remise.

— J'ai besoin que vous me construisiez une grande boîte, de 2 mètres de long, 1 de large et 60 centimètres de profondeur. Lorsque vous aurez terminé, prévenez-moi. Il va de soi que vous ne parlez de cette tâche à personne. Et que vous aurez un petit supplément sur votre fiche de paie si le travail est bien réalisé.

Le majordome est intrigué, mais ne pose aucune question. Il sait bien que sa patronne a horreur de se justifier. Il accomplit cette drôle de besogne consciencieusement, sans trop réfléchir au futur contenu de la boîte.

Lorsque les quatre planches sont assemblées, Mme l'envoie faire quelques courses et lui demande de ne pas la déranger pendant la prochaine heure.

Dorothea a un tel caractère, cette douce autorité qui ne laisse aucune place à la discorde, que le jeune homme est résigné à lui obéir quelles que soient ses demandes. Il ne lui viendrait pas à l'idée de demander pourquoi il fait telle ou telle chose, et encore moins de la contredire.

Si Mme Puente a parfois de curieuses exigences, les conditions de travail sont correctes, et il perçoit un salaire tout à fait raisonnable.

Avec quelques primes, lorsque les menus travaux sont un peu trop particuliers. Le prix du silence.

Dorothea est en sueur. Cela fait plus d'une heure qu'elle s'échine à remplir la boîte. Et ce n'est pas une mince affaire. Ses rhumatismes la font extrêmement souffrir, et l'effort a réveillé les douleurs lombaires. Décidément, elle n'a plus l'âge pour faire ce genre de choses.

Mais bon, il y a des travaux qu'on ne peut raisonnablement déléguer. Elle avait pensé envoyer son majordome décharger la boîte seul, mais il est peut-être préférable qu'elle soit du voyage. Bien qu'en même temps, s'il lui arrivait un ennui, il ne pourrait pas prouver qu'elle est impliquée dans cette affaire. Dorothea hésite.

Elle fait venir son homme à tout faire et décide à la dernière minute de l'accompagner. Il ne faudrait pas qu'il ait la mauvaise idée d'aller directement au commissariat.

Le majordome remarque que la boîte est nettement plus lourde que lorsqu'il l'a construite. Bien élevé, l'employé s'abstient de tout commentaire et entreprend de soulever la mystérieuse cargaison. Il va falloir réussir, à la seule force de ses bras, à la transporter jusque dans le coffre du camion.

Heureusement, son astucieuse employeuse a élaboré un système de monte-charge qui facilite le travail. Et puis, derrière les airs de grande dame qu'elle peut avoir parfois, Dorothea est une femme qui n'hésite pas à se salir les mains. Le majordome ne pense pas si bien dire.

Une fois la cargaison chargée, les complices prennent place à bord de la vieille camionnette. Les fenêtres à l'arrière n'ont pas été lavées depuis un certain temps, ce qui est heureux, car elles dissimulent parfaitement leur colis. Le chauffeur suit les instructions de Mme Puente à la lettre. Elle le dirige vers le grand dépôt de Sacramento. Il n'est pas certain que ce soit une très bonne idée. La boîte ayant une forme tout à fait particulière, il ne pense pas qu'elle passera facilement inaperçue

parmi les déchets courants. Mais le majordome n'ose intervenir. Après tout, lui, il a fait sa part du boulot. Le reste, ça ne le regarde pas.

Alors qu'ils arrivent à proximité de la grande décharge, Mme Puente lui fait changer soudainement de direction. Une légère anxiété se devine sur son visage. Elle qui est pourtant habituellement si sereine en toutes circonstances semble rattrapée par la situation.

Mais ce petit moment de doute ne dure pas. Bien vite, elle reprend en main le contrôle des événements, retrouve sa voix assurée :

— Allez à Sutter County. Il y a là une bien jolie rivière qui fera parfaitement l'affaire.

— Si je puis me permettre, madame, il serait peut-être préférable d'attendre le soir pour se débarrasser de la boîte. Afin de ne pas éveiller inutilement la curiosité des passants.

— Ne vous faites pas de bile, mon petit. Le temps est glacial, et nous sommes en semaine ; on ne croisera personne. Allez donc un peu plus profondément dans le bois.

Mme Puente n'avait pas tort. Il n'y a pas âme qui vive dans cette sombre forêt. La camionnette suit le cours d'eau sur plusieurs kilomètres, jusqu'à ce que le lit de la rivière soit suffisamment large. Il faut assez de profondeur pour délester leur paquet. Après 20 minutes d'effort intensif, le véhicule, bien plus léger qu'à l'aller, reprend la route.

Pour le remercier d'avoir accompli une mission si périlleuse, Dorothea lui offre un petit remontant sur sa belle véranda, ainsi qu'une petite enveloppe.

Deux mois plus tard, des pêcheurs courageux bravent le froid hivernal pour passer un agréable jour de l'an en forêt, loin des victuailles et des festivités. Tous deux assis sur un

rondin de bois face à la rivière, emmitoufflés dans d'épais anoraks, ils comparent leur matériel, lorsque l'une des cannes à pêche bute sur un obstacle. En regardant plus attentivement, les deux hommes s'aperçoivent que l'objet est de grandes dimensions et qu'il semble échoué, quelques mètres plus bas sur la berge. Curieux, ils essaient d'extirper ce lourd paquet de l'eau, mais le poids les en dissuade. Les pêcheurs ne sont pas rassurés par l'aspect de cette drôle de boîte à dimension humaine et préfèrent prévenir la police.

Lorsque les agents sortent l'objet de l'eau, un horrible sentiment les assaille. Ils s'empressent de forcer le bois mouillé pour ouvrir la boîte. Une odeur pestilentielle s'en échappe. A l'intérieur de ce cercueil fait maison, un corps en décomposition, immergé depuis longtemps.

Les enquêteurs ne parviendront pas à remonter la trace de Dorothea Puente. Elle pourra continuer quelques années ses petites affaires en toute tranquillité. Everson Glimouth, l'homme qui était dans la boîte, est son amant depuis sa sortie de prison en septembre 1985. Ces trois mois passés en sa compagnie ont été agréables, et surtout fructueux.

Avant qu'elle ne lui administre son dernier cachet, elle s'est assurée qu'il ouvre un compte à leurs deux noms. Dorothea Puente n'en est pas à son coup d'essai, même si, habituellement, ce sont surtout ses malheureux pensionnaires qui obtiennent ses faveurs.

Depuis qu'elle a acquis cette maison en 1968, elle ne cesse de dénicher de nouvelles proies. Des personnes âgées, isolées, faibles, mais au compte en banque bien garni. Après les avoir convaincues de loger dans son humble demeure, la maîtresse de maison leur dérobe chèquiers et cartes bleues afin d'avoir la mainmise sur leurs économies.

En 1976, la roublarde s'est déjà fait arrêter pour avoir fraudé 34 comptes bancaires d'hommes riches. Relâchée,

Dorothea continue son petit commerce en prenant un peu plus de précautions. Le mieux étant de se débarrasser du propriétaire du compte avant qu'il ne se plaigne du larcin.

Avec les années, Mme Puente a spécialisé son domaine de compétences. Toute jeune, beaucoup plus polyvalente et bien moins organisée, elle s'est retrouvée deux fois en prison pour prostitution et vagabondage !

Depuis, Dorothea ne fait que des opérations rentables. Elle a bien tenté à sa sortie de l'orphelinat d'avoir une vie normale, mais ses quatre mariages se sont soldés par des échecs cuisants. Elle a d'ailleurs fait adopter son enfant qui n'était pas compatible avec ce qu'elle voulait entreprendre.

En 1982, Mme Puente a eu beaucoup de chance. Si, cette fois encore, elle n'a pas échappé à la prison pour trois faits de vol, sa peine aurait pu être bien plus lourde.

Sa bonne étoile et sa force de persuasion ont finalement convaincu les autorités que Ruth Monroe, sa patiente de 61 ans, s'était bel et bien suicidée. L'overdose de codéine et de Tylenol avait interloqué les enquêteurs. Mais la bonhomie et l'affabilité de Dorothea sont venues à bout de leurs doutes.

En deux ans, six patients disparaissent de la maison du 1427 F, Sacramento. Le voisinage ne s'en inquiète pas. Il croit sur parole les explications de cette femme si bonne et généreuse. Il faut dire que Dorothea est admirée dans le quartier. Ce n'est pas tout le monde qui choisit de passer sa vie au service des personnes âgées en échange d'un menu salaire.

En février 1988, Bert Montoya, vieil homme un peu sénile, intègre la ravissante villa de Mme Puente. Après d'après batailles auprès des services sociaux, la directrice de l'établissement parvient à convaincre la Sécurité sociale de procéder

au virement systématique de la pension de Montoya sur son propre compte. Le pauvre homme n'est plus en mesure de gérer ses sous. Un inspecteur du Département du service social tient tout de même à contrôler les agissements de cette dame, contre laquelle des plaintes ont déjà été déposées.

Au terme d'une enquête au pensionnat, le fonctionnaire ne relève aucun dysfonctionnement dans les comptes et conclut à des plaintes infondées.

Mais les suspicions gagnent certains pensionnaires, ceux qui ont encore leur tête, notamment après la disparition de Montoya. Judy Moise ne peut croire qu'il se soit rendu au Mexique par ses propres moyens, comme le prétend Dorothea. Sa déficience intellectuelle est bien trop importante pour qu'on puisse l'imaginer faire un tel voyage. Convaincue d'être hébergée par une redoutable criminelle, la pensionnaire alerte les services de police.

Lors de leur visite, Mme Puente feint la surprise et se montre courtoise et prête à collaborer avec eux. Séduits par la jolie petite dame au sourire malicieux, les policiers s'appêtent à clore le dossier aussi vite qu'ils l'ont ouvert.

Mais, discrètement, Judy leur fait parvenir un message griffonné sur un morceau de papier : « *Au secours ! Elle va nous tuer !* » Les enquêteurs ne pouvant décentement faire fi de l'inquiétude de la vieille dame, ils décident de revenir avec un mandat pour mener de plus amples investigations.

Après un interrogatoire poussé et quelques recherches, il apparaît tout de même qu'un nombre conséquent de personnes ayant séjourné chez Mme Puente n'ait plus donné signe de vie par la suite. Par contre, les chèques n'ont cessé d'être débités de leur compte. Pour en avoir le cœur net, les enquêteurs organisent des fouilles souterraines le 11 novembre 1988.

Le résultat est accablant. Sept corps sont déterrés du jardin de Dorothea.

Alors que les policiers s'affairent autour de ces macabres découvertes, la propriétaire parvient miraculeusement à échapper à leur surveillance. Le FBI lance des recherches dans tout le pays pour retrouver la fugitive devenue ennemi public numéro un.

A Los Angeles, dans un petit hôtel de la périphérie, une certaine Dorothea Johanson prend ses quartiers au soir de ce fameux 11 novembre. Peu déboussolée, la rombière retrouve ses habitudes d'antan et guette les prises potentielles dans les bars avoisinants. Un bel homme aux cheveux poivre et sel du nom de Charles Willgues mord rapidement à l'hameçon. Charmé par la dame d'une certaine prestance, le vieux célibataire se laisse entraîner par la conversation et se vante de très bien gagner sa vie.

Sentant que sa voisine n'est pas insensible à ce type d'arguments, l'homme poursuit sur cette piste en lui faisant miroiter moult jolies choses. Après quelques verres, le galant raccompagne poliment madame à son hôtel en lui faisant promettre de lui réserver sa soirée du lendemain.

Lorsqu'il se retrouve seul dans sa petite chambre, Charles éprouve une drôle de sensation. Il se demande d'où lui vient cette curieuse impression d'avoir déjà vu cette femme quelque part. A cela est associé un mauvais souvenir, comme s'il ne fallait pas qu'il la revoie.

Ne réussissant pas à retrouver la mémoire, M. Willgues allume machinalement la télévision pour se détendre de sa longue journée et tenter de penser à autre chose qu'à cette dame. Ce qu'il voit le frappe de stupeur. La femme qu'il vient de quitter est à l'écran ! C'est celle qui s'est enfuie l'autre jour,

chez qui on a retrouvé sept cadavres ! Voilà pourquoi sa tête ne lui était pas inconnue.

Immédiatement prévenus, les policiers interpellent Dorothea Puente à son hôtel. Arrêtée, la mignonne petite grand-mère est inculpée pour le meurtre de neuf personnes.

Au terme de son procès en 1993, Dorothea est reconnue coupable de trois d'entre eux, et condamnée deux fois à perpétuité.

Le 27 mars 2011, la « grand-mère tueuse » s'est éteinte à la prison de Californie à l'âge de 82 ans.



## Cécile Bombeek

### La religieuse noire

**L**es allées et venues sont incessantes à l'hôpital public de Wetteren, en Belgique flamande. Depuis le début des grandes chaleurs, le service des urgences ne désemplit pas. Chaque jour, de nouveaux patients sont transférés en réanimation ou en gériatrie. Les campagnes de prévention sur les attitudes à adopter en cas de canicule n'ont pas encore porté leurs fruits au cours de cet été 1977. Les cas de déshydratation sont légion et touchent principalement les plus vulnérables. Afin d'éviter une catastrophe sanitaire, il faut redoubler de vigilance et traiter les patients dès les premiers symptômes. Toute l'équipe est surmenée et, avec les nombreux départs en congé, le manque de personnel se fait cruellement sentir. Chacun est contraint de prendre sur soi, d'enchaîner les heures au maximum sans trop compter.

C'est dans ces circonstances particulières qu'une infirmière du service de gériatrie s'interroge silencieusement du

nombre croissant de décès au sein de l'établissement. Si elle sait bien que les conditions météorologiques actuelles ont une influence conséquente sur le taux de mortalité, il lui semble tout de même que ces derniers temps, les patients meurent plus que de raison.

La soignante travaille dans l'hôpital depuis plus de 20 ans et a une bonne habitude des statistiques en vigueur.

Si les maladies nosocomiales sont responsables d'un certain nombre de décès, si un pourcentage raisonnable des patients hospitalisés pour maladie grave ou en raison de leur âge ne survivent pas à leur séjour, ces chiffres sont connus et assez constants au cours des années.

Qu'il y ait un léger rebond dû au climat, cela s'entend, mais une telle progression étonne beaucoup cette fine observatrice du carnet de décès de l'hôpital.

Cette infirmière aguerrie n'est pas une faible nature. Son expérience auprès des malades lui a appris à surmonter bien des choses, comme la souffrance, la déception et la colère. Mais, ce qu'elle n'est toujours pas prête à accepter malgré les années, c'est l'injustice.

Dès qu'elle sent pointer une once de ce qu'elle soupçonne être inéquitable, cette femme menue et dynamique rue dans les brancards. Très impliquée dans la vie sociale de l'établissement public de santé, l'infirmière est de tous les combats pour défendre les droits de ses collègues, pour les représenter aux assemblées générales ou pour aider un patient isolé en détresse. Reconnue par ses pairs, cette doyenne expérimentée sait mobiliser l'équipe de son service dans une ambiance paisible et efficace de travail. Si elle est au même rang hiérarchique que les autres, elle a su s'imposer comme un des piliers de ce secteur difficile.

Leur chef de service, sœur Godfrida, anciennement Cécile Bombeek, a beaucoup moins d'impact auprès des débutantes

dans le métier. Personne ne remet en question son autorité, les décisions médicales qu'elle prend sont tout à fait professionnelles, mais la religieuse a moins d'aisance pour gérer les problèmes relationnels.

Si bien que dans les couloirs de l'hôpital on se gausse parfois de cette amie du bon Dieu, plus proche des saints que des humains. Très discrète, la nonne passe peu de temps en salle de repos avec ses collègues.

Lorsqu'elle n'est pas en fonction, elle se retranche dans son église. C'est pourquoi, en ces temps de grande effervescence, l'équipe se repose beaucoup sur leur aînée réputée pour son savoir-faire, son calme et son sang-froid.

Mais si l'infirmière garde le cap, fait tout son possible pour pallier le manque de personnel, ses jeunes collègues ne la sentent pas dans son état normal. Elle accomplit les tâches avec la même dextérité que d'habitude, mais ses pensées semblent envahies par autre chose.

Cette sensation est assez gênante pour les infirmières qui ne reconnaissent plus leur mentor. Elle se confie beaucoup moins qu'avant et semble un peu en retrait de la vie du service.

Comme si elle observait attentivement les moindres faits et gestes de chacune d'entre elles. Cela devient même désagréable, au point que la plus ancienne de l'équipe, son amie de longue date, profite d'un moment d'accalmie pour lui en toucher deux mots :

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Les copines en ont assez de te sentir fouiner dans leurs affaires. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne nous fais plus confiance ?

— Mais non. Il y a quelque chose qui me tracasse, et j'aime mieux pas en causer.

— Pourquoi ? Ça te ressemble pas. D'habitude, t'es la première à mettre cartes sur table quand y a un souci. Tu veux faire ta Godfrida ou quoi ?

— Je veux bien t'en parler, mais surtout ne répands pas le bruit dans le service. J'ai l'impression qu'il y a comme une épidémie dans l'hôpital.

— Oui, normal, la canicule.

— Non, même avant. Ecoute, en 20 ans de service, j'ai jamais vu autant de décès. Ça me paraît bizarre.

— Qu'est-ce que t'as encore été chercher ?

— Rien, c'est juste que je vais pas cautionner encore longtemps cette augmentation inquiétante du taux de mortalité. Si toi, ça te pose pas de problèmes, tant mieux. Moi j'enquête.

— O.K., O.K. Mais je vois pas bien où tu veux en venir. Tu soupçonnes l'une d'entre nous ?

— J'en sais rien. Il faut que je sache. J'ai commencé à prendre des notes sur de curieux incidents. J'aimerais pouvoir les comparer à d'autres. Peut-être que je déraile, après tout.

— D'accord, si ça peut te soulager, j'accepte de te donner un coup de main. Je transcrirai aussi les décès, leurs causes, ce qu'on leur a administré, etc. Et on verra bien. Mais tu me promets de retrouver ta bonne humeur, le moral des troupes en dépend.

Voilà comment les deux infirmières vont endosser le rôle de détectives privés au sein de leur lieu de travail. Sans faire participer les autres, les deux complices se retrouvent secrètement chaque semaine pour comparer leurs précieuses notes. Et l'angoisse a vite fait de se propager.

L'étude fastidieuse et approfondie de toutes les données concernant les patients est déroutante.

Si les espionnes n'ont pas encore identifié d'où vient le problème, ou plutôt de qui, une chose est sûre : de grands dysfonctionnements existent dans leur hôpital. En quelques mois, 38 personnes âgées ont quitté l'établissement les pieds devant. Chaque fois, une infirmière différente était responsable du patient.

Et les raisons invoquées du décès, inscrites dans le rapport, signé comme il se doit par la chef de service, sont toutes vraisemblables.

Mais le nombre l'est nettement moins. Parallèlement, plusieurs plaintes frauduleuses sont remontées à leurs oreilles. Une vieille dame, venue pour un problème de dos, a reproché à l'équipe soignante de lui avoir volé sa carte bleue.

Depuis, son compte aurait été débité de plusieurs centaines de francs belges.

Si ces faits n'ont pas été avérés, il semble qu'ils aient été étouffés par leur hiérarchie. On leur a dit de ne pas prendre en compte ces accusations diffamatoires sans même chercher à les vérifier.

Alors qu'elles réfléchissent à ce qu'elles doivent faire maintenant qu'elles sont deux à avoir de sérieux doutes, leur supérieure hiérarchique, sœur Godfrida, entre dans la salle des infirmières. Est-ce qu'il ne serait pas temps de la mettre au courant ?

— Il y a une chose dont on doit vous parler.

Visiblement mal à l'aise, leur chef se montre agacée dans sa réponse :

— Je n'ai pas de temps à vous accorder. Et vous devriez être auprès des patients au lieu de passer votre temps en salle de repos à vous crêper le chignon.

— Mais, ma sœur, ce n'est pas de conflit entre nous dont il est question. Mais de la santé des malades justement. Il nous semble à toutes les deux que les décès sont en nette progression depuis quelque temps.

L'infirmière n'ose avouer qu'elle a des chiffres à l'appui, car cela pourrait être mal interprété. Sœur Godfrida clôt la discussion d'une voix ferme :

— Non, mais, qu'est-ce que cela veut dire ? Pour qui vous prenez-vous ? Ce n'est pas parce que vous êtes là depuis long-

temps que vous êtes en droit de remettre en cause la gestion de mon service. Vous feriez bien de vous occuper de votre travail, si vous ne voulez pas que j'établisse un rapport sur votre comportement injurieux et désobligeant !

Sur ce, l'infirmière en chef sort du bureau en claquant la porte.

Quelques semaines après cet incident, sœur Godfrida arpente les couloirs d'un pas pressé. Elle tente de cacher à ses collègues la sueur qui tombe à grosses gouttes sur sa blouse blanche. Les pupilles dilatées, la bouche sèche, l'infirmière se sent défaillir.

Si elle est exactement à l'endroit où il faut pour tomber malade, Mme Bombeek n'a aucune intention de montrer un signe de faiblesse aux autres membres de l'équipe. De toute façon, elle n'a besoin de personne pour se soigner. Elle sait précisément ce dont elle a besoin. Et comment se le procurer. Puiser dans les réserves de la pharmacie de l'hôpital serait trop dangereux. Surtout depuis que les deux pestes fouillent dans ce qui ne les regarde pas.

D'ailleurs, la sœur espère vivement avoir réussi à les convaincre de cesser leurs recherches. Parce que sinon elle va devoir sévir. Mais avant cela, elle doit trouver son remède. Et vite. Prestement, sœur Godfrida se dirige dans le secteur des personnes en fin de vie, vérifie sur le planning que toutes les soignantes sont en poste et entre furtivement dans la chambre d'un malade qu'elle connaît bien.

Le patient, en voyant entrer l'infirmière, blêmit. Il a encore des stigmates de sa dernière visite. Des hématomes et des griffures que l'équipe a interprétés comme des signes de démence sénile.

Résultat, ils lui ont coupé les ongles au ras et l'ont sanglé au lit pour qu'il ne puisse plus se faire de mal.

Le pauvre vieux a bien essayé de leur faire comprendre qu'il avait toute sa tête, mais aucune des infirmières ne parvient à décoder les sons qui sortent de sa bouche.

Voilà son grand malheur. Il s'échine à crier, à dénoncer cette grande cinglée, mais c'est lui que l'on prend pour fou. Parce qu'on ne l'entend pas.

L'autre jour, il a obtenu qu'on lui donne de quoi écrire, mais, depuis son attaque, sa main refuse elle aussi de répondre à son cerveau. Le gribouillage qu'il a réussi à produire au terme d'un effort considérable n'a fait que renforcer la conviction de l'équipe soignante qu'il perd la boule.

Le malade n'a plus d'autre choix que de subir son sort en implorant chaque jour le bon Dieu pour qu'il éloigne la bonne sœur de sa chambre. Le pire dans cette histoire sordide est que, si le vieil homme ne parvient plus à se faire comprendre, il entend encore parfaitement les cris des autres patients en détresse.

Mais dans ce service qui accompagne les mourants, les râles d'agonie sont presque quotidiens, et la souffrance est banalisée. Seules les victimes de Godfrida peuvent identifier les cris dus aux douleurs de la mort de ceux dus aux tortures de la sœur.

L'infirmière en chef referme soigneusement la porte de la chambre et fait un grand sourire à son patient préféré. Elle lui a pris depuis longtemps les espèces qu'il avait dans ses affaires, mais il lui reste peut-être un chéquier ou une carte de retrait.

Avant de l'interroger à sa façon sur les derniers biens en sa possession, la sœur doit prendre sa dose au plus vite. Son cœur bat de plus en plus fort, les tremblements dans son corps deviennent incontrôlables.

Heureusement, le petit vieux n'a pas besoin d'autant de morphine. Et puis, sinon, il ne pourra pas apprécier à leur juste valeur les soins particuliers qu'elle lui réserve.

L'infirmière se rue sur la perfusion du malade, la débranche violemment, prend une seringue et se pique le bras sur l'une des veines les moins attaquées. Le visage du patient se décompose en un rictus immonde.

Il pousse un hurlement, étouffé par la main de l'infirmière qui lui plaque la bouche. La douleur est insupportable. Ses vieilles mains osseuses tentent d'attraper la seringue pour se soulager, mais elles ne lui obéissent plus.

Résigné, le vieil homme prie pour qu'une infirmière entre dans la chambre le sauver ou que les supplices finissent par l'achever.

Mais la nonne est sadique. Avant d'exécuter les patients, elle se délecte de les voir souffrir. Une fois sa dose de morphine dans le sang, sœur Godfrida reprend ses esprits. Il ne lui reste pas beaucoup de temps pour soigner le patient.

Si elle s'attarde dans la chambre, elle risque de se faire surprendre.

Avec précision et minutie, elle cisaille le bras du patient, le pince jusqu'au sang et lui arrache brusquement son cathéter.

Depuis qu'elle a subi cette opération au cerveau, il y a plus d'un an, censée la soigner de son addiction, les choses se sont nettement dégradées.

Non seulement elle n'est pas du tout sevrée, mais la morphine ne suffit plus à combler le manque. Pour soulager ses violentes pulsions, la sœur a besoin de sentir sa domination sur l'autre.

De le voir souffrir, humilié, réduit au rang de vulgaire objet à sa seule disposition. Voilà qui l'apaise dorénavant. Sa profession lui permet de satisfaire aisément ces besoins. Il y a là un réservoir de personnes faibles et sans défense, à qui on peut en outre facilement extirper de l'argent. Pour la morphine.

Après l'odieux traitement qu'elle vient d'infliger au patient, sœur Godfrida déverse le contenu de son sac sur le lit, s'em-

pare de son chéquier, remet tout en place et s'apprête à ressortir de la chambre.

Alors qu'elle ouvre la porte, elle se retrouve nez à nez avec la sale fouineuse normalement sous ses ordres.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? C'est pas votre patient. Retournez d'où vous venez, y a rien à voir.

L'infirmière, qui a poursuivi avec acharnement son enquête, a de bonnes raisons de suspecter sa supérieure. C'est pourquoi elle s'est permis de la suivre et de passer systématiquement dans les chambres dont elle a la charge.

— Au contraire, madame. Je crois que c'est mon devoir d'entrer dans cette pièce. Laissez-moi passer.

En rage, sœur Godfrida bouscule sa collègue et refuse de s'écarter de la porte :

— Va-t'en, petite vermine, espèce d'arrogante. Occupe-toi de ce qui te regarde une bonne fois pour toutes.

Mais l'infirmière justicière, plus déterminée que jamais à faire cesser ce qu'elle craint être un véritable massacre au sein de son hôpital, repousse violemment la bonne sœur et ouvre grand la porte de la petite chambre.

À l'intérieur, le pauvre vieux souffre le martyr. L'infirmière est horrifiée par l'état du patient. Une plaie béante à l'endroit où le cathéter a été arraché, des bleus recouvrent ses bras, et sa perfusion de morphine pend dans le vide.

La soignante se précipite à son secours en même temps qu'elle donne l'alerte pour arrêter sœur Godfrida. Par chance, elle parvient à sauver le malade, qui n'allongera pas la liste des victimes de l'impitoyable nonne.

Sœur Godfrida, de l'ordre apostolique de Saint-Joseph, est conduite directement en prison. Avant de rendre compte de ses péchés devant Dieu, la justice des hommes entend bien reprendre ses droits sur cette infirmière de la mort.

Inculpée pour le meurtre de 3 patients, elle est suspectée de plus de 30 crimes au sein de l'hôpital de Wetteren.

La religieuse se justifiera des trois décès par le fait que les patients étaient trop bruyants la nuit et altéraient la tranquillité des autres malades.



## Genene Jones

### L'ange de la mort

**G**enene Jones rentre tout juste d'un séminaire fort intéressant sur les injections de produits en intraveineuse. Elle s'empresse d'enfiler sa blouse pour retrouver ses petits patients. Cela fait près de cinq jours qu'elle n'a pas eu de leurs nouvelles. C'est beaucoup trop. Le nouveau-né qui était en bien mauvaise posture avant son départ s'en est-il sorti ? Et qu'en est-il de Chelsea, sa petite préférée ? A-t-elle réussi à survivre sans elle ? Bien sûr, les infirmières de son service assurent les tâches quotidiennes, mais Mme Jones préfère toujours vérifier par elle-même.

Très consciencieuse dans son travail, elle a une confiance toute relative en son équipe et veille à ce que chacune des infirmières respecte à la lettre ses directives. Quand elle s'absente, elle ne peut plus contrôler les moindres faits et gestes de ses collègues, et cela lui est difficilement supportable.

Et puis, elle a hâte d'appliquer ses nouvelles connaissances sur les adorables chérubins.

Les infirmières du service de soins intensifs pédiatriques que Genene dirige regrettent amèrement que la formation n'ait pas duré plus longtemps. Tout est tellement plus calme quand elle n'est pas là. Son fort tempérament altère beaucoup l'ambiance dans le service, pourtant déjà très dur.

Lorsqu'elle n'était pas leur supérieure, les soignantes s'entraidaient, se serraient les coudes pour affronter les aléas de leur difficile métier.

Dans ce secteur de l'hôpital, des enfants en grande souffrance se battent tous les jours contre la maladie, et il faut les y aider, les épauler, les aimer. Si les soins prodigués permettent souvent de les sauver, parfois ils ne s'en sortent pas.

Malgré la douleur, il faut pourtant y retourner, continuer à se lever le matin et retrouver le sourire pour donner de l'espoir à tous ceux qui en ont tant besoin. Il est sûr qu'il faut avoir le cœur bien accroché pour supporter cette promiscuité avec le drame et le malheur.

Un climat délétère au sein de l'équipe soignante s'avère donc très néfaste pour la santé et le bien-être des enfants. Les infirmières ne doivent pas s'encombrer l'esprit avec ce genre de problèmes. Dans les couloirs du service, personne, par conséquent, ne se réjouit du retour de la chef de service.

Elle va encore leur raconter avec moult détails la teneur de sa conférence en trouvant le moyen de se mettre en avant, raconter comment l'une de ses nombreuses participations a été relevée par un éminent médecin, à quel point on a félicité son engagement et sa grande soif d'apprendre.

Tout cela, ses collègues le connaissent par cœur, et elles en ont plus qu'assez d'entendre leur chef se vanter d'être si merveilleuse et, surtout, si indispensable. Qu'est-ce qu'elle croit, que les mômes restent sans surveillance quand elle n'est pas là ? Que l'équipe en profite pour faire la java en laissant mourir les bébés ?

L'immense méfiance de Genene Jones, ses nombreuses critiques et cette façon de toujours tout rapporter à elle tape sur le système des infirmières pédiatriques. Elles sont éreintées de devoir travailler en se faisant houspiller à longueur de journée tout en écoutant les frasques de la vie sentimentale et sexuelle de leur chef. Parce que Jones n'est pas seulement autoritaire et narcissique, elle est aussi très exubérante.

C'est simple : cette femme n'a aucune pudeur. Parfois, les infirmières en viennent à se demander si elles ne sont pas sous les ordres d'une cinglée.

Depuis que le nouveau directeur, le Dr James Robotham, est à la tête du Bexar County Hospital Medical Center, plus rien n'est comme avant. Il laisse une liberté presque totale aux chefs de service et respecte un peu trop leurs responsabilités. En bref, le Dr Robotham a une confiance absolue dans son personnel et n'estime pas nécessaire de contrôler ne serait-ce que la gestion interne des équipes. Ce qui fait que la Jones a tout pouvoir sur ses collègues et en profite allègrement.

Très satisfaite de la nouvelle direction qui lui permet d'asseoir son autorité et de magnifier son importance dans la hiérarchie, Genene est devenue complètement imbuvable.

Au-delà de son caractère nauséabond qui pèse beaucoup sur le moral des infirmières, plusieurs d'entre elles remettent en cause les hautes compétences dont elle serait pourvue.

À tout le moins dans l'aspect relationnel du métier. Son attitude envers les enfants est déconcertante.

Très affectueuse, Jones s'adresse à eux comme s'il s'agissait de ses propres enfants et les réprimande parfois avec beaucoup de véhémence rien que parce qu'ils ont refusé de l'embrasser. Sans compter ceux qu'elle délaisse parce que leur tête ne lui revient pas. Si les infirmières du service ne sont pas diplômées en psychologie, l'expérience du terrain, ajoutée à quelques notions théoriques, leur suffit à penser que ce comportement

n'a rien de professionnel. Mais il ne sert à rien de faire remonter ces informations : la Jones est en très bons termes avec le nouveau directeur. Il ne prendra jamais au sérieux leurs impressions.

Le bruit claquant des talons de Mme Jones retentit dans le long couloir blanc, signe de son arrivée dans l'établissement, et camoufle pour un temps les pleurs incessants des nourrissons. D'un pas pressé, elle se dirige vers la chambre de la petite Chelsea McClellan, qui dort à poings fermés. Genene sort le bébé de son berceau, le serre dans ses bras avec tendresse avant de le reposer délicatement sur son petit lit douillet.

Puis, sans même avoir regardé le tableau des prescriptions, l'infirmière prépare minutieusement le traitement qu'elle s'apprête à lui donner. De la poche de sa blouse, elle sort sa petite bouteille magique, qu'elle a perforée au goulot pour en faire un petit biberon. Rapidement, elle y déverse le contenu d'un flacon de myorelaxant et réveille le nourrisson pour lui donner quelques gouttes de sa mixture.

Assise à côté du berceau, Genene observe l'effet du produit sur le bébé. Le puissant relaxant musculaire agit vite, l'enfant se détend, ferme ses petits yeux, prend quelques longues inspirations, puis s'immobilise à jamais.

Genene Jones range son matériel et sort précipitamment de la petite chambre. Affolée, elle hurle dans le couloir :

— Qu'est-ce que vous avez fait à ma petite Chelsea ? Elle ne respire plus ! Vite quelqu'un !

Plusieurs infirmières accourent dans la chambre du bébé, essaient de le réanimer, mais sont contraintes de constater qu'il est trop tard : Chelsea McClellan est décédée.

La réunion qui s'ensuit est extrêmement pénible pour tout le monde. Chacune aurait préféré attendre un peu avant de

réfléchir aux causes du décès et de chercher leurs éventuelles responsabilités. Mais Genevieve Jones est très remontée et a voulu clarifier la situation au plus tôt.

— Que s'est-il passé en mon absence ? Je veux tout savoir, le nombre des visites, la nature exacte des soins effectués, les doses dans la perfusion et, bien sûr, le nom des filles qui sont intervenues.

En plus d'encaisser le choc de la mort du petit enfant, hospitalisé depuis déjà plusieurs semaines à cet étage, les infirmières doivent se remettre brutalement en question. Habituellement, lorsqu'un drame arrive dans le service, les filles ne sont pas accusées si directement d'avoir défailli.

C'est seulement dans le cas où l'on suspecte une cause extérieure à la pathologie du patient que des recherches plus poussées sont réalisées.

Or, dans ce cas, il n'y a, a priori, aucune raison de douter de la cause du décès. Cet enfant était atteint d'une maladie incurable dégénérante, et son état se faisait de plus en plus inquiétant.

Mais, parce que Genevieve Jones n'était pas là au moment des faits, et que Chelsea était sa petite préférée, elle ne peut accepter que ce soit simplement du fait de la cruelle nature. Il lui faut trouver un coupable.

Ou peut-être justement parce qu'elle sait très précisément de quoi la petite Chelsea est morte.

Née le 13 juillet 1950, Genevieve Jones est abandonnée par sa mère et placée dans un orphelinat. Elle n'y restera pas trop longtemps. Dick et Gladys Jones, les heureux parents de trois enfants, accueillent Genevieve dans leur agréable maison de deux étages de la périphérie bourgeoise de San Antonio.

Dick Jones, chef d'entreprise dans le divertissement, peut offrir une confortable situation à son foyer qui, croit-il, respire le bonheur.

Ou presque. Car, pour la petite Genene, il n'est pas évident de trouver sa place dans cette belle famille qui vivait très bien avant son arrivée, et dont elle ne se sent pas faire complètement partie. Pour combler ce sentiment dévorant de n'être qu'une pièce rapportée, la fillette développe très tôt de nombreux stratagèmes afin de se faire remarquer et d'attirer l'attention de ses parents. Si elle se démarque de ses frères et sœurs par un comportement exceptionnel, peut-être qu'on oubliera son origine honteuse.

Malheureusement, ses nombreux essais pour se rendre intéressante s'avèrent infructueux. Il faut dire que la fillette se sert de ses frères et sœurs pour parvenir à ses fins, et cherche des moyens de les humilier, de les rabaisser ou de les mettre en défaut pour se grandir, elle.

Evidemment, cette stratégie n'est pas très payante, car ses parents la réprimandent constamment pour sa méchanceté, et sa fratrie refuse de jouer avec cette petite peste. Isolée, la gamine grandit en renâclant sa rancœur et en développant ses talents de grande manipulatrice.

A l'adolescence, l'un de ses frères, Travis, se sent lui aussi un peu rejeté par sa famille. Pas très doué pour les études, le jeune garçon déçoit beaucoup ses parents, très exigeants avec la scolarité de leurs enfants.

Et il ne peut même pas se rattraper par ses exploits dans l'équipe de football américain du collège, car il en est l'élément le plus mauvais. Son père l'a presque forcé à pratiquer ce sport, tant il tenait à ce que son fiston montre sa détermination, sa volonté et sa force.

Mais Travis a beau faire des efforts, il se borne au rôle de remplaçant à chaque match disputé par son équipe. Ce n'est pas ainsi qu'il va prouver à son père qu'il est un homme.

Aux yeux de Dick, aucun doute, Travis n'est qu'un incapable, un bon à rien.

La seule personne à qui le jeune homme accepte encore de se confier, c'est la pauvre Genevieve. Tous les deux partagent ce sentiment de ne pas correspondre à ce que l'on attendait d'eux et d'être l'objet de beaucoup de déception.

Ce point rapproche très fortement les deux adolescents qui ne se quittent plus. Genevieve a enfin trouvé une personne avec qui elle se sent bien, avec qui elle n'a pas besoin d'inventer un incroyable bobard pour plaire.

Lorsqu'en 1964 survient ce terrible drame qui endeuille sa famille, le monde s'écroule pour Genevieve Jones. Son frère aîné, Travis, en proie à une tristesse de plus en plus envahissante, a fait exploser une bombe artisanale dans la cave de la petite maison.

Défiguré, le jeune garçon meurt sur le coup. Genevieve, qui n'était déjà pas très sociable, devient extrêmement irascible et solitaire. L'adolescente a perdu son seul ami, le reste des humains de cette planète ne méritant que sa froide condescendance.

Malheureusement, ce n'est pas le seul décès qui frappe les Jones. Trois ans plus tard, Dick, l'heureux père de famille, se découvre une maladie en phase terminale et meurt en quelques mois. Bouleversée, sa femme Gladys sombre dans l'alcool, laissant ses enfants se dépêtrer avec l'existence. Genevieve Jones, qui souhaite tenir le coup cette fois-ci, veut prendre les choses en main.

Ne pouvant compter sur le soutien de sa mère, elle décide de se dénicher un mari qui lui changera les idées et soulagera peut-être son chagrin. Elle trouve en la personne de James Harvey Jr. De Lany un époux idéal. Issu d'une famille aisée, il se destine à une carrière prometteuse dans l'armée de son pays. Sept mois après les noces, James abandonne sa jeune épouse pour une longue mission dans la marine.

Lasse d'attendre son mari, Genevieve passe le temps en flirtant avec de nombreux hommes, testant son pouvoir de séduction sur la gent masculine. Leur présence est tout à fait gratifiante. Ils l'écoutent, la cajolent, la couvrent de compliments et de fleurs pour obtenir ce qu'ils désirent. Genevieve adore jouer avec eux. Elle se fait offrir des montagnes de bijoux, les fait languir avant de s'en séparer sans aucune explication.

La jeune femme raffole de ce pouvoir qu'elle a sur les hommes, mais souhaiterait l'étendre davantage. Or, c'est bien plus compliqué avec les femmes. Il faut ruser pour attirer leurs regards, susciter l'envie ou la jalousie. Il n'y a rien que ses deux enfants dont elle peut faire exactement ce qu'elle veut.

En 1972, Genevieve Jones reprend sa liberté en demandant le divorce. Déterminée à être la seule décisionnaire de son existence, la jeune femme souhaite s'émanciper et acquérir une autonomie financière. Après quelques petits boulots, elle se fait embaucher au Methodist Hospital de San Antonio, où elle suit une formation d'infirmière. Jamais elle ne s'était sentie aussi dans son élément que dans le milieu hospitalier. Des personnes en détresse qui ont un besoin impérieux de ses soins, voilà de quoi satisfaire sa soif de puissance. Mais cette première expérience se solde par un échec : au bout de huit mois, elle est remerciée de l'établissement, car on lui reproche de prendre des décisions hors de son périmètre.

Loin de l'avoir contrariée, ce premier emploi conforte Genevieve dans l'idée qu'elle a trouvée sa voie.

Ce métier passionnant offre des perspectives insoupçonnables à la jeune infirmière.

Déterminée, la débutante compte bien gravir les échelons au sein de l'établissement pédiatrique qui a accepté sa candidature, le Bexar County Hospital Medical Center.

Enchantée de travailler avec des enfants, dynamique et curieuse, elle a tôt fait de se faire remarquer par ses supérieurs qui lui accordent la direction du service.

Jones jubile : une équipe entière à sa disposition, et des dizaines de ravissants bambins inoffensifs, qui ne peuvent ni se défendre ni la dénoncer.

Maintenant qu'elle s'est assuré un poste de pouvoir, Genene peut entamer sa carrière de meurtrière. La chef de service se perfectionne dans sa connaissance des produits anesthésiants, relaxants ou sédatifs.

Et, en moins de deux ans, 47 enfants périssent dans des circonstances troubles.

Peu après le décès de la jeune Chelsea McClellan, le Dr Kathleen Holland tombe par hasard dans le bureau de Genene Jones sur la fameuse bouteille percée au goulot. Quelques semaines plus tôt, elle s'était étonnée de ne pas trouver dans la pharmacie le récipient de succinylcholine, puissant relaxant musculaire dont on ne se sert que rarement.

Quand elle aperçoit ce flacon contenant un produit proche de la saline sur l'armoire de l'infirmière en chef, le Dr Holland prend peur. A quel usage Genene Jones destinait-elle cette dangereuse substance ?

Suspectée, la chef de service est contrainte de quitter son poste en mars 1982. Une enquête de grande ampleur débute sur les 47 enfants décédés au sein de l'hôpital, alors qu'elle était en fonction.

Mais, rétrospectivement, il est difficile d'établir avec certitude la culpabilité de Genene Jones.

En revanche, elle sera accusée du meurtre de Chelsea McClellan sans l'ombre d'un doute. L'autopsie a en effet estimé que le décès est fort probablement dû à une injection massive de myorelaxant.

En 1985, l'ange de la mort est jugé pour le crime de deux enfants. Au terme d'un procès retentissant outre-Atlantique, Genevieve Jones sera condamnée à 99 ans d'emprisonnement pour le premier meurtre, et à 60 ans de réclusion pour tentative d'empoisonnement sur l'autre.

La détenue peut solliciter une libération conditionnelle tous les trois ans, mais aucune demande ne lui a pour l'instant été accordée.

L'infirmière diabolique sortira de prison le 17 octobre 2017, conformément à la loi du Texas pour pallier le surpeuplement des prisons, après plus de 33 années passées derrière les barreaux et peut-être 47 enfants empoisonnés.



## Aileen Wuornos

### La demoiselle de la mort

**L**e 30 novembre 1989, Richard Mallory tourne en rond dans son magasin désert. Ça fait deux jours qu'il n'a pas vu un foutu client passer la porte de sa boutique. A croire que tout le monde s'en cogne des composants électroniques.

Quand il a lancé son affaire, ça marchait du feu de Dieu, mais maintenant, avec toute cette concurrence, les temps sont durs. Faut dire aussi qu'il est pas toujours aimable, le patron. La casquette vissée sur la tête, une cannette de bière à la main, l'homme d'un certain poids attend le client, les pieds sur la table, la bedaine qui dépasse de son tee-shirt à l'effigie d'une équipe de base-ball.

Et puis faut avoir envie d'entrer dans son échoppe poussiéreuse, où on peut apercevoir, si la porte est ouverte, des affiches pornographiques dans l'arrière-salle.

A force de ruminer seul dans son antre, le vieux Richard s'assèche. Et c'est pas dans sa vieille boutique qu'il va trou-

ver de quoi boire. Pourtant, il en a des idées pour occuper le temps si personne ne vient le voir. Allez, de toute façon, il perd pas grand-chose. C'est pas pour les quelques malheureux dollars qu'il aurait réussi à extirper à un gros lourdaud qu'il va rester là, à pourrir dans son trou. Voilà ce qu'il se dit, Richard Mallory, en accrochant sa précieuse pancarte, *Fermé pour raisons personnelles*, sur la porte de son établissement. Les habitants du coin ne seront pas dupes. Ils connaissent le personnage et savent très bien comment il occupe ses journées lors de ses nombreuses absences pour « raisons personnelles ». Les manies du vieux briscard ne sont un secret pour personne. D'ailleurs, il fait souvent appel à un jeune gars pour le remplacer quand il part étancher sa soif d'alcool et de femmes. Il le renvoie sans ménagement dès son retour.

A 51 ans, Richard Mallory mène sa barque tout seul ; il ne veut personne en travers de son chemin. Et surtout pas une femme. Il a déjà divorcé cinq fois avant de comprendre qu'il n'était pas fait pour les contraintes du mariage. Il préfère voir des filles de temps à autre, quand ça le démange. Sans engagement, c'est tout de même plus simple.

Ce soir-là, Richard sait très bien où il va. En Floride, les bars miteux ne manquent pas, et il en a déjà écumé plus d'un. Au volant de sa vieille Cadillac, l'homme s'éloigne de Clearwater, où il est un peu trop connu. C'est dans le comté de Volusia que Richard a ses habitudes. Il connaît parfaitement les lieux et sait exactement dans quelles allées du bois satisfaire ses ardeurs. En cette saison, il n'y a pas grand monde, le froid en fait reculer plus d'un. Mais Richard a un appétit vorace, qui résiste aux intempéries.

Généralement, ça se passe bien. Elles font ce qu'il veut sans rechigner. Mais de temps en temps, il en croise une un peu plus récalcitrante et, dans ces cas-là, il n'hésite pas à prendre les choses en main. Même s'il faut utiliser la force. Richard Mallory est d'ailleurs connu des services de police.

Il a déjà été inculpé pour viol. Mais il ne veut pas entendre parler de cette histoire. Ça n'est rien qu'une satanée prostituée qui a eu le toupet d'ouvrir son clapet. Alors qu'au juste, satisfaire son client, elle est payée pour ça, non ?

Si certaines travailleuses de la rue restent silencieuses lorsqu'un client se montre un peu trop intrusif, qu'il ne respecte pas le contrat, d'autres en revanche savent se défendre. Et peuvent même s'avérer impitoyables.

Ce jour-là, Richard aurait été plus inspiré de ne pas s'aventurer dans le bois de Daytona. Compter les mouches dans son échoppe est nettement moins risqué.

Une fois bien désaltéré, Richard veut satisfaire ses pulsions. Et vite. Alors, il ne fait pas trop le difficile sur la qualité de la marchandise. La première femme qu'il croisera fera bien l'affaire. D'autant qu'à cette heure-ci l'endroit est désert. Il sera bien veinard s'il trouve quelque chose à se mettre sous la dent. Il sillonne les nombreuses allées, à la recherche d'une fille courageuse, prête à braver le vent glacial pour quelques dollars. Sur le bas-côté, près d'un arbre un peu reculé, Richard aperçoit une femme qu'il n'a jamais vue dans le coin. Pourtant, elle n'est pas de la première jeunesse. Ça doit faire un bout de temps qu'elle fait le trottoir. Le visage marqué par la vie, les cheveux en bataille, l'œil hagard, la prostituée fait peine à voir. Mais enfin, Richard n'en demande pas plus. Sûr de lui et pressé d'arriver à ses fins, l'homme, rougeaud, abaisse la vitre de sa voiture et accoste la fille :

— C'est combien la passe ?

— Ça dépend de ta bourse. Et de ce que tu veux. Mais fais gaffe à toi. Les types comme toi, moi je les repère. Va pas essayer d'en avoir plus. Sors les biffetons ou casse-toi.

Richard ne supporte pas qu'on lui manque de respect. Surtout lorsqu'il s'agit d'une pauvre fille, qui en est réduite

à vendre ce qu'il reste de son corps pour s'acheter sa came. Il tient à montrer à cette petite garce que c'est lui qui a le pouvoir et qu'il en fait ce qu'il veut. Richard sort de son véhicule, s'approche de la fille, lui saisit les bras et la plaque contre la carlingue de sa Cadillac. A ses pieds, il remarque plusieurs préservatifs usagés et une vieille bouteille de vodka.

— Ferme ta gueule, la grosse. Estime-toi heureuse que je me contente d'un laideron comme toi. Et va pas t'aventurer à me donner des ordres. Celui qui commande ici, c'est moi. Maintenant, écarte tes cuisses et, si tu réussis à me soulager, t'auras ton fric.

Ce que Richard ignore, c'est que la jeune femme d'une trentaine d'années a déjà un lourd passé et qu'elle non plus, elle ne supporte pas qu'on lui manque de respect.

— Si tu fais ça, tu vas le regretter, petit merdeux.

Richard ouvre la portière arrière de sa voiture, plaque sa main contre la bouche de la fille et la pousse violemment sur la banquette. Avec force, il déchire le tee-shirt de la prostituée, soulève ses jambes qu'il écarte brusquement.

— Maintenant, tu la boucles. Soulève ta jupe, montre-moi de quoi t'es capable.

Une fois rassasié, l'homme relâche sa proie, l'empoigne et la jette au sol. Pas mécontent de sa petite partie de jambes où il a pu allègrement humilier une pauvre fille sans défense, l'homme sort sa bouteille de vodka et s'adosse au capot de la voiture pour boire une rasade. Richard fouille dans ses poches et jette quelques pièces à la fille, toujours au sol.

— Voilà ce que tu vaux. Maintenant, déguerpis avant que je décide de remettre ça.

La prostituée, la tête contre le sol, s'appuie sur son coude pour se relever. Une fois debout, elle lance un regard noir à son agresseur. Sa bouche se transforme en un rictus plein

de haine lorsqu'elle se décide à agir. En boitant un peu, elle s'éloigne de la voiture sous les insultes du vieux dégueulasse qui vient d'abuser d'elle. Elle ne prend même pas la peine de ramasser les pièces qu'il a laissées par terre.

Elle sait qu'elle aura bien plus.

Richard, qui pense que sa proie s'est sauvée, arbore un air satisfait. Il termine sa bouteille avant de reprendre la route, à la recherche d'un motel pour passer la nuit. Cette fois, il espère qu'il tombera sur une fille plus jolie et un peu plus docile. Ses plans voleront bientôt en éclats. La prostituée qu'il vient de violer a bien d'autres projets pour lui.

La femme n'est pas partie bien loin. Elle est simplement allée chercher son pistolet planqué derrière les fourrés. Habituellement, elle le garde toujours sur elle, au cas où. Mais ça faisait pas longtemps qu'elle était dans le coin, et elle était pas encore bien installée quand le bonhomme est venu faire son affaire. Heureusement, elle se souvient très bien où l'attend son arme. Le revolver bien en main, elle se poste en face de Richard et l'oblige à s'allonger au sol.

— Alors, petit con. On fait moins le malin ? Tu t'attendais pas à ce que je revienne t'exploser la cervelle, hein ? Tu sais quoi ? Les mecs comme toi, un jour, ils doivent payer. Maintenant, enlève tes vieilles nippes et file-moi ton fric, connard.

Richard, le visage blême, enlève ses vêtements un à un, les mains tremblantes. Lui si sûr de sa force il y a encore quelques minutes, il se retrouve à genoux, complètement nu, sous le joug d'un calibre .22. Celui qui était l'agresseur exhorte maintenant sa victime de lui laisser la vie sauve :

— Je t'en supplie, laisse-moi vivre. Prends tout ce que tu veux. J'peux t'en donner plus, j'ai une boutique en ville. Me tue pas.

La fille au regard fou éclate d'un grand rire :

— C'est trop tard, mon petit. Fallait réfléchir avant.

La prostituée, qui semblait si frêle quand elle était soumise à la volonté de son agresseur, pointe son arme sur le visage décomposé de Richard, qui pousse un hurlement de désespoir. Trois déflagrations retentissent dans la profondeur des bois.

Aileen Wuornos n'aime pas qu'on la brutalise. Elle a déjà assez morflé dans sa vie, les hommes ne l'auront plus. C'est fini. En empaquetant le corps de ce sale type dans un vieux tapis, déniché dans le coffre de sa voiture, Aileen saisit l'intérêt de son flingue. A partir de maintenant, plus personne ne lui fera du mal. Elle tire son encombrant paquet sur plusieurs centaines de mètres dans les sous-bois. C'est très lourd, et Aileen doit s'arrêter plusieurs fois en chemin. Mais elle sait où elle l'emmène. Il y a un peu plus loin, vers l'Interstate 75, une vieille décharge abandonnée ; elle trouvera bien un morceau de ferraille pour dissimuler le cadavre. Tenace, Aileen redouble d'efforts sur les derniers mètres en se remémorant avec jubilation la peur dans les yeux de l'homme juste avant qu'elle n'appuie sur la détente. Elle pensait pas qu'elle y prendrait tant de plaisir. Une fois délestée de son paquet, Aileen récupère ses quelques affaires et s'éloigne de ce bois maudit.

Ce n'est pas le moment de s'attarder dans le coin. Et puis, Tyria doit l'attendre maintenant. En rentrant à leur motel, Aileen se fait la promesse de ne jamais rien dire à son amie. Elle pourrait ne pas comprendre et peut-être même prévenir les flics. Il est des secrets qu'il vaut mieux garder pour soi.

Aileen Wuornos est née le 29 février 1956, à Troy, dans le Michigan. Sa mère, Diane Wuornos, a épousé un certain Leo Dale Pittman alors qu'elle n'avait que 15 ans. L'homme, très peu recommandable, sera plus tard inculpé pour pédophi-

lie et finira pendu dans sa prison. Leur union est loin d'être une réussite et, alors qu'elle a déjà un fils, Keith, et qu'elle est enceinte d'Aileen, Diane divorce deux ans seulement après son mariage. Mais la jeune fille, âgée de 17 ans, ne se sent pas les épaules pour élever seule ses enfants. Elle préfère les confier à ses parents, qui savent y faire avec les gamins.

Keith et Aileen grandissent avec les enfants de Lauri et Bretta Wuornos, leurs grands-parents. Si, parmi les gens du coin, personne n'est au courant de la véritable filiation des deux enfants, Lauri et Bretta ne l'oublient pas. Ils font très vite comprendre aux deux petits qu'ils ne sont pas comme les autres, que leur couvert vaut cher et qu'ils ont intérêt à bien se tenir.

De toute façon, Lauri est un homme très dur, et aucun de ses enfants n'ose moufter face à lui. Il a la main leste et une ceinture de cuir au fort pouvoir dissuasif.

Très porté sur la bouteille, Lauri peut entrer dans une colère noire si tout ne se passe pas comme il l'entend. Patriarche, très autoritaire, il mène son petit monde à la baguette et ne supporte aucun débordement. Encore moins si cela vient d'un des deux rejetons de sa fille, responsables de tous ses malheurs. C'est eux qui ont gâché la vie de Diane, et ça, il ne leur pardonnera jamais.

Sa femme, Bretta, est beaucoup plus réservée. Alcoolique aussi, elle ne lutte plus contre son mari, qui de toute façon aura le dernier mot. Alors, elle laisse faire. Les cris, les coups font partie de son quotidien ; elle n'y prête même plus attention. Elle se rend bien compte que les deux petits ne sont pas traités de la même façon que les autres, mais à quoi bon dire quelque chose ? Son Lauri fait bien que ce qu'il veut. Et puis, c'est vrai qu'elle exagère, la petite. Ils ont pas assez de travail pour en plus s'occuper de ses mioches ! Quelle idée d'aller se marier si jeune avec un type pareil ! Et faut voir les gosses. Deux boules de nerfs, toujours prêts à désobéir, à taper sur

les autres. Surtout la fille, Aileen. Elle a vraiment un fichu caractère, cette môme-là.

Aileen peine à se faire sa place dans cette famille si peu accueillante. Revêche, elle ne s'entend bien qu'avec son frère Keith. Ensemble ils font les quatre cents coups. A l'âge de neuf ans, les deux petits diables mettent le feu à un mélange d'huile et d'essence. Aileen en gardera des cicatrices qui durciront encore davantage son visage déjà très fermé. La petite fille sauvage ne se sent bien nulle part.

Rejetée par ceux qu'elle croit être ses autres frères et sœurs, par ses camarades d'école, elle comprend très tôt que le monde est brutal et qu'il faut se battre pour exister. A l'adolescence, lorsque les petits-enfants de Lauri et Bretta apprennent leur véritable identité, plus aucune limite ne les retient, puisque rien n'a de sens. Ils entrent en opposition frontale contre cet homme si violent, qui n'est même pas leur père. Et font des bêtises de plus en plus graves.

Dès 12 ans, Aileen boit beaucoup et tente de nombreuses drogues pour s'évader de cette vie sans espoir. Son frère, lui, est déjà héroïnomane. Pour se procurer leur came, les jeunes ados ont besoin d'argent. Et ce n'est pas leur grand-père qui risque de leur en donner. Keith enchaîne les cambriolages chez les voisins, et sa sœur saisit bien vite la valeur que peut avoir son corps. La jeune fille se prostitue pour quelques cigarettes, ce qui lui vaut le surnom de *cigarette pig*, la « cochonne aux cigarettes ». L'image d'Aileen est déjà complètement ternie. Ridiculisée, elle devient rapidement l'objet sexuel d'hommes plus mûrs, qui n'hésitent pas à abuser d'elle. Si bien qu'à 14 ans, suivant les traces de sa mère, Aileen se retrouve enceinte. Le vieux Lauri, fou de rage, envoie cette mauvaise fille dans une maison pour mères célibataires. Ni lui ni sa femme ne viendront la voir pendant sa grossesse. La jeune fille s'isole, parle peu et se montre très agressive avec ses consœurs.

Le 24 mars 1971, elle donne naissance à un garçon qui lui est immédiatement enlevé.

A 15 ans, après un bref retour au domicile familial qui se passe très mal, Aileen est chassée par son grand-père qui ne veut plus jamais la voir. Prostituée « à temps plein », Aileen veille sur son grand frère en subvenant à ses besoins.

En héroïne. Le destin de ces deux enfants semble écrit d'avance. Personne ne leur a tendu la main, et la seule voie qu'ils aient jamais connue est celle de la délinquance et du crime. Il y a bien leur vraie mère, Diane, qui, après le décès de leur grand-mère, a tenté de relier les ponts et de venir en aide aux deux enfants qu'elle a jadis abandonnés.

Mais il est trop tard. Les deux jeunes gens refusent de se plier à une quelconque autorité.

Lorsque son frère, Keith, unique soutien depuis toujours, s'engage dans l'armée, Aileen se sent une nouvelle fois abandonnée. Désespérément seule, la jeune femme semble lâcher prise. Rien ne la retenait plus à la vie, plus rien n'a d'importance. Les délits s'enchaînent et, en mai 1974, à peine majeure, Aileen est mise sous les verrous une première fois. Pour conduite en état d'ivresse, et parce qu'elle a tiré sur une voiture avec un certain calibre .22.

Deux ans plus tard, son frère meurt d'un cancer généralisé. Bénéficiaire de l'assurance vie, Aileen Wuornos touche un gros pactole, qui avoisine les 10 000 dollars. De quoi se refaire une santé, ou du moins tirer un trait sur la prostitution. Mais Aileen n'a pas appris à gérer tant d'argent. En quelques mois, elle a tout dilapidé et se retrouve de nouveau dans la rue. Un peu lasse de vendre son corps, qui ne rapporte pas toujours beaucoup – son visage n'étant pas des plus gracieux –, la jeune femme décide de trouver un autre moyen d'obtenir de l'argent.

Pleine de rêves, elle part pour la Floride à la recherche du bon filon. Ou plutôt de celui qui voudra bien d'elle. Audacieuse et persévérante, la jeune femme parvient à séduire et à épouser Lewis Gratz Fell, un riche homme d'affaires âgé de 69 ans. Voilà qui devrait assurer son avenir. Mais les illusions ne durent guère. L'homme, qui est loin d'être naïf, demande l'annulation du mariage après que sa jeune épouse eut été arrêtée pour avoir lancé une balle de billard sur un barman.

Le rôle d'épouse n'aura pas suffi à calmer le tempérament explosif d'Aileen Wuornos. Fell aurait même reçu des coups de canne parce qu'il refusait de lui donner encore de l'argent. La jeune femme a tout de même eu le temps de dépenser une bonne partie de la fortune de son époux.

De nouveau seule, Aileen essaie de nombreuses escroqueries, mais aucune ne lui apportera la fortune. Sous diverses identités, elle est arrêtée plusieurs fois pour vols à la tire, chèques sans provision, conduite sans permis, et même un vol à main armée. Entre ces multiples échecs, la jeune femme n'a d'autre choix que de retourner dans la rue faire le trottoir. C'est la seule chose qu'elle ait jamais bien faite et, s'il y a des moments difficiles, au moins finit-elle toujours par trouver de l'argent. Humiliée, agressée, violée, Aileen supporte de moins en moins les risques du métier. Son tempérament de feu ne s'apaise pas et semble au contraire s'affermir avec l'âge et l'expérience de la vie. De plus en plus méfiante, elle ne sort plus sans son arme. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Lorsqu'elle rencontre Tyria Moore, en 1986, dans un bar gay de Daytona, Aileen est une femme coriace, peu avenante et extrêmement impulsive. Mais la jeune Tyria, qui a à peine 24 ans, tombe sous le charme de l'imprévisible Aileen. Et puis il lui semble qu'elle au moins a roulé sa bosse. En la suivant, elle renonce à son emploi de bonne dans un motel et s'at-

tend à une vie violente, mais peut-être aussi plus trépidante que la sienne. Les deux femmes pourtant si différentes vivent au début de leur liaison une passion dévorante. De motel en motel, toujours sur les routes, elles se rient des hommes qui ne leur servent qu'à assurer leurs revenus.

Mais très vite, les choses se gâtent, Aileen ayant perdu beaucoup de valeur sur le « marché de la prostitution ». Tyria ne se lasse pas de ce train de vie pourtant pitoyable et continue à suivre son amie dans les faubourgs les plus glauques, au fond des bois, ou encore dans les motels miteux.

Les deux femmes ne passent pas inaperçues et il leur arrive, pour avoir frappé un homme avec une bouteille de bière ou vandalisé une chambre, de faire des petits séjours chez les flics. Aileen est une habituée des délits, et se retrouver derrière les barreaux ne lui fait pas peur.

Mais jamais, avant 1989, elle n'était allée aussi loin.

Après le meurtre de Richard Mallory, Aileen n'est plus la même. Elle qui a toujours subi la violence des hommes se sent jouir d'une puissance jusque-là inconnue. Après des années de misère, dans les rues, à écumer les parkings sordides pour se faire traiter comme une vulgaire catin qui n'a même pas la chance d'être appétissante, Aileen décide de prendre sa revanche. Sur les hommes, bien sûr, qui l'ont tous humiliée, mais aussi sur la vie. Pour une fois, c'est elle qui va décider des règles. Elle sait enfin ce qu'elle va faire de cette violence si difficile à contenir.

Quelques mois plus tard, Aileen, qui a terriblement besoin d'argent, se poste dans les bois du comté de Citrus, en Floride, au nord de Tampa. Les temps sont particulièrement durs, et elle ne parvient plus à ramener de quoi les nourrir, elle et Tyria. Cela fait longtemps qu'elle n'a pas tenté sa chance dans ces bois. Elle va peut-être finir par trouver un gus qui

l'accepte. Et puis, il a intérêt, parce que, sinon, Aileen sait comment lui faire changer d'avis.

Après plusieurs heures de tapin, Aileen perd patience. En pétard, seule au milieu des bois, elle invective contre ces hommes qui ont décidément résolu de lui nuire. Lorsqu'elle voit un pick-up s'arrêter sur le bas-côté, Aileen sait que c'est son homme. Il va falloir qu'il soit coopérant, parce qu'elle est pas d'humeur à plaisanter. Un grand gaillard, l'air patibulaire, descend de son camion, un sourire vicieux au coin des lèvres.

— Alors, ma grosse, on s'ennuie ?

Aileen, adossée à un arbre en face de lui, le dévisage en fumant sa cigarette. Elle ne prend même pas la peine de répondre. Elle les connaît, les camionneurs. Sur les aires de stationnement, ils font partie de ses réguliers. Et elle a pas envie de perdre son temps à écouter les blagues grivoises de ce gros porc. Ce qu'elle veut, c'est son fric. S'il se comporte bien, il en aura pour son argent, mais quoi qu'il en soit, il repartira les poches vides.

Le chauffeur de poids lourd s'approche, et sa grosse main calleuse est déjà en train de défaire sa braguette. Aileen fulmine. Pour qui il se prend, ce pervers ? Pas de doute qu'il va vouloir des trucs répugnants.

— Arrête ça tout de suite, mon vieux. Ta gueule me revient pas. Et puis arrête de me mater. J'aime pas ça.

— Eh là ! Faut se calmer, ma p'tite dame. J'veux rien de mal, moi. Juste passer un bon moment avec toi et te faire bosser un peu. T'es là pour ça, non ?

Pas farouche, le camionneur a bien l'intention d'obtenir ce qu'il est venu chercher. Il continue à avancer vers la dame pas très commode. Aileen, en voyant que l'individu la regarde toujours, a un mouvement de panique. Ce type a une mauvaise intention dans son regard. Il veut lui faire du mal. Elle en est sûre. Où est son flingue ? Elle passe furtivement

la main sur sa poche arrière, et son contact la rassure. Un léger sourire se forme sur ses lèvres. Aileen a le pouvoir, elle contrôle parfaitement la situation.

— Ça y est, tu te détends, chérie. T'en fais pas, j'vais pas te voler. Tu l'auras, ton argent.

Lorsque l'homme n'est plus qu'à quelques centimètres de son visage, Aileen dégainé son arme et fait reculer rapidement le camionneur, qui lève ses bras.

— Eh ! Faut pas le prendre comme ça. Si j'te plais pas, faut le dire. Fais pas de conneries, baisse ton flingue et j'te laisse tranquille.

— Tu t'en sortiras pas comme ça. J'ai vu le mal dans tes yeux. Tu voulais me violer, je le sais. Maintenant, c'est moi qui vais m'amuser un peu. Déshabille-toi ! Et vite !

L'homme sent son pouls battre de plus en plus vite. Il s'exécute en silence, priant silencieusement pour que cette illuminée retrouve la raison. Mais le rire sarcastique qu'il entend lorsqu'il se retrouve nu lui fait perdre définitivement espoir. Il songe une dernière fois à son ex-épouse, chez qui il aurait dû aller directement sans succomber à ses pulsions.

La détonation résonne dans le silence des arbres.

Une fois son forfait accompli, Aileen récupère tout ce qui peut lui être utile, jusqu'à sa boîte à outils. Puis, minutieusement, elle camoufle le corps de sa victime avant de prendre la fuite, soulagée. David Spears, 43 ans, sera découvert quelques jours plus tard.

Au cours des mois qui suivent, Aileen semble incontrôlable. Ses accès de violence sont de plus en plus fréquents, et ses querelles avec Tyria peuvent être explosives.

Au cours de l'année 1990, il ne fait pas bon croiser la route d'Aileen Wuornos. Sa folie meurtrière est en marche, et rien ne semble l'arrêter.

1. 19 mai 1990, Charles « Dick » Humphrey, 56 ans, commandant en retraite de l'US Air Force. Six balles.
2. 31 mai 1990, Charles Carskaddon, 40 ans, ouvrier de rodéo à temps partiel. Neuf balles.
3. Juin 1990, Peter Siems, 65 ans, commerçant à la retraite devenu missionnaire. Corps non retrouvé.
4. 30 juillet 1990, Troy Burress, 50 ans, vendeur de saucisses. Deux balles.
5. 19 novembre 1990, Walter Jenio Antonio, 62 ans, chauffeur routier. Quatre balles.

Trente balles, 1 calibre .22, 7 tee-shirts, 5 comtés, 3 forêts, 3 bordures de route, 1 parking, 5 voitures, 2 camions, 4 veuves.

En moins d'un an, Aileen Wuornos n'a pas chômé. Elle aurait sûrement continué sa carrière de meurtrière si sa maîtresse ne l'avait pas trahie.

La série de crimes met tout le pays en émoi. Au début, on soupçonne un homme. Les femmes serial killers ne sont pas légion, et encore moins à l'arme à feu.

Mais le recoupement de plusieurs témoignages oriente rapidement les recherches en direction des deux amantes, aperçues dans la voiture de Peter Siems, porté disparu.

Des empreintes palmaires de Wuornos seront retrouvées dans son véhicule, à côté de nombreuses traces de sang.

Il ne fait aucun doute que cette fille de la rue, avec un casier bien rempli malgré ses multiples identités, est impliquée dans ces meurtres.

Une véritable chasse « à l'homme » est lancée dans tous les comtés où elle a pu être aperçue, et la police ne tarde pas à retrouver la trace des deux fugitives.

En janvier 1991, pour cerner leur proie, Myke Joyner et Dick Martin jouent le rôle de dealers, arpentant les bars glauques de Port Orange, Daytona Beach et Harbor Oaks. Ça finit par être payant. Au soir du 8 janvier, Aileen Wuornos est aperçue dans le repaire des motards de Harbor Oaks, un des bars les plus malfamés du quartier. Les enquêteurs n'ont plus qu'à tendre leur filet et attendre que leur suspecte s'y jette. Mike et Dick tentent une approche douce. C'est plus prudent. Ils ont bien compris que la demoiselle peut démarrer au quart de tour si elle est contrariée.

Après plusieurs verres, qu'Aileen engloutit à une vitesse incroyable, les enquêteurs essaient de la mettre en confiance et de la faire parler. Mais la fille est méfiante et reste muette comme une carpe. Comprenant qu'ils n'obtiendront aucun aveu, les enquêteurs lui proposent de venir prendre une douche dans leur motel. Dès qu'ils sont sortis du bar, Joyner apprend à Aileen Wuornos qu'elle est arrêtée pour port d'armes. Pour l'instant, aucune mention des meurtres, dont elle est la principale suspecte. Les flics veulent avoir sa complice, Tyria Moore, qui sera peut-être plus bavarde.

Le 10 janvier, Tyria est localisée chez sa sœur à Pittston, en Pennsylvanie. Les policiers des comtés de Citrus et de Marion l'interrogent, mais ne l'inculpent pas.

Il faut qu'elle parle. Tyria reconnaît que son amante pouvait faire des choses étranges, mais elle n'aurait jamais cherché à savoir ce qui avait bien pu se passer. Et Tyria ne semble pas vouloir en dire plus aux flics. Jusqu'à ce qu'ils lui proposent un petit arrangement qui va la rendre beaucoup plus coopérante. En échange d'une procédure d'immunité judiciaire pour le ou les crimes où elle pourrait être impliquée, elle accepte d'obtenir des aveux de son amie.

D'un motel où elle est logée, l'amie d'Aileen lui téléphone dans sa maison d'arrêt pour la pousser à avouer ses crimes.

Tyria prétend qu'elle est inquiétée pour les meurtres commis par Aileen et joue la corde sensible pour tenter d'amadouer la tueuse. Et ça marche. Aileen Wuornos, la redoutable criminelle de sang-froid, refuse que son amie paie pour elle.

Au bout de quelques jours, elle avoue les meurtres, mais elle se justifie en expliquant qu'il s'agissait de légitime défense, ses victimes ayant toutes essayé de la violer.

Au terme de plusieurs procès, Aileen Wuornos est condamnée à la peine capitale une sixième fois en février 1993.

De plus en plus incohérente, elle passe 12 ans dans les couloirs de la mort avant son exécution par injection létale le 9 octobre 2002, à la prison d'Etat de Floride.

Les derniers mots de « la demoiselle de la mort », cette femme brisée par une vie chaotique :

— Oui, je voudrais juste dire que je navigue avec la roche, et je reviendrai comme la fête d'Indépendance avec Jésus. Le 6 juin, comme dans le film. Grand bateau ravitailleur et tout, je reviendrai, je reviendrai.

## Conclusion

Qu'ont en commun Corday la justicière, Jégado, Renczi et Jones les insatiables empoisonneuses, Dyer et Weber les professionnelles de l'infanticide, ou encore les sœurs vengeresses ainsi que toutes les redoutables veuves noires ?

De toute évidence, elles ont en commun d'être des femmes et de tuer. Mais au-delà de ces deux points, existe-t-il des caractéristiques de la femme criminelle ? Peut-on en dresser le portrait ? Si on retrouve fréquemment un mode opératoire similaire, si les mobiles des crimes peuvent parfois se confondre, chaque tueuse a sa personnalité, son histoire et ses raisons d'avoir choisi un chemin si sanglant.

De multiples facteurs entrent en ligne de compte pour tracer un destin meurtrier, et il semble bien illusoire de vouloir faire en quelques traits le portrait d'une femme criminelle.

Peut-être faut-il simplement accepter que, de tout temps, des individus au parcours chaotique peuvent perdre le contrôle

de leurs pulsions assassines et les assouvir sans aucun scrupule. Et cela, quel que soit le sexe. Tout comme on ne peut en quelques traits dessiner la psychologie type du tueur, tant il existe de causes et de différences entre les individus, on ne peut schématiser le profil de la tueuse.

Toutes partagent en tout cas leur lot de violence, de souffrance et de haine. Halte donc à l'angélisme. Non, les femmes ne sont pas plus douces, plus aimantes et plus tendres que les hommes.

Lorsque les circonstances de la vie s'agencent d'une certaine façon, elles peuvent devenir aussi sanguinaires que leurs confrères ! Peut-être l'égalité entre hommes et femmes nécessite-t-elle de casser cet idéal féminin, teinté d'une image séculaire de la vierge immaculée, de l'épouse parfaite et de la mère aimante, afin d'accepter que les femmes sont des tueurs comme les autres ! Eh oui. Elles aussi peuvent défaillir, haïr et se transformer en de véritables monstres.

Femmes et hommes sont foncièrement égaux, même dans le crime.



Du même auteur

---



## L'affaire Omar Raddad contre-enquête

Juin 1991, Ghislaine Marchal, riche veuve, est découverte dans sa cave, lacérée de coups de couteau. Cette affaire criminelle aurait pu passer inaperçue. Mais, la victime (ou le meurtrier), a écrit en lettres de sang, la phrase « Omar m'a tuer ».

La France se passionne. Les enquêteurs ne cherchent pas bien loin, si un « Omar » est coupable, c'est forcément Raddad, le jardinier. En 1994, l'homme est condamné à dix-huit ans de prison. Un verdict aussitôt controversé dans une affaire qui prend alors une dimension politique.

Aujourd'hui encore, Raddad demande une révision de son procès. Bien des éléments sont en effet troublants : comment expliquer, par exemple, qu'il ait été le seul à être inquiété, à être sérieusement interrogé ? Est-ce une nouvelle affaire Dreyfus avec un coupable un peu trop « idéal » ?

Ce document explore en détail le dossier et pointe les nombreux dysfonctionnements d'une enquête menée à charge.

**Contre-enquête sur l'une des grandes affaires criminelles  
françaises : Omar Raddad, coupable ou victime ?**

ISBN : 978-2-35288-532-0



Dans la même collection

---



## Les tueurs habitent à côté...

Alexandre Bonny

Nécrophiles, cannibales, psychotiques, prédateurs sexuels, schizophrènes, maniaques... les tueurs en série incarnent toutes les déviances. Depuis Jack L'Eventreur, ils fascinent et révoltent, notamment parce qu'ils ressemblent à votre gentil voisin ou voisine. L'histoire criminelle montre combien il est impossible de les repérer préventivement et de les arrêter. Ce document, qui ressemble à un roman, brosse le portrait véridique de dix-huit tueurs hors du commun en décryptant leur psychologie. A travers les récits de leur vie et de leur traque, le lecteur découvre les moyens mis en place par la police moderne afin d'arrêter – toujours trop tard – ces monstres terrifiants qui pourraient fort bien habiter à côté de chez vous...

**Un document inquiétant et passionnant, qui se lit comme un thriller, sur les tueurs en série et leur psychologie.**

ISBN : 978-2-35288-158-2

